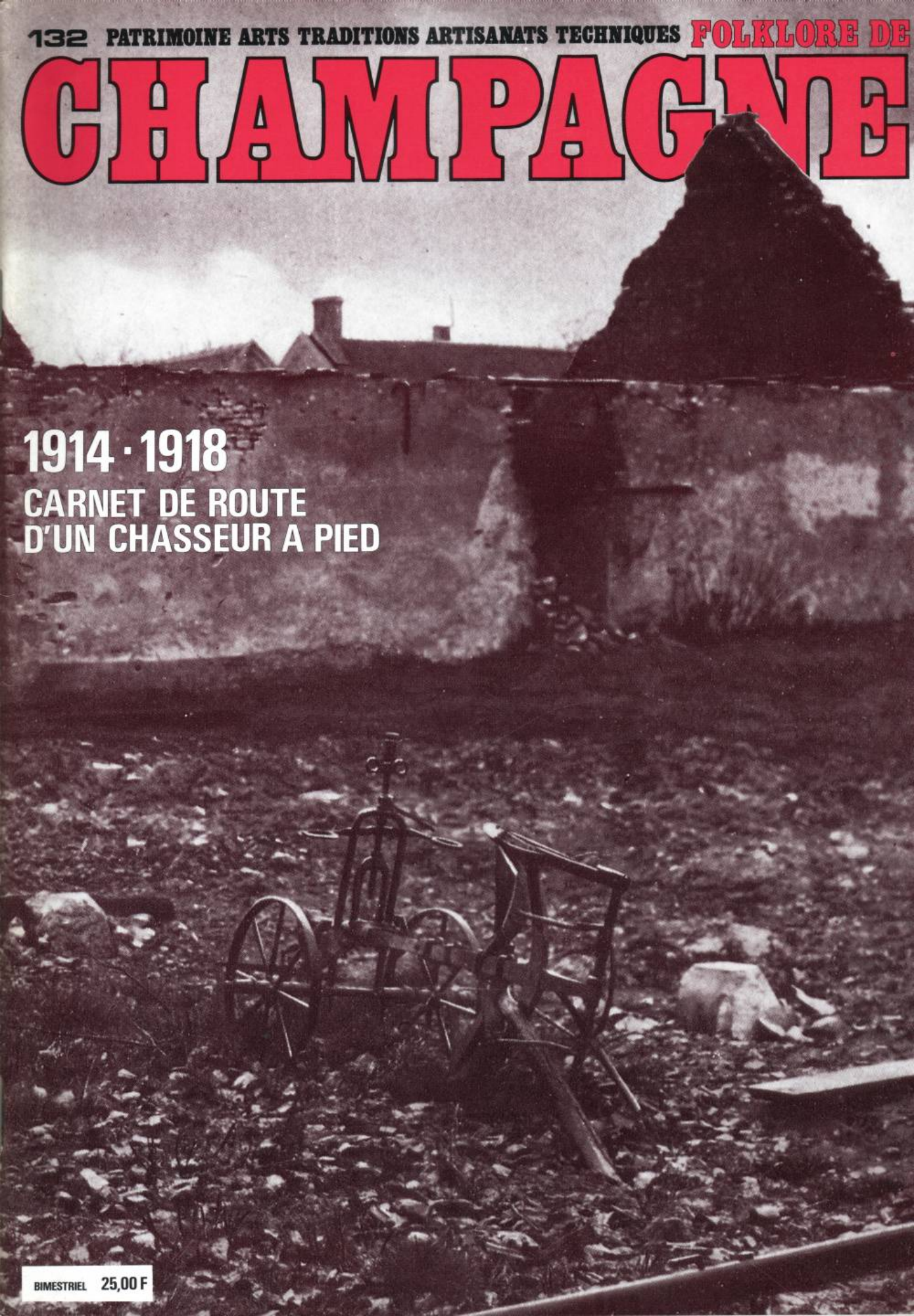
132 PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES

FOLKLORE DE CHAMPAGNE



1914 · 1918
CARNET DE ROUTE D'UN CHASSEUR A PIED

BIMESTRIEL 25,00 F

OFFRE SPÉCIALE 7/5

VOUS VOUS ABONNEZ

Vous payez 5 numéros (25 F × 5 = 125 F)
Vous recevez 6 numéros
et nous vous offrons
en cadeau de bienvenue
1 numéro gratuit supplémentaire
(6 + 1 = 7 numéros !)

VOUS ÊTES ABONNÉ

Invitez un ami à s'abonner
Offrez-lui un abonnement
Il profitera de notre offre de bienvenue
(7 numéros pour le prix de 5)
et votre abonnement personnel
sera automatiquement prolongé
d'un numéro

Pour le prix d'un abonnement vous vous constituez une formidable collection de 264 pages passionnantes au format européen, illustrées de près de 500 photos et documents inédits

Le Hordon
La Toussuire - Fontcouverte
73300 ST-JEAN-DE-MAURIENNE
TÉL. 79 56 73 58

LE HORDON VOUS ACCUEILLE CET HIVER
EN FAMILLE, EN GROUPE OU INDIVIDUELLEMENT

ORGANISATION DE
CLASSES ROUSSES, CLASSES DE NEIGE, CLASSES VERTES

le patrimoine
l'histoire locale
les savoir-faire
du pays de Langres
c'est sur...

RADIO PAYS DE LANGRES

Imprimerie LEDUCQ S.A.

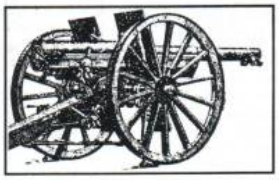
Tous travaux typo et offset

Place Paul Beaufort - 51000 FAGNIÈRES
Téléphone 26.68.36.18

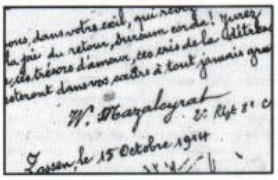
PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE
CHAMPAGNE

132

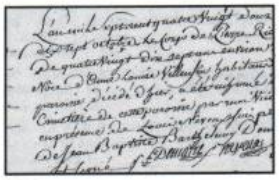
Ferme brûlée à Courtacon en 1916



5 14-18 CARNET DE ROUTE D'UN CHASSEUR A PIED
Jules Ruelle



38 LIJOU



34 CALENDRIER REPUBLICAIN
Francis Leroy

40 QUELOU

37 JASEES

Erratum

Une erreur de montage s'étant — sournoisement — glissée en page 14 de "Folklore de Champagne N° 131", nos abonnés trouveront dans ce numéro, un feuillet complémentaire qui pourra être intercalé dans le sus-dit numéro. Avec nos excuses.

safac

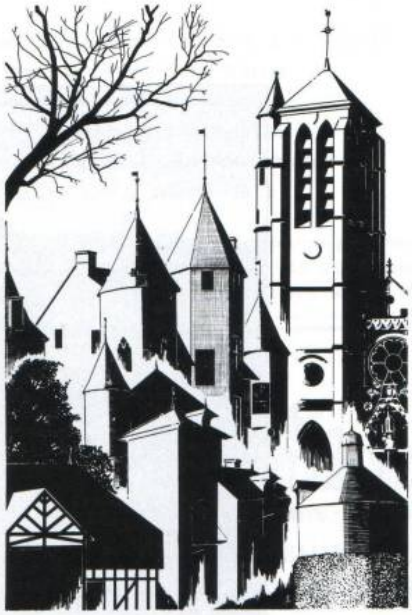
FOLKLORE DE CHAMPAGNE, revue du Patrimoine, des Arts, Traditions, Artisanats et techniques de la région Champagne-Ardenne, est une édition de la **Société des amateurs de folklore et arts champenois,** association Loi 1901, SIRET 3336 1151.011 APE 9723, agréée Jeunesse et Sports n° 10.7/10.08.66 CCP 20041 01002 0000221 R 023 33 Châlons sur Marne. Siège social : 21, rue d'Arcis 10170 Les Grandes Chapelles. Tél. 25 37 51 09. Antenne Marne : 40, rue des Artisans 51000 Châlons sur Marne.

Conseil d'administration : Président d'honneur Jean Daunay. Président Michel Coutant. Directeur régional Gilbert Roy.

Directeur de la publication Gilbert Roy. Secrétaire Michèle Andrieux. La rédaction n'est pas responsable des textes eet photos reçus qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. L'envoi de documents implique l'accord de leur auteur pour leur libre publication. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans but publicitaire. Toute reproduction des textes, photos et dessins publiés est interdite sauf autorisation écrite de l'éditeur.

Commission paritaire n° 53035. Maquette et mise en pages Gilbert Roy. Photocomposition Lysiane Mangeot. Spiral photogravure. Impression offset imprimerie Leducq S.A. 51000 Fagnières. Imprimé en France.

La safac est subventionnée par le Conseil Général de l'Aube, le Conseil Général de la Marne et la Ville de Châlons sur Marne.



Dictionnaire pour RUMILLY-lès-Vaudes

Une autre manière d'aborder l'histoire de notre village

A RUMILLY...

- ☐ **Pourquoi le pré Gendarme s'appelle-t-il ainsi ?**
- ☐ **Quel immeuble accueillait, en 1883, la première école publique de filles ?**
- ☐ **Que signifie le G de la parcelle G7 ?**
- ☐ **Quelle était la ferme des Places ?**
- ☐ **Où se trouvait la ruelle du Moutier ?**
- ☐ **Qui était Jean-Baptiste Parfait Recoing ?**
- ☐ **Quels Rumillions ont reçu la Légion d'Honneur ?**
- ☐ **Quels ont été les maires de Rumilly ?**
- ☐ **Trouve-t-on des myrtilles en forêt ?**
- ☐ **Qui connaît la Chapelle St-Maur ?**
- ☐ **Quelles sont les croix de chemins, actuellement disparues ?**
- ☐ **Comment guérir le flux des veaux et des enfants ?**
- ☐ **Pourquoi distinguer la ronce à 3 feuilles de la ronce à 5 feuilles ?**
- ☐ **A quels jeux les enfants jouaient-ils dans la cour de l'école ?**
- ☐ **Quand ont été classés monuments historiques le manoir et l'église ?**
- ☐ **Que gagnait le maître d'école en 1750 ?**

etc. etc.

Pour savoir tout cela..

En complément de la brochure " Rumilly, mon village " maintenant introuvable.

Souscrivez à ce nouvel ouvrage qui traite, dans l'ordre alphabétique, plus de 1200 mots ; adjectifs, noms propres et noms communs, directement liés à l'histoire, à la géographie, à la vie du village.

144 pages - 200 illustrations - Format 16 x 24

J.D.

— 1222. Adélie* donne aux abbés de Molesme, la dîme sur le chanvre.

— 1595. Le curé de Rumilly se plaint *"de ne plus recevoir les droits accoutumés, les laboureurs et le menu peuple lui refusent la dîme."* AA. L. 1541.

— Les dîmes novales, en 1790, ont rapporté au curé Navarre*, 80 boisseaux de froment, 140 d'avoine, 3 muids de vin (environ 1 000 l), du méteil, de l'orge, des pois, vesces, lentilles, de la navette et du chanvre... le tout estimé 642 livres, de laquelle recette il faut décompter les salaires et la nourriture de deux personnes pendant 2 mois, chargées de lever ces dîmes ainsi que le prix des charrois et du battage des céréales.

— La tradition veut que la ferme d'Henry's ville ait été autrefois dénommée la grange aux dîmes ou grange dîmeresse. V. gros*.

— Des statuts* synodaux publiés par Jean Colet* en 1530. *"Parce qu'il y a aucun laboureur et autres qui ont accoutumé de très mal payer leurs dîmes, j'ai commandement de par monseigneur l'évêque de vous enhorter de par lui et admonester sur peine d'excomunicment que chacun paie bien et loyalement ses dîmes... Et devez savoir que dieu notre créateur... a commandé sur peine de damnation de payer les dîmes et c'est grand péché que de les retenir."* COL.

diphtérie.
V. croup*.

Disle Geneviève.
Institutrice ; succède à France Daunay en 1946. En 1949, elle sera remplacée par Janine Lhermey.

dispute.
Autrefois excédé des disputes des ménages, le curé de Rumilly imagina d'offrir sa vigne au premier couple qui ne se serait jamais querellé.

Hélas ! le curé est mort depuis bien longtemps et pas un ménage n'a hérité de sa vigne.

Distillation.
La distillation des marcs se faisait, il y a encore 20 ans, à l'aide de 2 alambics. Dans le premier, la passe permettait d'obtenir les phlegmes ou petites eaux. Celles-ci étaient ensuite redistillées dans un second alambic ; c'était la repasse.

Actuellement l'alambic à vapeur permet d'obtenir l'alcool en une seule opération. Les connaisseurs prétendent que la qualité est moins bonne aujourd'hui qu'autrefois.

district.
En janvier 1790 on fixe à 83 le nombre des départements. Le département lui-même est divisé en districts. Rumilly appartient au district de Bar sur Seine et au canton* de Chappes.

En l'an VIII les 6 districts aubois sont remplacés par 5 arrondissements. ROS. 1.

doléances.
V. cahier* de doléances.

dommages et intérêts.
A la suite du procès* des bois, la commune a obtenu 169 206 F de l'Etat au titre de dommages et intérêts.

Cette somme a été répartie comme suit :
8 000 *F pour les réparations de l'église ;
11 206 F pour travaux divers ;
et 150 000 F placés en rente 3 %. CN.

Actuellement remboursé, le titre de rente rapportait en 1980, 45 F par an au budget communal.

don patriotique.
Cet emprunt frappait, en 1789, tous ceux dont le revenu excédait 4 livres. Ceux-là étaient tenus de verser à ce titre le quart de ce qui dépassait cette somme.

Nicolas Parent* offre, pour se libérer *"la finance de son office (d'avocat) qui se monte à 1 200 livres"* ainsi *"qu'un contrat de 32 livres de rente sur l'hôtel de ville."*

donateurs.
Les donateurs étaient très souvent représentés au pied de la statue ou sur le vitrail qu'ils offraient pour la décoration d'une église.

Ainsi Jean Colet* prie-t-il à genoux, tout à droite du retable* qu'il a offert à ses paroissiens. Il est aussi présent sur la plaque de consécration* ainsi qu'au pied du St Martin de la porte du clocher.

Jean De Gand et sa femme, leurs fils et filles, semblent les seuls rescapés d'un vitrail de la chapelle St Claude* qu'ils ont offert vers 1530.

D'autres donateurs, non identifiés sont sculptés au pied de certaines statues comme celle de Ste Barbe* ou peints sur d'autres vitraux tel celui de St Martin dans le chœur de l'église.

Quand les donateurs ne sont pas en portrait, leur nom est souvent mentionné en un cartouche qui accompagne le vitrail comme les Colet*, Naudin, Guillaume* ; ils sont souvent aussi présents grâce à leurs armoiries.

donation.
V. Babeau*, Bailly*, Léon Vuibert*.

douches municipales.
Elles ont été créées en 1957 dans le bâtiment sud du groupe scolaire ; elles comportaient 6 cabines.

Au-delà du manoir, la grange aux dîmes.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné

M. Mme NOM _____ Prénom _____

Adresse _____ rue _____

Code _____ Commune _____

Téléphone _____

souscris à l'ouvrage : **DICTIONNAIRE POUR RUMILLY**

au prix de **100 F TTC** (Après le **18 Mars 1993**, le prix définitif sera de **120 F TTC**)

Ci-joint un chèque de _____ F

pour _____ ouvrage(s)

A _____ le _____

Signature

Bulletin à renvoyer à

J. Daunay - 22, route de Chaource - 10260 RUMILLY LÈS VAUDES

safac COLLECTION

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE CHAMPAGNE

ANCIENNE SERIE format 16 X 24

31 Costumes de St Dizier-Wassy
45 Centenaires aubois
57 Vieux bal à Celles
58 Mires et empiriques
59 Les roulées de Pâques
61 Le carillonneur
62 Des puits
64 Les archers
65 La foudre dans l'Aube
66 Le feu du ciel
67 Révolte du Barséquanais
69 Ferme à Channes
70 St André les Vergers
72 Instituteurs en 1900
73 Le cochon
83 Labours à Channes
84 La craie à Chepy
85 Les chemises de femme
86 Habitat rural
88 Nos charrues d'Aube
89 Au lavoir

NOUVELLE SERIE ft européen

90 - LE COQ DE CLOCHER - Cô, jau, pou - Coqs et légendes - Coqs et symbole - Coq et clocher - Carnaval sur la sellette - "Les Fluteaux" de Wassy.

91 - LA MUSETTE, HAUTBOIS PASTORAL - Chant de paille - Hautbois moyennageux - Hautbois et musette - La musette - Sonnons voire - Coqs de clocher - Coq illustré - Coq paratonnerre - "Les Chenevotots" de St André.

92 - BONNETERIE DE ROMILLY EN CARTES POSTALES - Romilly-les-Chaussettes - Romilly bourg-boum - La bonneterie - Bas et chaussettes - Romilly-sur-Seine - La Romillonne - Hubert bonn'tier circulaire - Lou cô - Les Aiguayés de Phalcoq - Carnaval - "Les Becuyes" de Romilly.

93 - LE GRAIN SOURCE D'ENERGIE - Le grain - La fertilisation - La terre - Les semailles - Les ennemis du grain - La moisson - Le battage - L'engrangement - L'agro-alimentaire - La meunerie - L'agrobiologie - "Les Jasées" de Châlons.

94 - LE LANGAGE TROYEN DU XVIIIe - Les Ephémérides troyennes - le parler troyen - Le P.A.E. - L'Champeignat ? Lavou ? - Ecrire l'oralité - Un fourmil à Fresnoy - "Jeune Champagne" de Troyes.

95 - LA VANNERIE A JOURS DE BUSSIERE-LES-BELMONT - Les Racines - Bussières-les-Belmont - Les osiers - Les vanniers - Leveurs et marchands - La St Antoine - Chant de vannier - Parler morieu - "Les Morelles" de Ste Marie-du-Lac

96 - NOCES ET BANQUETS A MAILLY-LE-CAMP - A l'auberge Le St Eloi - La journée d'une serveuse - Mariages et banquets - 50 desserts à l'ancienne - Le "Crac" de Creney.

97 - BIERES ET BRASSERIES A ST DIZIER - Bières de l'Est - Brasserie malterie Thomas - Brasserie Fort Carré - Mémoire d'ouvrier - Tégestophilie - "Les Jolivettes" de Reims.

98 - LA VIE AU MARAIS DE VILLECHETIF, CRENEY, ARGENTOLLES - Le marais de Villechétif - Vivre du marais - La vie au marais - Bel en cheit.

99 - VINS ET LIQUEURS NATURELS, 100 RECETTES A FAIRE SOI-MEME - Verrerie ancienne - Vins et liqueurs - Hautbois d'ortie - Le coq de Villeret.

100 - LE PARLER DU NOGENTAIS, DIALECTE CHAMPENOIS - Le parler du Nogentais - Aux mariniers nogentais - Alfred Boucher - Glaude & Marie.

101 - CUISINE TRADITIONNELLE, 80 BONNES VIEILLES RECETTES - Cuisine traditionnelle - 80 bonnes vieilles recettes - La batterie de cuivres - Glaude & Marie - Bonnetier avant 14 - "Les Cnas dou solé" des Riceys.

102 - CARNAVAL DE WASSY, COSTUMES ET COUTUMES - Carnaval de Wassy - Masques, mascarades et chienlits - Souvenirs - Costumes de carnaval - Les osières à Balnot - Glaude & Marie - Un p'tit monde.

103 - ST SEBASTIEN, PATRON DES ARCHERS - Programme du Bouquet provincial - Aux origines des Compagnies - Ordre de St Sébastien - St Sébastien symbole - Marbrais - L'arc en B.D.

104 - SEIGNEURS ET PAYSANS AU XVIIIe, LA MOTTE-TILLY - Le château de la Motte-Tilly - Abbé Ternay, seigneur de la Motte - Paysannerie au XVIIIe - Ste Geneviève de Nogent-sur-Seine.

105 - APPRENTI COUTELIER A FORCEY - Un apprenti coutelier - Le village de Forcey - Histoires de boutique - Glaude & Marie.

106-107 (N° double) - CONTES DROLATIQUES EN B.D. - Les reverbères - L'église souillée - Le képi du facteur - La croix St Roch - Le pont aux ânes - La faute - St Nicolas et les pompiers - La foire au pecnot - La Maison à la Turque de Nogent-sur-Seine - Une paysanne en carafe - St Sabastien à Thoult-Tronay - Charivari à Ramerupt.

108 - LA FEE ELECTRICITE - La "Creney" - Souvenance Réclames 1900, pub d'hier - Glaude & Marie - Boutique de colleron.

109 - MAIRY SUR MARNE - Souvenirs sur Mairy - Mairy en documents - Le coq de St Etienne - Rues d'Estissac - Envois illustrés.

110 - RONDES ET BRANLES DE CHAMPAGNE - Le château de la Motte-Tilly - Rondes et branles - Branle simple - Branle coupé - Branle vieux - Branle sauté - Rondeau - Rondeau coupé - Branle du petit homme- Polka de Chigny - Ronde de la Belle - Jasées.

111 - LA GIROUETTE, ENSEIGNE POPULAIRE ET ARTISANAT D'ART - 333 girouettes de Champagne - Artisans d'aujourd'hui - 1943 à Troyes.

112 - LE COSTUME CHALONNAIS (1830-1848) - Louis Barbat - Le costume châlonnais en gravures - Polka-seyote - Polka de Vitry-le-François - Parler champenois - La fée électricité.

113 - L'AUBE ET LA REVOLUTION - Bicentenaire - L'Aube et la Révolution - Danton - A Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Brienne-le-Château, Chaource, Marigny-le-Châtel, Méry-sur-Seine, Nogent-sur-Seine - Branle coupé - Girouettes.

114 - CHAUMONT 1939-1989, 50 ANS D'APPRENTISSAGE PUBLIC - L'apprentissage avant 1939 - Le Centre Pasteur - Du C.A. Dampierre au CET Damremont - Du LEP Ashtom au Lycée Profesionnel - Personnel enseignant - Valse des Roses - Gigue romillonne.

115 - GLAISIERS DU PROVINOIS, UN METIER, UN LANGAGE - Glaisières du Provinois - Langage des glaisiers - Glaise et toponymie - Jeu de la plque - Valse "Les dilettantes".

116 - AY SOUS LA REVOLUTION - Famines et crise économique - La garde nationale et la guerre - Nobles et émigrés - Les écoles - La vie religieuse - H. Faillenot, violoniste.

117 - REIMS, DOLEANCES DES VIGNERONS ET PAYSANS - Reims, doléances du bailliage - Plaintes, remontrances et doléances - Etats-Généraux et réformes - Parler champenois - Chant de quête de Mai - Complainte des Bordes.

118 - TROYES, LE CADRAN SOLAIRE - POTERIE A CHAOURCE - Le cadran solaire - Girouettes - La "Gloire-Dieu" - Chaource, un site potier Renaissance - "Champagne-Polka" - Hilaire Faillenot - Sombres et jachères.

119 - GENS DU VOYAGE, THEATRE LAMARCHE-BERTHIER-DHONT - Gérard Berthier, enfant du voyage - Henri Pierre, acteur "étranger" - Marcel Favard - Polka, Mazurka, Valse des Riceys - Conservation du raisin - Coqs de clocher - Circuit de l'est - Chant de noces - Hoé ! Champenois ! - Super-halette..

120-121 (N° double) - LE TELEPHONE EN LIGNE AVEC SON TEMPS - Le télégraphe optique chappe - Le télégraphe électrique baudot - Le téléphone, le réseau, les centraux - Télécommunication hertzienne - Bercenay-en-Othe - La grève de 1909 - La femme et le téléphone - Mémoire et souvenirs.

122 - PIERRE ET GEORGE LORNE, LABOUREURS AU XVIIIe - LOUIS ROUSSELOT FACTEUR RURAL EN 1909 - Pierre Lorne, aubergiste et laboureur en 1785 - Pierre-George Lorne, laboureur en 1795 - Louis Siméon Rousselot, facteur receveur rural, 1909-1935.

123 - GENS DU VOYAGE (II) LES THEATRES POPULAIRES - André Lamarche - Lamberty - Berthier-Lamberty - TNP Lamarche-Lamberty - Lamarche-Berthier - Lamarche - Taburet-Berthier - Berthier- Riga - Lamarche-Berthier-Dhont - Musique : mazurka - P.G. Lorne, laboureur au XVIIIe - La corvée des chemins - Facteur-receveur rural.

124 - P.L. PRIEUR DE LA MARNE - LE CALCUL DIGITAL - Une famille de notables de Sommessous - Pierre-Louis Prieur alias Prieur de la Marne - Prieur aux armées de Champagne - Missions aux armées en 1793 - Le déclin politique et l'exil - Calcul digital de Compagnon.

125 - LES EPIS DE FAITAGE - LA SEIGNEURIE DE PALIS - Les épis de faîtage, collection du Musée de Troyes - Tournage et modelage d'un épi - La seigneurie de Pâlis - Les seigneurs - La justice et les droits - Le château - La bibliothèque - La Révolution et après.

126-127 (N° double) - LE PETIT-FAGNIERE - ADOLPHE JACQUESSON INVENTEUR DE LA CAPSULE - MARTELAGE FORESTIER - Le Petit-Fagnière et la "Rive-Gauche" - L'épopée Jacquesson - Inventions et brevets d'Adolphe Jacquesson - La Maison Jacquesson & Fils - Le vignoble fagnièrot - Marteaux et martelage forestiers.

128 - GENS DU VOYAGE (3) : THEATRE LBD - POUGY 1914-1918 - Pougy, souvenirs de la guerre 1914-1918 - Théâtre LBD, tournées 1930-1937 - Souvenirs... côté fauteuils, courrier des lecteurs - Lijou.

129 - COURSAN EN OTHE 1894, INVENTAIRE MOBILIER - Le calendrier républicain - La seigneurie de Pâlis (2) - Airs à danser : "Jeanne de Castille" H. Aubert, "Rêve de Printemps" H. Faillenot - Prénoms et patronymes d'antan - Mairy-sur-Marne (2).

130 - MARANVILLE, LES BILLARDIERS HIOLLE-KLEIN - Maranville - Le village et la scierie - Les billardiers - Chansonnette 1900 : "Sacade" champenoise - Complainte : le crime de Labrosse - Airs à danser : "Rosalina", valse H. Faillenot - Jasées - Lijou - Quélou.

131 - PLANTY - BORNAGE DE MANANTS - HAUTEVILLE 1827 - INVENTAIRE MOBILIER - Médaille de Ste Hélène - Photos de mariages - Jasées - Lijou - Quélou.

132 - 14-18, CARNET DE ROUTE D'UN CHASSEUR A PIED - Calendrier Républicain, Jasées, Lijou...

31		5 F	65		10 F	84		12 F	93		25 F	101	EPUISE		109		25 F	117		25 F	125		25 F				
45		5 F	66		10 F	85		25 F	94	EPUISE		102		25 F	110		25 F	118		25 F	126		40 F				
57		10 F	67		10 F	86		25 F	95	EPUISE		103		25 F	111		25 F	119		25 F	127						
58		10 F	69		10 F	88		15 F	96		25 F	104		25 F	112		25 F	120		45 F	128		25 F				
59		10 F	70		10 F	89		15 F	97	EPUISE		105		25 F	113		25 F	121			129		25 F				
61		10 F	72		10 F	90	EPUISE		98		25 F	106		45 F	114		25 F	122		25 F	130		25 F				
62		10 F	73		12 F	91		25 F	99	EPUISE		107			115		25 F	123		25 F	131		25 F				
64		10 F	83		12 F	92		25 F	100		25 F	108		25 F	116		25 F	124		25 F	132		25 F				

BULLETIN DE COMMANDE AU VERSO

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

JE M'ABONNE

VEUILLEZ ENREGISTRER MON ABONNEMENT POUR 6 NUMEROS A LA PLUS BELLE REVUE REGIONALE D'ARTS, TRADITIONS, ARTISANATS ET TECHNIQUES DE CHAMPAGNE-ARDENNE

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par

❑ chèque ❑ mandat ❑ CCP 221 R Châlons-sur-Marne

Date et signature

TARIF 1993/1994

❑ **Normal**	**125 F**
❑ **Soutien**	**150 F**
❑ **Bienfaiteur**	**300 F**
❑ **Etranger**	**165 F**

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

132

safac 10170 Les Grandes Chapelles
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s/ Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

ABONNEMENT POUR UN AMI

De la part de

M. _____

Adresse _____

VEUILLEZ ENREGISTRER L'ABONNEMENT POUR 6 NUMEROS A LA PLUS BELLE REVUE REGIONALE D'ARTS, TRADITIONS, ARTISANATS ET TECHNIQUES DE CHAMPAGNE-ARDENNE DE

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par

❑ chèque ❑ mandat ❑ CCP 221 R Châlons-sur-Marne

Date et signature

TARIF 1993/1994

❑ **Normal**	**125 F**
❑ **Soutien**	**150 F**
❑ **Bienfaiteur**	**300 F**
❑ **Etranger**	**165 F**

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

132

safac 10170 Les Grandes Chapelles
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s/ Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

REPRODUCTION TIRAGE LIMITÉ NUMÉROTÉ

JE DESIRE ACQUERIR LES REPRODUCTIONS

❑ PORTRAIT DE Mme de N.
PAR A.F. ARNAUD 100 F

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par

❑ chèque ❑ mandat ❑ CCP 221 R Châlons-sur-Marne

Seuls les ordres accompagnés du règlement seront pris en compte)

Date et signature

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

safac 10170 Les Grandes Chapelles
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s/ Marne

PATRIMOINE ARTS TRADITIONS ARTISANATS TECHNIQUES FOLKLORE DE

CHAMPAGNE

JE COMPLÈTE MA COLLECTION

VEUILLEZ M'ADRESSER LES NUMEROS COCHES D'UNE CROIX

Madame, Mademoiselle, Monsieur

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

Je suis abonné OUI ❑ NON ❑

Règlement à l'ordre de SAFAC joint par

❑ chèque ❑ mandat ❑ CCP 221 R Châlons-sur-Marne

ATTENTION certains numéros sont en stock très réduit. Vérifiez que vous avez bien la notre dernière mise à jour.

Envoi franco de port et d'emballage pour la France.

Pour l'Etranger, ajouter 3 FF de port complémentaire par exemplaire. Merci.

Date et signature

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI MEME

safac 10170 Les Grandes Chapelles
safac 40 rue des Artisans 51000 Châlons s/ Marne

Jules Ruelle

14-18 carnet de route d'un Chasseur à Pied

La mobilisation générale

Depuis le 28 juin 1914, jour de l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche à Sarajevo, en Bosnie, on ne parle plus que de guerre. On attend chaque jour avec impatience les dernières nouvelles, en espérant, quand même que la diplomatie saura éviter le pire.

Le 30 juillet, je suis, avec mon père, dans une vigne lieudit "*Le val Jacquard*", lorsque, vers 9 heures, mon oncle vient nous rejoindre. Il nous apprend que le garde-forestier vient de recevoir l'ordre de rejoindre immédiatement le "*Pont de Jaucourt*", sur la voie ferrée Paris-Belfort, pour y constituer un poste de gardes-voies. C'est un commencement de mobilisation. Le reste de la journée et le lendemain se passent sans autre incident.

Dans la matinée du samedi 1er août, le garde-champêtre passe chez tous les propriétaires de chevaux, pour les inviter à ne pas sortir ces derniers. Vers 16 heures, le facteur fait une nouvelle tournée pour distribuer des ordres d'appel aux réservistes des vieilles classes affectés à la garde des voies ferrées et, parmi lesquels se trouve mon père.

Dans le même temps, l'appariteur appose de grandes affiches fixant le premier jour de la mobilisation au dimanche 2 août 1914. Les cloches de l'église sonnent le tocsin.

Le sort en est donc jeté : il faut entrer en guerre contre l'Allemagne et ses alliés. Tout le monde est consterné et, déjà, plus d'une larme coule. Que serait-ce si l'on savait que cet affreux drame va durer quatre ans et demi, que quatorze enfants du pays y laisseront leur vie et qu'une demi-douzaine en reviendront mutilés ou malades !

L'ordre d'appel de mon père lui enjoint de rejoindre à pied, "*immédiatement et sans délai*", Brienne-le-Château situé à 25 km. A 7 heures du soir, passent, au pays, plusieurs réservistes de Couvignon qui, partant à pied à travers bois, rejoignent leurs postes de gardes-voies à Bayel et à Clairvaux.

A ce moment, mon père fait ses adieux à la famille et nous quitte, au milieu des larmes, pour rejoindre, à pied, son poste à Brienne.

Le lendemain 2 août, je pars à bicyclette pour savoir où il est cantonné. Les routes sont encombrées par des convois de chevaux et de véhicules de ferme que leurs propriétaires conduisent vers les centres de réquisition. Les trains n'acceptent plus de voyageurs et transportent uniquement de la troupe et du matériel ainsi que les premiers réservistes rejoignant leurs corps dans l'Est.

A Brienne, je trouve, avec difficulté, le poste de mon père. Il est installé dans une grange isolée, à l'entrée de Brienne-la-Vieille. Ils sont là, une quinzaine de territoriaux sous le commandement d'un sergent assisté d'un caporal, campés sur quelques bottes de paille. Ils sont vêtus d'un pantalon rouge, d'une vieille capote bleu foncé et d'un képi rouge. Armés d'un vieux "fusil Gras", ils vont, deux par deux, monter la garde le long de la voie ferrée "Troyes-Saint Dizier" où passent de nombreux trains militaires se dirigeant vers les frontières de l'Est.

Le lundi 3 août, je retourne de nouveau à Brienne. Jusqu'à Bar-sur-Aube, je voyage en compagnie des réservistes des jeunes classes qui, ce jour là, rejoignent les garnisons de l'Est pour y constituer les divers régiments du fameux 20e corps qui va recevoir les premiers chocs de l'ennemi. Presque tous partent allègrement en consolant de leur mieux ceux qui restent. "*Dans trois semaines, nous serons de retour victorieux !*" disent-ils. Une guerre moderne ne peut durer bien longtemps...!

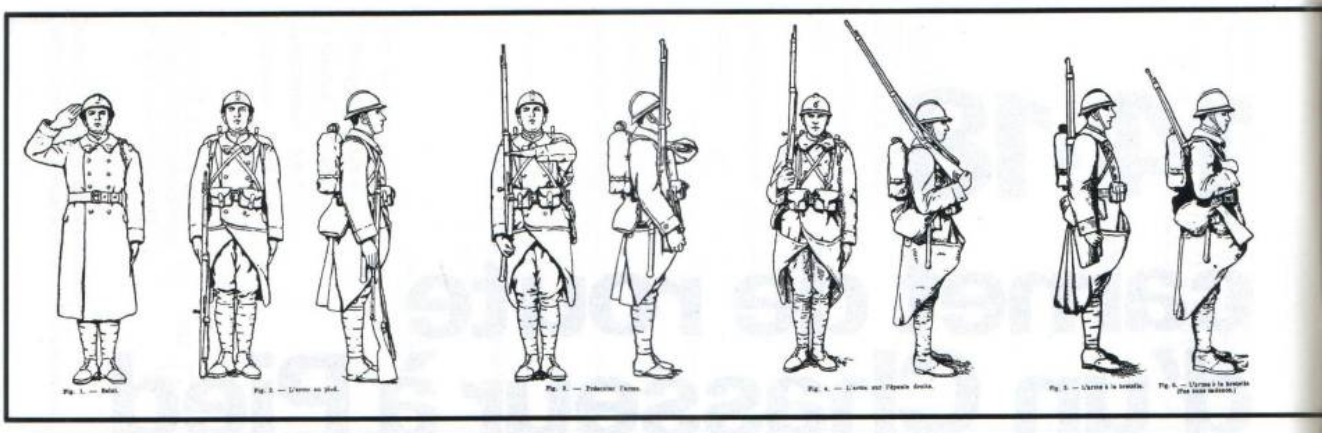
A Brienne, grande animation : quatre bataillons de chasseurs à pied se mobilisent dans cette ville. Des détachements de réservistes débarquent sans cesse en gare où ils sont rassemblés par des gradés qui les conduisent ensuite à leurs cantonnements. Ils sont aussitôt habillés, équipés et armés. Tout le long des rues, on rencontre des détachements occupés à faire des distributions. Combien, parmi ces jeunes gens pleins de vie et d'espérance, ne reverront plus leur famille ?... Heureusement, dans l'instant, personne ne pense à celà. Je signale, au passage, que parmi eux, se trouve un certain nombre de jeunes Alsaciens et Lorrains qui, dès le premier jour, ont rejoint l'armée française plutôt que l'armée allemande.

Les trains de troupes qui se dirigent vers l'Est sont tous fleuris et pavoisés. Certains wagons portent même l'inscription à la craie "*Train de plaisir Paris-Berlin*".

Au retour, je casse ma bicyclette ! Je suis obligé de revenir à pied de La Rothière à Bar-sur-Aube, sous un soleil de plomb.

Les jours suivant la mobilisation sont calmes. Le désarroi, inévitable à la suite du départ de tous les hommes valides de 21 à 48 ans, s'appaise. Chaque famille s'organise pour effectuer en commun les travaux de la moisson. Chacun se met au travail. Femmes, enfants, vieillards, se livrent à de pénibles travaux auxquels ils ne sont pas habitués.

Les premiers jours du mois d'août nous apportent de bonnes nouvelles : nos troupes auraient pénétré en Alsace en s'emparant d'Altkirch et de Mulhouse. Mais, ces succès sont de courte durée car les Allemands envahissent la Belgique, nous obligeant à porter nos forces de ce côté. On ne reçoit aucune nouvelle des soldats dont la plupart sont engagés, avec le 20e Corps, dans la région de Nancy menacée par l'ennemi. Les nouvelles, fournies par les journaux, sont plutôt



vagues, aussi les derniers jours d'août, est-on fort surpris en entendant le bruit du canon dans la direction du Nord du département...

Les premiers jours de septembre, de longs convois de civils évacuant devant l'ennemi et emportant avec eux tout ce qu'ils ont pu, arrivent par les routes situées au Nord de Bar-sur-Aube. Ces convois se suivent nuit et jour, pendant plusieurs jours. Cela fait peine à voir. Les femmes, les enfants, les vieillards sont assis sur les voitures, au milieu des meubles entassés pêle-mêle, dans la hâte du départ. Du bétail suit, derrière les véhicules. Tous ces gens sont originaires des Ardennes, de l'Aisne, de la Marne et même de Belgique et du Luxembourg.

La bataille de la Marne

Le 1er septembre, le quartier général de Joffre, commandant en chef les armées françaises vient s'installer à Bar-sur-Aube, dans les écoles. L'ennemi avance rapidement vers nos régions. Le 5 septembre, il est à Vitry-le-François et à Mailly. Le bruit de la canonnade devient chaque jour de plus en plus distinct. La nuit, on voit même les lueurs du champ de bataille.

Chacun envisage alors des mesures en vue d'évacuer le village, pour échapper à l'ennemi qui, selon les journaux, ne respecte rien.

Le 5 septembre, après avoir lancé son fameux ordre du jour qui doit mettre fin à l'avance des Allemands, Joffre quitte Bar-sur-Aube pour s'installer, plus au Sud, à Châtillon-sur-Seine... Ce qui n'est pas pour remonter le moral des habitants...

Le 6 septembre, la bataille fait rage sur le front et c'est avec anxiété que l'on attend le résultat de cette contre-offensive. Le 7, on apprend que l'ennemi est arrêté dans sa marche en avant et qu'il a commencé un mouvement de recul. Nous voilà donc sauvés de l'envahissement. Chacun reprend courage et la vie peut continuer normalement dans chaque foyer. Malheureusement, plusieurs soldats du pays ont trouvé la mort dans les furieux combats qui viennent d'avoir lieu.

L'ennemi s'établit solidement au Nord de Reims. La guerre de tranchées commence et s'étendra de la mer du Nord à la Suisse, pour ne finir que le 11 novembre 1918. Jusqu'à cette date, on entendra, nuit et jour, le bruit du canon dans le lointain. Au cours des grandes offensives de Champagne en 1915 et pendant la bataille de Verdun, en 1916, ce bruit deviendra si puissant que, la nuit, chaque coup de canon fera vibrer les vitres des fenêtres.

Au printemps 1915, mon père est relevé des voies ferrées et rejoint le dépôt du 47e R.I.T. à Saint-André-les-Vergers. Troyes et ses environs, à cette époque, constituent un vaste camp d'instruction où sont regroupés tous les corps de troupe tenant garnison dans l'Est, avant les hostilités.

En février 1915, la Légion Garibaldienne, commandée par le colonel Peppino Garibaldi, fils de Riciotti Garibaldi, vient prendre ses cantonnements de repos à Bar-sur-Aube. Elle y restera jusqu'à l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés. Cette légion, rassemblée par le vieux Riciotti, comptait des volontaires de tous âges, de nationalité italienne, qui venaient de combattre glorieusement en Argonne où ils se trouvaient depuis novembre 1914. Les six fils de Garibaldi comptaient dans ses rangs et, déjà, deux d'entre eux étaient tombés au cours des furieux combats de l'Argonne.

Au début de l'hiver 1915-1916, mon père part en renfort dans un régiment territorial qui tient les tranchées dans la région de Reims. Il y restera jusqu'en 1917, époque à laquelle il sera affecté dans un régiment d'aérostatiers jusqu'à l'armistice.

Mon incorporation

Depuis le commencement des hostilités, en particulier à Verdun, nos régiments ont tous subi de lourdes pertes qu'il a fallu combler en incorporant les classes 1914, 1915, 1916 et 1917. La mienne, la classe 1918, passe le conseil de révision en janvier 1917 et je suis "*Bon pour le service armé*". Ma mère espère que la guerre sera terminée avant la date de mon incorporation fixée au 16 avril 1917...

Bénéficiant d'un sursis de 15 jours en qualité d'agriculteurs, je suis incorporé le 1er mai au 17e Bataillon de Chasseurs à Pied à la caserne Carnot de Chalon-sur-Saône.

Nous commençons l'instruction le 3 mai. Faute d'uniformes, la moitié d'entre nous est, pendant quinze jours, en partie vêtue d'effets civils. Chaque jour, l'exercice a lieu de 6 heures du matin à 5 heures du soir et nous mettons "les bouchées doubles" pour être prêts, le plus rapidement possible, à rejoindre nos aînés aux Armées.

La nourriture est plutôt médiocre. Le plus fréquemment, le menu se compose de bœuf bouilli, pommes de terre et rutabagas cuits à l'eau. Le matin, avant l'exercice, nous devons nous contenter d'une louche de bouillon maigre dans lequel nagent quelques croûtons de pain. On dirait plutôt de l'eau de vaisselle !

Nous avons appris, par la suite, que le capitaine, commandant la Compagnie d'instruction, était responsable de ce régime avec son sergent-major. Dénoncés par un lieutenant, ils furent, d'ailleurs, tous deux, poursuivis pour détournements de fonds.

Nous passons ainsi un mois et demi à la caserne au cours duquel je me vois accorder une permission de 48 heures, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte. Avec quelle joie, je revois ma famille ! Malheureusement, les instants que j'ai à passer chez moi sont courts et, le lendemain de mon arrivée, il me faut faire de nouveaux adieux avant de reprendre le train.

Je reçois régulièrement des nouvelles de mon père ainsi que des parents et camarades mobilisés.

En cantonnements

Le 17 juin, nous quittons la caserne pour aller cantonner à Germolles, petit village situé à 10 km de Chalon. Je suis affecté au peloton des Elèves Caporaux. Nous logeons dans la salle de bal du "*Café du Moyen Age*" où nous jouissons d'une plus grande liberté qu'à la caserne.

Fig. 45. — Masque pour tireur couché.

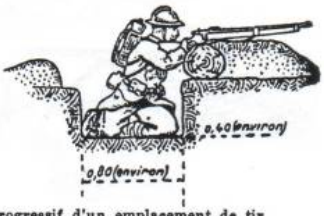


Fig. 48. — Aménagement progressif d'un emplacement de tir derrière un arbre couché de moins de 0 m. 30 de diamètre.

Le village est entouré de riches vignobles au-dessus desquels s'étendent des côteaux incultes où nous faisons l'exercice. Toutes les semaines, nous faisons des marches d'entraînement de plus en plus longues (25 à 30 km) à travers un pays assez accidenté. Le sac est de plus en plus lourd et, quelques fois, lesté de sable.

Le 2 août, 48 heures de permission me sont accordées pour rencontrer mon père que je n'ai pas vu depuis mon départ au régiment et qui bénéficie de sa permission de détente. Puis il faut nous séparer de nouveau pour repartir, chacun de notre côté, lui au front, moi à la caserne, avec toujours ce même souci de savoir ce que nous réservent les jours à venir car on se demande, avec anxiété, si cette vie tourmentée où la famille est brisée, finira un jour...

Le 10 septembre, toute la compagnie est détachée à la terre pour faire les vendanges dans la région. Je suis affecté chez un vigneron de Saint-Martin-sous-Montaigu où je travaille jusqu'au 22, pour un franc par jour.

En rentrant au cantonnement, je suis désigné avec quatre vingt dix neuf autres camarades, pour constituer un premier renfort destiné à la 25e Compagnie, cantonnée dans la Zone des Armées.

Après avoir été complètement équipés en tenue de campagne, nous quittons Germolles le 1er octobre, pour gagner le dépôt du Bataillon à Tournus. Nous devons y attendre l'ordre de notre mise en route vers les Armées.

Aux Armées

Le 15 octobre, à 9 heures du soir, notre détachement est conduit en gare où nous occupons deux wagons de deuxième classe faisant partie d'un train se dirigeant vers Paris.

Toute la nuit nous roulons et, le 16 au matin, nous arrivons aux abords de Paris. Nos deux wagons sont accrochés à un convoi qui se dirige sur Creil où nous débarquons dans la matinée. Cette ville porte les traces de l'occupation allemande de 1914. La rue principale est entièrement détruite par un incendie qui avait été allumé par pastilles incendiaires. Dans la soirée, on nous distribue des effets d'hiver : couvre-pieds, cache-nez, gants et chaussettes de laine.

Le 17, à 3 heures du matin, nous rembarquons pour la destination définitive. A 6 heures du matin, le train s'arrête en gare de Tourotte, dans l'Oise, à 10 km de Compiègne. Nous débarquons pour gagner, à pied, nos cantonnements situés à Chevincourt, à 7 km de là. Nous sommes reçus par le capitaine Préfet commandant la 25e Compagnie. Nous occupons les cantonnements abandonnés par nos troupes, lors du recul stratégique que les Allemands ont opéré en mai 1917, après avoir coupé tous les arbres fruitiers.

Notre entraînement va, maintenant, être basé uniquement sur les nouvelles méthodes de guerre auxquelles il faut nous adapter le plus rapidement possible.

Chaque semaine nous faisons une marche, un exercice de nuit et une manœuvre dans les tranchées. Le terrain, ici, est bien choisi pour perfectionner notre instruction et parfaire notre entraînement car tous les exercices se déroulent sur les emplacements occupés, six mois plus tôt, par nos premières lignes. C'est là que, pendant de longs mois, nos soldats ont combattu et subi toutes les misères pour gagner quelques mètres de terrain, quelquefois aussitôt reconquis par l'ennemi.

Partout il y a les traces de la guerre : villages ou fermes détruits par l'incendie ou le bombardement, terrain inculte semé de tranché et de réseaux de fils barbelés, le tout criblé de trous d'obus encore pleins d'eau verdâtre. Ici, c'est un abri d'artillerie bien camouflé, là ce sont des abris souterrains creusés à même la pierre. Au milieu des bois l'on remarque des postes d'observation encore intacts au sommet de gros chênes et auxquels on accède au moyen d'une échelle de bois. De place en place, au milieu de ces espaces ravagés par le feu et la mitraille, quelques petites croix de bois se dressent au-dessus du sol. C'est là que reposent pour toujours ceux qui sont tombés au cours de derniers combats qui se sont déroulés quelques mois auparavant au milieu de ces plaines naguère fertiles... C'est seulement en voyant toutes ces choses que l'on peut se faire une faible idée de ce que sont la guerre actuelle et toutes ses horreurs.

Chaque jour nous entendons la canonnade du front dont nous ne sommes éloignés que de 40 km. Chaque nuit des avions ennemis emplissent l'air de leur ronronnement particulier. Aussitôt l'on entend la canonnade des batteries de défense aérienne installées à Noyon et à Compiègne. Les rayons de puissants projecteurs cherchent à repérer les oiseaux ennemis venus pour semer la mort. Le ciel est barré de nombreux faisceaux lumineux, cependant qu'il s'étoile partout des éclatements d'obus.

Chaque soir, vers 8 heures, dès l'apparition des premiers avions, le clairon de garde sonne le "*Garde-à-vous*" puis "*l'Extinction des Feux*" afin que les cantonnements ne se fassent pas repérer par leurs lumières. Parfois, la journée, pendant que nous sommes à l'exercice, quelques aviateurs ennemis s'aventurent au-dessus de nous mais, aussitôt, ils sont pris en chasse par les nôtres.

La région est très intéressante à visiter car, à chaque pas, c'est la rencontre avec des choses imprévues sur ces terrains semés de travaux de défense. Dans les immenses carrières souterraines de Montingy et de Chauffour, de grandes salles sont aménagées pour loger des régiments entiers. Rien n'y manque, pas même l'électricité. Aux carrières de Chauffour, on remarque de jolies sculptures exécutées par nos soldats, dans leurs moments de loisirs. Un petit cimetière est à l'entrée de la carrière et un petit monument en pierre orne chacune des tombes qui sont groupées autour d'un autre monument plus grand, commémorant le sacrifice commun de ceux qui sont enterrés là. C'est l'hommage de nos Poilus à leurs camarades tombés au Champ d'Honneur. Dans une des grottes est installée une chapelle remarquable par ses fines sculptures. Un énorme sphynx et la statue de Jeanne d'Arc, taillés à même la roche occupent chacun un côté de l'entrée de la carrière.

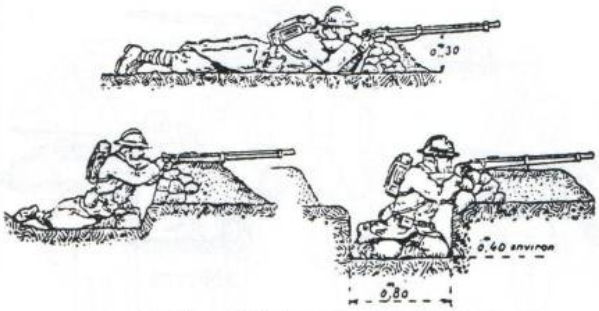


Fig. 47. — Utilisation d'une levée de terre.

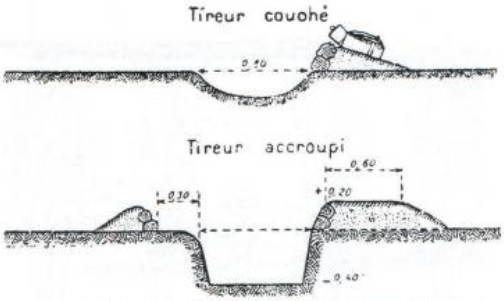


Fig. 14. — Schémas d'aménagements progressifs.

Les anciennes lignes allemandes sont remarquables par les grands travaux de terrassement qui y sont exécutés. Un souterrain de plusieurs kilomètres de longueur possède plus de 25 sorties, dans différentes directions, parmi nos anciennes lignes.

Des fermes de l'Ecouvillon, de la Carmoy et d'Attiche, il ne reste que quelques pans de murs calcinés par le feu. L'on voit que de furieux combats se sont déroulés dans ces parages car, tout y est bouleversé de fond en comble et pas un arbre ne reste debout.

Ribécourt, petite ville assez jolie, est aux trois-quarts détruite. Des équipes de prisonniers allemands sont occupés à reconstruire les maisons et à réparer les routes.

Plus au Nord, on rencontre le village de Dreilincourt qui est complètement détruit. Il ne reste pas une maison debout. Des tranchées sont creusées au milieu des ruines et n'ont pas même respecté le cimetière où des caveaux ont servi d'abri aux combattants.

Nous passons tout l'hiver, qui est assez rigoureux, dans cette région.

Le 29 novembre, je pars en permission de 10 jours. Je passe par les gares régulatrices de Survillers et de Vaires-Torcy. Cette dernière est un immense camp où se rassemblent tous les permissionnaires du front et d'où partent des trains complets, pour toutes les directions de l'intérieur. En attendant la formation de ces trains, les poilus peuvent se distraire au cinéma installé tout exprès au milieu du camp. Il y a également des coopératives et des restaurants militaires où l'on peut se ravitailler à bon marché : 5 centimes un café, 10 c. une soupe, 1 franc un repas complet. Des dortoirs sont également installés pour se reposer. A tous points de vue, ces gares sont très bien organisées.

Ma permission terminée, je rentre à ma Compagnie le 10 décembre. Quelques jours après, je reçois une lettre de mon père, m'apprenant que sa Compagnie est actuellement au repos à Le Fayel, village situé à 25 km au Sud de Chevincourt.

Le 1er janvier 1918, muni d'une permission de la journée, je me rends à Le Fayel, à l'aide d'une bicyclette que m'a prêtée mon capitaine. La neige tombe tout le long du chemin et, parfois, je me demande si j'arriverai au bout de mon voyage. Enfin, vers 11 heures, j'arrive et je retrouve mon père. Nous sommes très heureux de nous voir et nous passons une bonne journée ensemble. Le soir, en rejoignant mon cantonnement, je passe à Compiègne, où je suis venu quelques mois auparavant, rendre visite à un camarade en traitement à l'hôpital. Cette ville contient de jolis monuments, entre autres son hôtel de ville, la statue de Jeanne d'Arc et l'ancien château des Rois.

Le 20 janvier, je pars faire un stage d'instruction à Cambronne et à Antoval où je reste jusqu'au 17 février, jour où je pars de nouveau en permission de 10 jours. Je rentre à la Compagnie le 2 mars.

A mon retour, nous commençons le déménagement car notre section doit changer de région et venir s'installer aux environs de Villenauxe, dans l'Aube. Le déplacement doit s'effectuer à pied, par étapes. Après 9 étapes, nous arrivons à Dival, écart de Villenauxe, but de notre déplacement et, pendant 8 jours, nous installons nos cantonnements à l'aide de matériaux de fortune.

La semaine suivante, l'instruction recommence et le 7 avril, je suis désigné pour suivre un cours de mitrailleur à Nesle-la-Reposte, petit village situé à la limite des départements de l'Aube et de la Marne.

Nous sommes cantonnés à 500 m du pays, au "Moulin de la Barbotte". Chaque jour, nous faisons de l'instruction théorique et pratique sur les diverses mitrailleuses en usage aux armées. Le stage doit durer 3 semaines mais, le 7e jour, c'est-à-dire le 14 avril, un dimanche soir, un cycliste vient m'apporter l'ordre de rejoindre immédiatement ma Compagnie. Je suis désigné pour faire partie d'un renfort destiné au 18e B.C.P., actuellement en avant de Verdun.

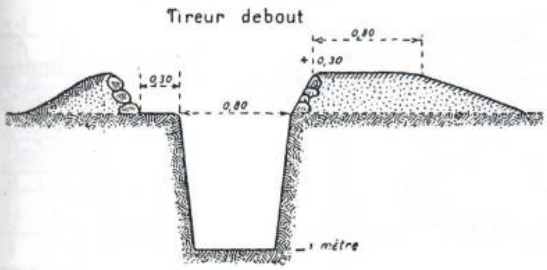
Le 15, je rentre à Dival où la journée est occupée à nous équiper en tenue de guerre. Nous sommes 48 à faire partie de ce premier renfort. L'après-midi, notre capitaine nous fait ses adieux car, lui aussi, repart aux Armées. Le 16, à 7 heures du matin, nous mettons sac au dos et la fanfare nous accompagne jusqu'à la gare de Villenauxe où nous embarquons en même temps que les recrues de la classe 1919 qui partent pour accomplir leur service militaire. Ils vont nous remplacer dans les dépôts de l'intérieur. Tout au long de la route, nous allons en rencontrer qui partent en chantant, comme nous le faisions nous-mêmes, il y a juste un an. A ce moment c'était vers la caserne que nous nous dirigions, aujourd'hui c'est vers l'ennemi... Nous voilà, presque, des Poilus !

A Romilly-sur-Seine, nous changeons de train et allons nous joindre à d'autres renforts qui arrivent en gare, musique en tête. Nous nous dirigeons ensuite sur Troyes ou, après un arrêt de 4 heures, nous prenons la direction de Saint-Dizier où nous débarquons à 11 heures du soir. Nous sommes conduits au "Camp de la Tambourine" où on nous groupe pour former un train complet de renforts pour les Armées de l'Est. Ce train quitte Saint-Dizier le 17, à 7 heures du soir. Nous roulons toute la nuit sans lumière car, nous approchons de la ligne de front et il faut éviter de se faire repérer par les avions ennemis. Au premier jour, nous débarquons à Lemmes dans la Meuse et, aussitôt, nous prenons la direction du dépôt divisionnaire du 18e B.C.P., actuellement à Souhesmes-la-Grande.

Au front

Ici, c'est déjà le brouhaha de l'arrière des lignes. Des routes défoncées et boueuses et, partout, des convois de ravitaillement, de longues files de camions automobiles, se dirigent vers le front.

A Souhesmes, c'est un immense parc de l'armée où les troupes en lignes viennent se ravitailler en matériels et en munitions. Plus loin, c'est une ambulance avec, à proximité, un immense cimetière où s'alignent plusieurs milliers de petites croix de bois. C'est là que reposent pour toujours, les héros tombés dans la grande bataille de Verdun en 1916 et qui sont décédés à l'ambulance, des suites de leurs blessures.



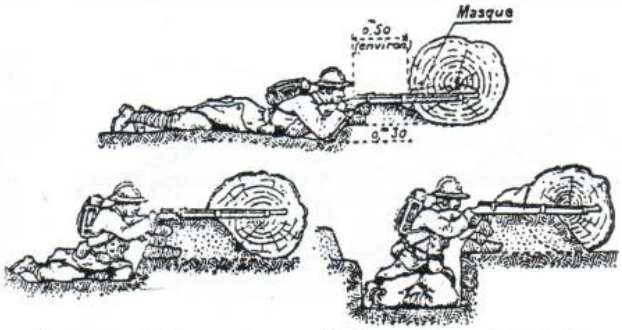


Fig. 49. — Aménagement progressif d'un emplacement de tir à l'extrémité droite d'un arbre couché de plus de 0 m. 30 de diamètre.

Notre réception au 18e B.C.P. est plutôt froide, aucune parole de bienvenue, aucun geste de bon accueil de ceux qui, à partir de ce jour, vont être nos chefs et nos camarades de combat. Au lieu de nous accorder un repos, bien gagné après ces pénibles déplacements, on nous emmène à l'exercice à midi, sans même se soucier de nous procurer un cantonnement.

C'est au retour de l'exercice, vers 5 heures du soir, que l'on pense seulement à ce détail. Nous mettons alors sac au dos et nous partons à la recherche d'un abri pour passer la nuit. A Souhesmes-la-Petite, située à 2 km de là, nous trouvons une mauvaise grange où nous nous installons provisoirement. La soupe n'est pas fameuse, aussi avons-nous une très mauvaise impression de notre nouveau Corps. Nous nous demandons même si c'est la proximité du front qui nous vaut d'être aussi mal traités ou si c'est notre origine étrangère au Bataillon car, tout le monde, gradés et chasseurs, nous fait grise mine. Pour comble, notre détachement ne comprend que deux caporaux pour tout gradé susceptible de prendre notre défense... Jusqu'au 24 avril nous resterons dans ce lieu et, chaque jour, nous irons à l'exercice.

A quelques kilomètres de là, se trouve un grand champ d'aviation d'où, chaque jour, de nombreux avions partent accomplir leurs missions au-dessus des lignes ennemies.

Le 23, je suis désigné pour faire partie de la Compagnie de travailleurs qui doit partir le lendemain pour exécuter des travaux en lignes.

Devant Verdun

Le 24, à 8 heures du matin, nous nous mettons en route sous une pluie battante qui ne cessera de tomber de toute la journée. Nous croisons en permanence des convois d'artillerie et de voitures qui descendent du front ou qui y montent. Aux abords de Verdun, ce sont, à nouveau, des ambulances et d'immenses champs de petites croix. Que de victimes sont tombées là pour arrêter la ruée des Boches ! C'est à partir de ce moment que nous allons pouvoir juger de ce qu'est la guerre et des nombreuses souffrances qu'elle engendre.

Dans les villages traversés, à Maisons-Brûlées, à Regret, quelques vieillards nous regardent passer à travers les quelques vitres qui restent aux fenêtres. Combien ces pauvres gens ont-ils déjà vu passer de jeunes soldats comme nous, pleins de vie et d'espérance et qui ne sont jamais revenus de cet enfer que fut Verdun pendant de longs mois ?

Nous arrivons aux portes de cette ville fortifiée. C'est la ruine totale. La malheureuse cité semble morte et abandonnée. Il n'y a plus un seul habitant. On ne voit que des soldats circuler dans les rues. Des quartiers entiers se sont effondrés sous les bombardements. Pas une maison n'est intacte. Ici, l'une d'elles, coupée en deux par le milieu, laisse voir son mobilier abandonné dans un moment de désarroi. Plus loin la rue est encore encombrée par les matériaux d'une maison culbutée par les obus et détruite par l'incendie. Des pans de murs noircis et calcinés se dressent partout et témoignent de la violence des bombardements. La cathédrale dresse encore sa carcasse à demi-démolie et brûlée. Des soldats territoriaux sont occupés à nettoyer les rues et à dégager la circulation.

Nous passons la nuit et la journée du 25 dans une caserne d'artillerie qui n'a pas trop souffert du bombardement. Les écuries contiennent plusieurs centaines de petits ânes servant au ravitaillement et qui, atteints par les gaz, sont là, en traitement. Les malheureuses petites bêtes sont presque toutes aveugles.

Le 25, à la nuit, nous nous mettons en route pour gagner les carrières d'Haudremont où nous devons loger. C'est dans le plus grand silence que nous avançons dans l'obscurité. Il est défendu de fumer car nous approchons de la ligne de feu et il faut que l'ennemi ignore notre présence. C'est ainsi que, désormais, tous nos déplacements vont s'effectuer pendant la nuit. Les convois de ravitaillement et de munitions profitent également de l'obscurité pour s'approcher le plus près possible des lignes. A chaque instant, il faut se garer des voitures et des automobiles qui circulent sans lumière. Un petit chemin de fer à voie étroite suit la route. Les wagons qui transportent des piquets, des fils de fer barbelés, des planches, des poutres, du ciment et toute sorte de matériels, sont traînés par une locomotrice à pétrole afin d'éviter toute lueur ou fumée.

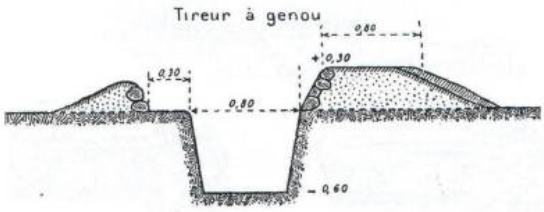
Le crépitement des mitrailleuses commence à se faire entendre au loin et l'on aperçoit la lueur des éclatements d'obus et de fusées au-dessus des lignes.

Nous traversons le village de Bras — ou plus exactement son emplacement — car il n'en reste que quelques tas de pierres, d'entre lesquels on voit surgir des hommes couverts de boue : ce sont des soldats qui logent là, dans des abris souterrains.

Nous marchons encore quelques kilomètres. Tout à coup, un miaulement se fait entendre au-dessus de nos têtes, suivi d'un éclatement qui se produit à quelque distance de nous. Ces bruits singuliers se renouvelant régulièrement, un ancien, qui fait partie de notre détachement, nous apprend qu'ils sont produits par le passage des obus boches au-dessus de nos têtes ! Cela donne froid dans le dos. Nous manquons encore d'habitude... Enfin nous arrivons aux carrières d'Haudremont. Quelques rayons de lumière filtrent du sol : ce sont des entrées d'abris souterrains, appelés "*gourbis*" par leurs occupants. Ils s'y mettent à l'abri des bombardements.

*** Le 7 septembre 1966, au cours d'une excursion sur les champs de bataille de Verdun, j'ai pu retrouver, enfouis sous les broussailles, les abris de carrières d'Haudremont. Les entrées sont à moitié comblées mais les tôles ont tenu bon sous le poids des pierres.**

Il est 10 heures du soir, nous sommes à l'entrée du gourbi où nous devons loger. Chacun discute à celui qui passera le premier. Tout à coup, un sifflement aigu se fait entendre et un obus éclate à quelques mètres de notre groupe. En même temps, une batterie de 75 située à proximité et que nous n'avions pas deviné dans l'obscurité, lâche une bordée de ses quatre pièces. Comme nous ne savons pas encore distinguer un départ d'obus, d'une arrivée, nous nous croyons repérés par



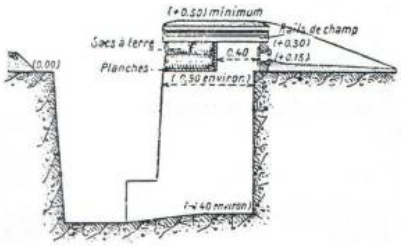


Fig. 42. — Poste de guetteur.

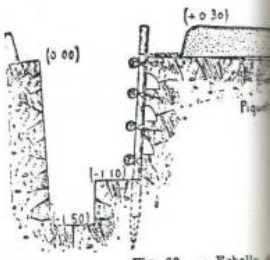


Fig. 69. — Echelle

l'ennemi et nous nous précipitons, pêle-mêle, dans l'abri où nous nous retrouvons tous entassés.

C'est une espèce de cave, formée par des tôles ondulées recouvertes de quelques mètres de pierres. Une allée centrale de 70 cm de largeur est bordée, de chaque côté, par deux rangées de couchettes. La première rangée est constituée par des paillassons de jardinier étendus à terre. La seconde, située au-dessus de la première, est formée d'un treillage métallique recouvert d'un paillasson. C'est dans ce réduit que, désormais, nous allons vivre tout le jour et une partie de la nuit. L'obscurité y règne, cependant l'électricité y est installée mais, les ampoules manquent et il faut avoir recours aux bougies dont chaque Poilu est presque toujours muni.

Très fatigués, nous nous couchons aussitôt et je m'endors rapidement malgré le manque de confort des couchettes. A peine endormi, je suis réveillé par quelque chose qui me passe sur le corps : c'est un énorme rat. Ces hideux animaux, dont la carrière est infestée, vont être maintenant nos seuls compagnons en attendant les fameux "*totos*", ces poux inséparables du Poilu !

Le 26 au matin, je sors du gourbi. Je suis tout surpris de ce que mes yeux découvrent. A perte de vue, ce ne sont que des terrains bouleversés et labourés par les obus. La crête en face de nous qui, avant la guerre était couverte de magnifiques forêts, n'est plus qu'une suite de trous d'obus et de tranchées à demi comblées. Il est impossible d'y découvrir une tache de verdure aussi loin que porte le regard. Ici, la vie des choses a complètement disparu, l'on croirait qu'un tremblement de terre y a tout ravagé. Dire que c'est le génie des hommes qui est arrivé à un tel résultat ! Ne pourrait-il être sûrement mieux employé qu'à cette œuvre de destruction qu'est la guerre ?

De temps en temps, des obus à longue portée traversent l'air en miaulant lugubrement et vont s'écraser sur les ravins situés en arrière, où sont en position des batteries d'artillerie. Sur la gauche, on aperçoit les ruines du fort de Douaumont sur lequel tombent encore quelques obus.

Le terrain environnant les carrières est parsemé de projectiles non éclatés, ainsi que toutes sortes de débris de ferrailles. Partout, des trous d'obus, de toutes dimensions, où croupit une eau boueuse et verdâtre, relient ensemble des éléments de tranchées encore entourés de fils de fer barbelés. De place en place, des ossements humains, bouleversés par les obus, sortent de la terre. Un camarade ramasse un soulier et est effaré de trouver, à l'intérieur, les os d'un pied entourés d'un débris de chaussette...

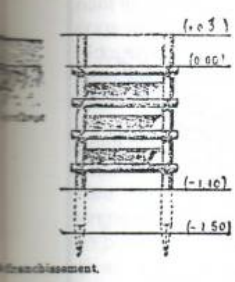
C'est sur ces lieux et dans ces tranchées à demi effondrées, que des milliers de nos soldats se sont battus et ont sacrifié leur vie pour arrêter la ruée des Boches sur Verdun. Lorsque l'on contemple, aujourd'hui ces positions, on se demande comment des hommes ont eu le courage de résister au milieu d'un tel bouleversement car il n'existe certainement pas un mètre carré de terrain qui n'ait été frappé, plutôt plusieurs fois qu'une, par un obus. Aussi, combien de nos camarades sont enterrés parmi ces ruines...

De temps en temps, il nous faut rentrer rapidement dans les abris pour se garder des avions allemands qui nous surveillent ou des obus à schrapnels qui éclatent au-dessus des carrières.

A 8 heures du soir, on nous distribue des pelles et des pioches et, guidés par un officier du Génie, nous nous dirigeons du côté des lignes pour exécuter des travaux de défense. Nous avançons péniblement dans un boyau de 2 m de profondeur dont le fond est recouvert d'une épaisse couche de boue. Par endroits elle est même si épaisse que nos sommes obligés d'emprunter les parapets du boyau pour circuler. Nous faisons ainsi 2 kilomètres à travers une crête puis dans un ravin où sont établies des batteries de 75. La nuit est obscure, il faut marcher à tâtons et en file indienne pour ne pas se perdre au milieu de ce bouleversement général. De la tête à la queue de la colonne et de bouche à oreille, on se transmet des avertissements : "*Faites passer, si ça suit !*" "*Attention à droite !*", "*Attention à gauche !*", toutes les fois qu'un obstacle est rencontré et, il y en a de nombreux : trous d'obus pleins d'eau ou de boue où l'on risque de s'enliser et de se noyer, fils de fer et piquets qu'il faut franchir, etc. Nous rencontrons aussi, sur cette piste, des corvées de soupe et un convoi de petits bourricots qui font le ravitaillement des troupes en ligne.

Enfin, nous arrivons au chantier. Le travail consiste à nettoyer et approfondir des tranchées à demi comblées par l'eau et la boue, afin de constituer de nouvelles lignes de défense. Nous sommes partagés en équipes de deux hommes avec, chacun, notre tâche. Il est inutile de nous stimuler car, plus tôt le travail sera exécuté, plus tôt nous rentrerons au cantonnement. Les obus ne cessent de se croiser en de nombreux éclairs au-dessus de nos têtes. Partout, au loin, l'horizon s'illumine d'éclatements d'obus et de fusées éclairantes. De temps en temps, des rafales de mitrailleuses crépitent dans le fond des ravins. Derrière nous, les batteries de 75 font vibrer l'air de leurs furieuses détonations et leurs obus passent rapidement en fouettant l'air de leur sifflement aigu. On les entend aussitôt s'écraser, en avant, sur les positions allemandes. Les projectiles de gros calibre passent en l'air avec un bruit semblable à celui que fait un tramway sur ses rails. C'est tout un drame qui se joue ainsi dans l'obscurité... Nous travaillons parfois dans l'eau jusqu'aux genoux et souvent, la boue est tellement grasse, qu'il faut se servir des mains pour débourber les pelles.

Chaque nuit nous nous livrons au même travail en des endroits différents. Durant la journée, nous nous reposons et passons notre temps à jouer aux cartes ou à faire des "excursions" aux abords des carrières. Nous commençons à nous habituer à cette vie. Généralement, à minuit, notre ouvrage est terminé et nous rentrons au gourbi pour nous livrer... à la chasse aux rats !



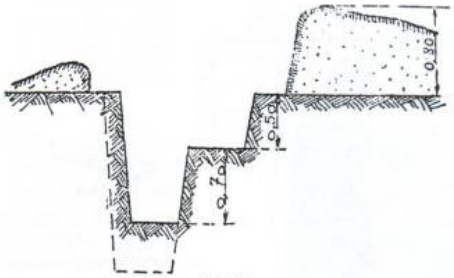


Fig. 32.

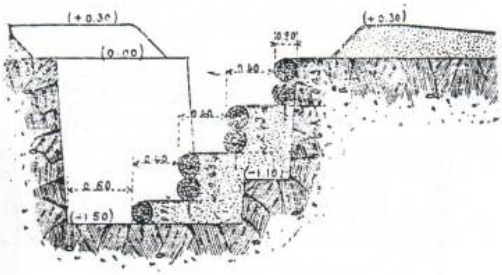


Fig. 70. — Gradins de franchissement.

Le 28 avril, une Compagnie d'attaque fait ses préparatifs pour l'exécution d'un coup de main qui doit avoir lieu dans la nuit. Comme d'habitude nous partons au travail, mais nous rentrons à 11 heures du soir car l'opération doit avoir lieu à minuit et il ne faut pas rester exposés au bombardement. A minuit, violente préparation d'artillerie : toutes les batteries du secteur sont en action pendant près de deux heures pour soutenir les combattants. Un roulement de tonnerre continu s'entend et le ciel est en feu. De nombreux obus s'écrasent sur les tranchées allemandes.

Au matin, la Compagnie d'attaque est de retour aux carrières. Les Poilus qui la composent sont heureux d'avoir réussi leur coup de main et parlent, joyeusement, de la permission supplémentaire qui en sera la récompense. Malheureusement, leur joie n'est pas sans mélange car, deux des leurs sont restés sur le terrain.

Le lendemain, à 11 heures du soir, nous sommes au travail lorsque les Boches ripostent à notre coup de la veille. Nous sommes alors témoins d'un violent duel d'artillerie. Tout d'abord l'on n'entend que les canons allemands. Nos troupes attaquées demandent aussitôt un barrage d'artillerie en lançant quantité de fusées à six étoiles : c'est un véritable feu d'artifice que nous avons sous les yeux. Tout à coup, une fusée rouge monte derrière nous. Les signaux ont été vus et compris et c'est le déclenchement de toutes les batteries françaises qui tirent sans arrêt, concentrant leur feu sur le point signalé. Ce duel dure environ deux heures, pendant lesquelles les obus ne cessent de se croiser au-dessus de nous, sillonnant l'air de leurs trajectoires de feu.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, nous partons pour poser des réseaux de fils de fer barbelés à proximité de nos premières lignes. Il faut exécuter ce travail dans le plus grand silence car une mitrailleuse fait du tir indirect sur nous. Mais, un violent orage éclate et il devient impossible de poursuivre le travail. Dans l'obscurité, sous la pluie et dans les éclairs, nous parvenons à peine à retrouver le chemin du retour. Aucun point de repère, pas même une piste ne sont là pour guider nos pas. Nous sommes obligés de tous nous tenir par le ceinturon pour ne pas nous perdre en route. La pluie tombe à torrent. Nous sommes mouillés jusqu'aux os. Le bruit du tonnerre se mêle à celui du canon, la lueur des éclairs à celle des fusées et des obus. La nature voudrait-elle, elle aussi, faire la guerre ?! Après deux heures de marche à travers la plaine et non sans avoir fait quelques chutes dans les entonnoirs remplis d'eau et de boue, nous arrivons, tant bien que mal, à nous tirer de ce mauvais pas. C'est tout mouillés et tout crottés, que nous rentrons à nos abris.

La journée du lendemain, tout le monde se promène en caleçon pendant que les vêtements sèchent au soleil.

Dans la nuit du 10 au 11, nous faisons une tranchée tout près des premières lignes. Il y a un commencement de révolte parmi nous car la tâche apparaît exagérée et impossible à terminer avant le lever du jour. Nous cessons le travail. Quelques obus éclatent tout près de nous et celà décide nos supérieurs à nous ramener à l'arrière. Nous rentrons, rompus de fatigue, à 3 heures du matin.

Ce sera notre dernière nuit dans ce secteur car, le 11 mai, à 9 heures du soir, nous quittons les carrières pour rejoindre le dépôt divisionnaire. Nous passons le reste de la nuit à Verdun, dans la caserne Miel.

Le 12, à 7 heures du matin, nous nous remettons en route et, après être passé à Nixéville. Nous arrivons à Souhesmes à 11 heures. Le soir même nous devons embarquer pour aller en repos aux environs de Revigny. Partis à 9 heures du soir, nous passons par Valdelaincourt et arrivons à Lemmes à 11 heures où nous restons plus de 2 heures sur les quais en attente du train. Nous débarquerons à 7 heures du soir à Nussey, dans la Meuse, après avoir voyagé dans des wagons à bestiaux. Nous y cantonnerons jusqu'au 16.

A cette date, nous partons pour Contrisson où nous resterons jusqu'au 19 mai, après être passé à Vassincourt, un village complètement détruit par l'incendie.

Le bataillon étant descendu au repos, nous allons le renforcer pour combler les vides faits pendant 10 mois de tranchées devant Verdun. Le 19, jour de la Pentecôte, nous rejoignons notre unité à la Neuville-sur-Orne où je suis affecté à la 3e Compagnie, 2e Section, 7e Escouade. Durant 7 jours, nous faisons l'exercice. A ma nouvelle escouade, je me fais de nouveaux camarades car c'est en leur compagnie que maintenant je vais vivre et subir le baptême du feu.

Le dimanche 26, nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à partir. Nous embarquons le soir à 16 heures en gare de Nussey. Où allons-nous ? Personne ne le sait car les ordres sont tenus secrets. Toute la nuit, le train roule. Le café est distribué en gare de Château-Thierry. A 4 heures, le train s'arrête et nous débarquons en gare de Longueil-Sainte-Marie, dans l'Oise.

Je reconnais le pays car c'est là que je suis venu rendre visite à mon père le 1er janvier 1918. Nous passons à Le Fayel et Arsy et arrivons à Moyvillers, petit village où nous commençons notre installation.

Il est 2 heures de l'après-midi, il fait beau temps. Nous sommes couchés sur l'herbe le long de la rue. Tout à coup, j'entends prononcer mon nom. Je me lève et, quelle surprise ! Je reconnais mon père qui, toujours dans ce secteur, se trouve, comme par hasard, à passer par ici. Nous sommes heureux de nous rencontrer mais, notre bonheur est de courte durée car, un quart d'heure plus tard, l'ordre arrive de nous tenir prêts à réembarquer. Nous croyons qu'il s'agit, simplement, d'un changement de cantonnement et je quitte mon père avec l'espoir de nous retrouver quelques jours plus tard.

Retraite du Chemin des Dames

Erreur ! C'est bien loin de là que nous partons ! Sur la route, à la sortie du village, une longue file de camions pilotés par des Annamites, nous attend. Nous montons à 16 dans chaque véhicule et le convoi se met en marche dans un nuage de poussière. Nous traversons Compiègne, Rethondes et prenons la direction de Villers-Cotteret. Jusqu'à 2 heures du matin, nous voyageons dans la poussière et les gaz dégagés par les moteurs.

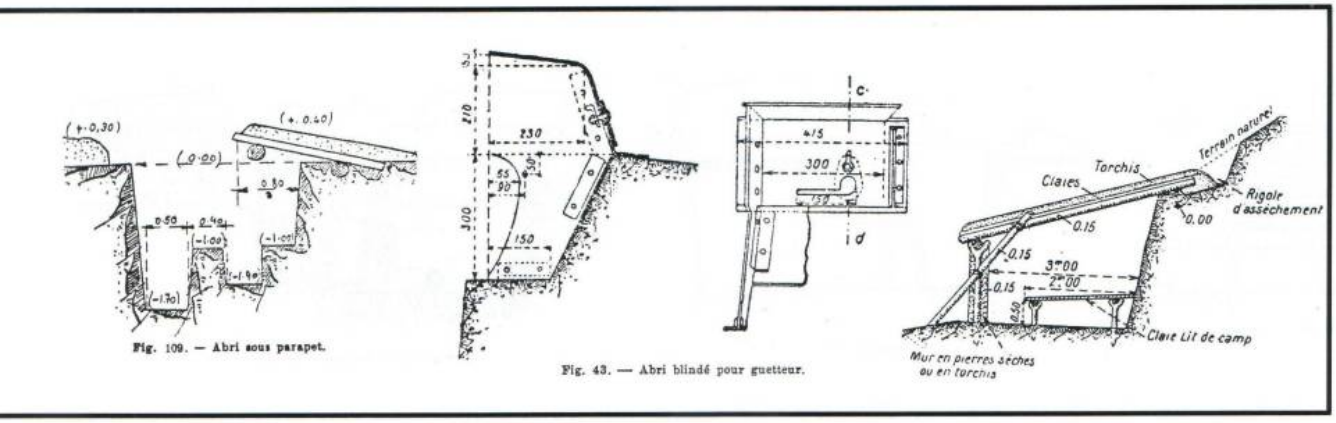


Fig. 109. — Abri sous parapet.

Fig. 43. — Abri blindé pour guetteur.

Ces déplacements sont pénibles et fatigants. Nous avons perçu deux jours de vivres de réserve et des munitions au complet. Depuis notre départ de Mussey, nous n'avons mangé que du "*singe*" et, ce n'est pas fini. Nous allons rester encore de nombreux jours sans ravitaillement du fait que trains régimentaires et cuisines roulantes ne nous ont pas suivis.

A 2 heures du matin, au milieu de la nuit, nous débarquons sur une route déserte. Où sommes-nous ? Personne ne saurait le dire. Nous remarquons que le front de combat n'est pas loin car on distingue, très nettement, les bruits des canons et des mitrailleuses. A l'horizon, des fusées illuminent le ciel. En l'air, on entend le ronflement particulier des avions ennemis partant en expédition.

Après une heure d'attente en bordure de la route, nous allons en cantonnement à Billy-sur-Ourcq, dans une grange. A peine endormis, nous sommes réveillés par des explosions. Les tuiles du toit sont emportées. Ce sont les avions allemands qui nous souhaitent la bienvenue par quelques bombes. Il n'y a pas de victime et la nuit se passe sans autre incident.

Nous sommes le 28 mai, à 8 heures, chacun se lève et fait sa toilette. Après le nettoyage des armes, nous nous préparons à manger la soupe mais nous n'en avons pas le temps. L'ordre arrive de mettre sac au dos et on nous distribue la dotation complète de cartouches... ainsi que les pommes de terre crues qui devaient servir à ce repas remis à plus tard.

Nous sommes rassemblés sur la place du village où notre Commandant de Compagnie nous tient, à peu près, ce discours "*L'ennemi a réussi à enfoncer nos lignes vers Soissons et avance sur nous. Il y a une division qui leur fait face mais, nous allons nous porter en avant comme s'il n'y avait personne devant nous, c'est-à-dire avec toutes les précautions nécessaires. J'espère que nous parviendrons à arrêter cette poussée de nos ennemis. Je compte sur vous pour faire tout votre devoir. Colonne par quatre ! En avant ! Marche !*" et nous voilà partis vers l'inconnu.

Jusqu'au soir, nous marchons sous une chaleur accablante. Nous suivons les lisières des bois, les talus, les haies afin de nous dissimuler des avions ennemis. Nous traversons un village où les habitants sont en train d'évacuer leurs maisons. Des soldats belges battent une meule de blé dans une ferme et le grain est aussitôt emporté vers l'arrière dans des caissons d'artillerie. Un peu plus loin, nous croisons des paysans qui se replient avec chevaux et voitures chargées de leur mobilier. Nous leur demandons si l'ennemi est encore loin. Un homme, en se retournant, nous désigne, à l'horizon, quelques nuages de fumée noire. "*Ils sont là ! Et cette fumée, ce sont nos maisons qui brûlent !*" et nous souhaitant bonne chance, il formule des vœux pour que nous arrêtions l'invasion.

A 5 heures du soir, nous atteignons la lisière d'une forêt où il faut, rapidement, se dissimuler car des avions ennemis nous survolent à faible hauteur et nous mitraillent. Autour de nous, on entend partout les balles siffler et frapper les branches des arbres. Heureusement, personne n'est atteint et, quelques instants après, nous pouvons enfin nous reposer à l'ombre du bois. Le sol est couvert de muguet tout blanc mais, pour le moment, nous n'y attachons guère d'attention. On entend, au loin, le crépitement des mitrailleuses et quelques coups de canon. Dans une ferme, nous remplissons d'eau nos bidons. La journée du lendemain sera, paraît-il, très dure et il faut prendre ses précautions.

A la nuit, nous choisissons les positions de combat sur lesquelles nous devrons soutenir la retraite de la Division se trouvant devant nous puis, prendre sa place. Quelques pièces de 105 se mettent en batterie près de nous mais, elles n'ont que trop peu de munitions à consommer et il leur faut se replier vers l'arrière pour ne pas être capturées. Nous installons les toiles de tente pour combattre la fraîcheur de la nuit. Celle-ci se passe assez tranquillement mais, chacun notre tour, nous veillons à la lisière des bois pour éviter toute surprise.

Au petit jour : "*Alerte !*". Il faut remonter les sacs rapidement. Les Boches, avançant à travers les champs de blé de la vallée, vont bientôt arriver sur nos positions.

Ma section occupe une crête boisée du haut de laquelle on découvre une partie de la plaine par laquelle arrive l'ennemi. A perte de vue, ce ne sont que des champs de blé et cultures verdoyantes qui vont se trouver saccagés et perdus pour nous. A 2 km environ, on distingue un hangar au milieu des champs. Sur la même ligne, l'infanterie allemande avance, déployée en tirailleurs. De temps à autres, les soldats se couchent et disparaissent au milieu des blés pour reparaître, quelques instants après, une vingtaine de mètres plus en avant.

Les mitrailleuses commencent à cracher et la fusillade redouble d'intensité. Les obus commencent, eux aussi, à tomber et l'on voit quelques 75 éclater sur les vagues d'assaut ennemies, mais celà n'arrête pas leur progression. Les obus allemands de tous calibres s'écrasent avec fracas sur la forêt que nous occupons. Les éclats et les balles sifflent de tous côtés. C'est la bataille qui commence.

Des blessés et des isolés de la Division aux prises avec l'ennemi et qui est complètement décimée, commencent à passer près de nous, se dirigeant vers l'arrière.

A 9 heures, nous devons évacuer notre position car un bataillon d'infanterie qui tenait notre flanc droit vient de se faire capturer. Nous occupons alors la lisière Sud du bois. Prêts à tirer, cachés dans les buissons, nous attendons l'ennemi. C'est l'embuscade. Les obus tombent de plus en plus près. Un éclat coupe le bord de mon casque et me blesse légèrement au-dessus de l'œil et à la cuisse. Sous la violence du choc, je suis à demi assommé mais, ce n'est rien et je continue à veiller de mon poste de combat. Les éléments de la division que nous soutenons continuent à se replier en désordre, en entraînant ses blessés. Je remarque des chasseurs du 1er bataillon. J'ai su, depuis, que mon futur beau-frère, Raymond Jacus, qui venait d'être blessé au crâne, se trouvait parmi eux. Je le retrouverai, plus tard, à l'hôpital de Poitiers.

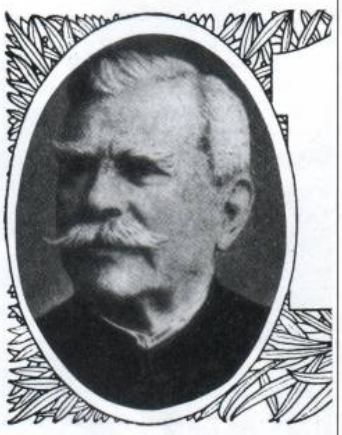
Nous sommes maintenant en première ligne. Pas à pas, nous reculons en maintenant le contact avec un ennemi supérieur à nous en nombre et en matériel. Les obus redoublent. Une odeur de poudre règne dans l'atmosphère. Il y a déjà de nombreux morts et blessés.

Nous nous portons à la lisière du "Bois des Croûtes" qui se trouve à environ 200 m derrière nous, pour tenter de résister aussi longtemps que possible. La 4e section est en position au milieu d'un champ de seigle, et en avant du bois et le bombardement ennemi lui fait subir de lourdes pertes. Nous atteignons notre ligne de résistance. Couchés dans le fossé à la lisière du bois, nous subissons un violent marmitage par les canons de tranchée appelés "*crapouillots*". Les obus passent à quelques mètres au-dessus de nos têtes pour aller s'écraser un peu en arrière.

Enfin le calme revient un peu. Nous sommes anxieux car les Boches ne se montrent plus mais, on les devine dans le bois que nous occupions le matin. Tout à coup, un homme sort de ce bois, puis deux et, maintenant, les voilà quatre qui avancent avec précaution dans notre direction. L'occasion est belle, pour essayer mon fusil. L'ordre de tirer est donné. Aussitôt, c'est une fusillade nourrie qui part de nos positions. Deux des Allemands tombent. Les deux autres rentrent rapidement dans le bois, si vite que l'un d'eux perd une de ses bottes.

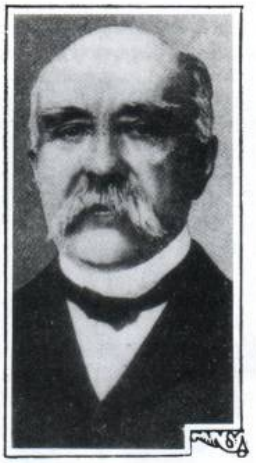
Pendant ce temps, nous sommes attaqués sur la gauche et nous devons nous replier à nouveau après ce premier contact avec l'ennemi. Nous battons en retraite à travers les taillis sur près de 2 km lorsque nous recevons l'ordre de faire demi-tour et de rejoindre les positions que nous venions d'abandonner. Le retour s'effectue en fouillant chaque buisson, pour éviter toute surprise. Nous arrivons sur nos anciennes positions que les Boches ont abandonnées, non sans avoir fouillé les sacs abandonnés par nous. Un seul est resté et tente de se cacher derrière un arbre. Il est abattu d'un coup de fusil.

Je suis désigné avec deux de mes camarades pour exécuter une patrouille sous le commandement de notre chef d'escouade afin d'assurer la liaison avec la 2e compagnie qui devrait se trouver sur notre gauche. Après avoir avancé à travers bois avec précaution, nous apercevons, face à nous, sur le flanc de la crête opposée, une centaine d'Allemands qui avancent dans notre direction avec, certainement, l'intention de nous contourner et tenter de nous capturer. Nous ne sommes que quatre mais, l'aubaine est trop bonne pour nous en désintéresser. Sans perdre notre sang froid, nous déclenchons un tir nourri sur l'ennemi qui, surpris et ne se rendant pas compte d'où venait cette fusillade, fait demi-tour et rentre sous bois. Aussitôt une mitrailleuse riposte et, c'est à notre tour de faire du plat ventre pour évacuer l'endroit devenu trop dangereux. Nous rejoignons notre section sans avoir trouvé trace de la 2e Compagnie. La nuit arrive. Nous souffrons de la faim et, surtout, de la soif car nous n'avons rien pris depuis la veille.



LE GÉNÉRAL JOFFRE

Commandant en chef les armées de la République.



M. CLEMENCEAU

GÉNÉRAL HINDENBURG

Nous recevons l'ordre de tenir coûte que coûte jusqu'au jour. La chose n'est pas possible car, profitant de l'obscurité, les Boches manœuvrent pour nous encercler. Nous les entendons parler et chanter dans le fond du ravin qui est à nos pieds. L'un d'eux nous crie, en mauvais français "*Dix-huitième Bataillon terrible ! Pas laisser passer !*" Nous souffrons de plus en plus de la soif. Privés de toute liaison, nous nous attendons à chaque instant à être capturés. Le découragement commence à apparaître dans nos rangs.

A 2 heures du matin, un ordre de repli arrive. Nous reprenons courage et la retraite s'exécute en ordre à travers la forêt. Nous arrivons dans une clairière où la Compagnie se forme en carré de façon à faire face à l'ennemi de tous côtés mais, la fatigue est telle que la majorité d'entre nous est incapable de veiller. La plupart s'endorment, malgré les efforts pour résister au sommeil. Ce ne sont plus des soldats que l'ennemi a devant lui, mais des gens très fatigués et complètement vidés. Jugeant toute résistance impossible, le Commandant donne l'ordre de continuer le repli, afin d'éviter le pire. Avec quelle joie nous arrivons à la ferme où nous avions rempli nos bidons, deux jours avant. Comme un troupeau de moutons, toute la Compagnie se précipite à la mare remplie d'une eau boueuse et verdâtre, pour y boire comme les animaux.

Tout le reste de la nuit, nous marchons à travers champs et bois. A Noroy, le Bataillon se rassemble et nous nous remettons en route en incendiant les meules de blé pour que les Allemands n'en profitent pas. Le bétail se trouve abandonné dans les pâturages et erre à l'aventure. Comme aucun service sanitaire n'existe plus, nous attelons des voitures de ferme pour transporter nos blessés et emmenons quelques vaches afin de fournir du lait à ces pauvres camarades que la fièvre dévore. Des soldats traînent avec eux, qui une vache, qui une chèvre, un veau ou un cochon, dans l'espoir d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent au bout de l'étape.

Nous marchons jusqu'à 9 heures du matin, croyant nous éloigner du front, mais nous n'avons fait que le longer pour changer de secteur. Nous arrivons à Nauteuil-sur-Ourcq où nous trouvons, enfin, les cuisines roulantes qui nous servent un morceau de viande et quelques légumes. Les habitants ont quitté le pays. Nous en profitons pour mettre à contribution les poulaillers et les caves... C'est toujours autant que l'ennemi n'aura pas. Nous nous préparons à bien nous reposer lorsque, à midi, l'ordre est donné de mettre sac au dos. Il faut partir à nouveau et s'établir en avant du village. C'est le 1er B.C.P. qui est devant nous.

Avec peine, nous traversons un champ de trèfle et nous montons un coteau à travers des buissons d'épines presque impénétrables. Enfin, nous atteignons le sommet où nous faisons la pause dans un bois de sapins. Près de nous, des artilleurs mettent en batterie quatre pièces de 75. Ils tirent au jugé, ne sachant même pas où est l'ennemi. C'est là que nous devons l'attendre. Mais, de nouveaux ordres arrivent et il faut, au contraire, nous porter à sa rencontre. Nous descendons dans la vallée et suivons le cours de l'Ourcq jusqu'au village de Breny.

Ici également, tout est désert. Des maisons sont trouées par les obus. Un cheval est éventré au milieu de la rue. Dans le centre du village, nous rencontrons un vieillard qui n'a pas voulu quitter son domicile. A la sortie du village, près d'un passage à niveau, une scierie est en flammes. Nous prenons position le long de la route de Château-Thierry à Soissons. Chacun de nous cherche un abri derrière un arbre ou un tas de pierres. Vers le soir, ne voyant rien, nous montons nous établir sur une crête voisine, face à un bois occupé par l'ennemi. Nous sommes déployés en tirailleurs dans un champ de luzerne. Cette nuit encore, nos adversaires vont certainement profiter de l'obscurité pour nous encercler et nous cueillir au petit jour. Nous veillons attentivement pour parer à toute surprise. Comme la veille, nous les entendons crier et chanter.

De tous côtés s'élèvent des lueurs d'incendie. A un certain moment, nous entrevoyons des ombres qui nous contournent vers la gauche. En même temps on entend des cliquetis d'armes. Notre sergent m'envoie en liaison pour rendre compte de ces faits au Commandant de Compagnie dont le P.C. se trouve dans une carrière, au pied de la crête. Dans l'obscurité, je m'égare et arrive au bord du versant opposé. Mon ombre se détachant sur le sommet, je suis mitraillé par les nôtres, en position dans le ravin. Je me jette à plat ventre et m'éloigne en rampant de cet endroit dangereux. Je découvre enfin le Commandant auquel je rends compte de ma mission. Il me répond que l'ennemi ne peut être aussi avancé et que nous nous faisons des illusions. Il ajoute qu'en cas de repli, nous serons avertis par un coup de clairon. Je rapporte cette réponse à mes camarades et c'est, avec anxiété, que nous attendons le jour.

A l'aurore, nous nous replions derrière. C'est alors que, bien que le clairon n'ait pas sonné, nous apercevons le reste de la Compagnie en train de se replier aux abords de Breny, à deux kilomètres de nous. A l'entrée du village, elle est reçue par un feu de mitrailleuse que l'ennemi a installé au cours de la nuit pour couper notre retraite et tenter de nous capturer. Nous tentons de rejoindre nos camarades mais, une mitrailleuse en batterie au passage à niveau balaye la route. Nous nous dispersons en deux groupes. L'un fait demi-tour, l'autre, dont je fais partie, gagne, sur la gauche, une plantation de peupliers.

Baraquement en forêts d'Argonne

La saisissante affiche d'Abel Faivre

Affiche pour la collecte de l'or

GÉNÉRAL PÉTAIN

Nous avons la chance de passer inaperçus, ce qui nous permet de gagner et de traverser la voie ferrée. Nous franchissons ensuite la rivière, dans l'eau jusqu'à la ceinture. C'est maintenant l'inconnu. Allons-nous rencontrer des Boches ou des Français ?

Nous découvrons alors un bataillon d'infanterie qui se replie en désordre à travers des champs de blé. Cette panique est provoquée par une mitrailleuse qui tire d'enfilade et fait de nombreuses victimes parmi les fantassins. Nous gagnons la lisière d'un bois tout proche. Nous y retrouvons notre Compagnie qui se reforme, pour se replier jusqu'au village de La Croix. Là, nous subissons un violent bombardement nous obligeant à nous abriter dans les caves. Pendant près d'une heure, ce violent marmitage continue. Les maisons s'effondrent les unes après les autres. Nous nous attendons chaque instant à voir apparaître un Allemand à l'entrée de la cave pour nous inviter à nous rendre. Nous sommes tellement fatigués que, malgré le bruit des obus, tout le monde s'endort. Enfin, n'y tenant plus, nous quittons ces abris pour gagner les champs. Le village est traversé au pas de course car les obus tombent drus. A la sortie du pays, nous dépassons une vieille femme, sans doute âgée de plus de 80 ans, qui s'éloigne péniblement en s'aidant de deux bâtons. Qu'est-elle devenue dans cette fournaise ? Je ne saurais le dire car, à ce moment, chacun ne pensait qu'à échapper, le plus rapidement, à cet enfer.

De tous côtés, à travers champs, on voit des hommes isolés ou en groupes, battre en retraite et fuir les obus ennemis qui, de tous côtés, éclatent au milieu d'épais nuages de fumée noire. Enfin, nous rejoignons le gros du Bataillon que nous avons quitté la veille. Des compagnies sont déjà en position sur le bord d'une crête et s'apprêtent à recevoir l'ennemi.

Notre Compagnie est envoyée un peu en arrière de cette ligne, pour prendre un peu de repos. Une partie de la journée, nous restons couchés en plein soleil, au milieu d'un champ de sainfoin. En face de nous, une saucisse allemande avance rapidement dans notre direction. Nous craignons d'être repérés par ses observateurs et nous nous attendons à subir un nouveau tir de barrage. Cependant l'ennemi, fort de sa supériorité, ne nous envoie que quelques obus qui vont s'écraser sur un bosquet situé à notre droite.

En fin de journée, nous nous replions de nouveau pendant qu'un autre bataillon protège notre retraite. C'est alors que nous subissons un violent tir de barrage dont les obus à schrapnels nous arrosent de leurs balles. Dans le même instant, l'artillerie française nous prend également pour cible. Nous sommes pris entre les deux feux ! Un obus de 75 percute au milieu de ma section mais, oublie d'éclater... sans quoi il y aurait eu bien des victimes. Nous nous éloignons rapidement de ce coin dangereux avec quelques blessés.

Après un tel effort, je n'en peux plus. Accablé par la fatigue et la chaleur, la respiration me manque. Comme beaucoup de mes camarades, je me vois dans l'obligation d'abandonner mon sac avec son contenu.

Dans le village de Latilly, le bataillon se reforme. Nous souffrons tous de la faim et de la soif. C'est alors que je découvre une boule de pain au milieu d'un tas d'ordures. Elle est accueillie avec plaisir par tous les hommes de l'escouade... Dans une ferme, nous emplissons nos bidons de cidre. Quelques lapins sont égorgés en prévision du repas du soir, mais, il nous faut repartir de suite pour aller passer la nuit à Neuilly-Saint-Front, à quelques kilomètres de là.

Nous y arrivons à la nuit tombante et nous nous installons dans les maisons abandonnées par les habitants. Tout y est dans un désordre lamentable et nous y piétinons, pêle-mêle du linge et du mobilier. Nous passons la première partie de la nuit à faire de la cuisine avec ce qui nous tombe sous la main, pour nous restaurer et reprendre quelques forces pour la journée à venir. Chacun notre tour, nous prenons la garde aux issues du village pendant que les camarades prennent quelques heures de sommeil, bien gagnées. C'est la première fois, depuis que nous sommes engagés, c'est-à-dire depuis trois jours, qu'il nous est permis de dormir un peu.

Le lendemain matin 1er juin, les troupes de premières lignes commencent à se replier sous la pression de l'ennemi. Nous prenons position, un peu en arrière du village, pour soutenir cette retraite. Les obus commencent à tomber de tous côtés. C'est la bataille qui recommence et nous sommes de nouveau engagés. Déployés en tirailleurs sur une petite crête, nous faisons face au village par où l'ennemi s'avance. Notre mission est de le tenir en échec le plus longtemps possible. Les mitrailleuses entrent en action. Il faut creuser des trous pour se mettre à l'abri. En fait d'outils, la section ne dispose, en tout et pour tout, que d'une pelle-bêche ! Nous creusons la terre avec nos baïonnettes et même avec nos couteaux de poche. Ce travail est long et pénible. Nous risquons d'être tués avant que l'abri ne soit suffisant pour nous protéger. Nous nous replions alors de quelques centaines de mètres, à l'abri du talus d'une route. Des chasseurs du 2e Cycliste viennent alors nous renforcer. Un de mes cousins, Jules Fromageot, appartient à cette formation. J'en demande des nouvelles et j'apprends qu'il est en permission exceptionnelle. Celle-ci lui a été accordée suite au décès de son frère aîné, Ernest, tué récemment après être resté au front, dans une unité d'infanterie, depuis le début de la guerre. Je l'avais rencontré à ma dernière permission et il m'avait déclaré que, cette fois, il ne reviendrait plus. C'est à croire qu'il prévoyait alors sa triste destinée...

Après le repli des troupes que nous protégions, nous nous replions à notre tour pour aller prendre deux heures de repos dans une grosse ferme où nous faisons provision de lapins et de volailles. A 2 heures du matin, nous reprenons la route pour rejoindre le Bataillon que nous avons quitté depuis midi. Nous faisons fausse route et traversons Saint Gengoulph, Gaudelu, Coulomb et Crouy-sur-Ourcq. De l'artillerie commence à s'installer dans ces parages. Cela nous donne un peu de courage et laisse espérer que nous arriverons bientôt à stopper l'avance de cet ennemi que rien, jusqu'alors, ne semble gêner. Ils serait temps car Paris n'est plus qu'à 90 km.

Notre fatigue est telle qu'à chaque arrêt, tout le monde s'endort et ne reprend la route qu'avec peine. Le fusil mitrailleur et ses munitions sont transportées sur une voiture d'enfant récupérée en chemin. Nous marchons jusqu'à 9 heures du matin et nous arrêtons à Montigny-L'Allier pour faire la pose. Le village est totalement évacué et de la literie, abandonnée dans la rue, est accueillie avec plaisir. Nous faisons rôtir les lapins et volailles de la veille, en les embrochant sur les baïonnettes. La bonne humeur revient. Deux heures de sommeil là-dessus vont nous permettre de remettre ça à la première occasion.

Toujours à la recherche du Bataillon, nous nous engageons dans les bois où nous rencontrons le Commandant Vital qui nous met sur la bonne voie. Les autres Compagnies sont en position en lisière de la forêt, face aux villages de Petit-Saint-Quentin et Dammard. Nous nous installons, en réserve, au centre de la forêt où nous restons toute la nuit et la journée du lendemain 3 juin. Des abris, creusés dans le sol, nous protègent des quelques obus qui tombent de temps en temps. Le soir, les cuisines roulantes nour rejoignent et nous pouvons, enfin, nous restaurer un peu. Faute de récipients, le "*rata*" est transporté dans des musettes. Le "*pinard*" et la "*gniole*" sont accueillis avec joie et aident à remonter le moral de tous.

Dans le courant de la nuit, nous sommes réveillés par des airs de musique qui proviennent d'on ne sait où. Ce sont des artilleurs qui, dans une ferme voisine, font jouer un phonographe pour se distraire. Mais, les "*Fritz*" ne sont pas de cet avis et quelques obus bien placés réduisent au silence les musiciens amateurs.

Le 4 juin, toujours dans la forêt, nous nous déplaçons de quelques kilomètres. Le soir, un violent tir de préparation est dirigé par l'artillerie sur les lignes ennemies. Il soutient une contre-attaque menée par la 1re Compagnie et par un groupe de chasseurs à cheval, démontés. Ce coup de main, ayant pour but la reprise du village de Dammard, sera une réussite mais, beaucoup d'hommes resteront sur le terrain. Le lendemain, au cours d'une prise d'armes, la "Croix de la Légion d'Honneur" est remise au Capitaine Commandant la 1re Compagnie pour la brillante conduite de son unité. Nous sommes alors informés de la relève pour la nuit suivante. C'est une division alpine, revenant d'Italie, qui vient nous remplacer. Mon camarade Pierre Falmet de la classe 16, appartient à cette unité. Il sera blessé au cours de la reprise de Neuilly-sur-Front le 18 juillet et amputé d'une jambe.

A 10 heures du soir, nous quittons nos positions pour nous diriger vers l'arrière. Nous allons y prendre un repos bien gagné. Après la traversée de Crouy-sur-Ourcq, nous gagnons Vincy-Manœuvre, à 25 km des lignes. Nous y restons quatre jours pendant lesquels nous ne songeons qu'à manger et dormir. On commence, peu à peu, à se remettre sur pieds mais, beaucoup de camarades manquent à l'appel car le Bataillon compte 45 % de pertes. Ces quelques journées de bataille ont été chèrement payées !

Le 9 juin, nous partons brusquement pour Lisy-sur-Ourcq, gentille bourgade perdue au milieu de la verdure sur les bords du canal de l'Ourcq. Une partie de la population est encore évacuée et la vie y est plutôt morne. Le 10, des troupes passent en camions. Elles vont, paraît-il, du côté de l'Oise où une offensive allemande vient de se déclencher. Dans notre secteur, la ruée ennemie est enrayée. Il ne reste plus qu'à consolider nos positions et à établir de nouvelles lignes de soutien : confection de tranchées, pose de réseaux barbelés, minage des ponts par le Génie, ce à quoi nous sommes occupés toute la journée du 10.

Lorsque le soir, bien fatigués, nous rentrons au cantonnement, c'est pour mettre sac au dos et partir, à nouveau, pour une destination inconnue. Les opinions sont partagées : les uns prétendent que nous remontons en lignes, les autres que nous allons en repos. Cette incertitude persiste durant tout le trajet. Lorsque, vers 2 heures du matin, nous arrivons à Rozoy-en-Multien pour y finir la nuit, le calme revient parmi nous.

Au repos avec les Américains

L'ordre est donné de nous tenir en alerte. Au matin du 11 juin, nous constatons que la majorité des habitants est évacuée. Il ne reste que quelques vieillards. Nous sommes cantonnés dans une ferme. La vie de l'arrière reprend tout doucement.

Le 12, je suis affecté à la 1re Compagnie de mitrailleuses qui a subi de très lourdes pertes au cours des journées du 29 mai au 3 juin.

Les 13 et 14, je suis de garde aux avions. Chacun des jours suivants nous allons à l'exercice avec les pièces.

Le 18, un régiment américain vient cantonner avec nous afin que nous puissions participer à l'instruction de ces hommes qui viennent de débarquer en France. Dès ce jour, nous manœuvrons ensemble et l'accord est parfait. Nous continuons également à aménager des positions de repli au milieu des cultures de blé, pommes de terre et betteraves qui sont, ainsi, saccagées.

Le 20 juin, nous participons à une prise d'armes au cours de laquelle sont remises les décorations gagnées au cours des derniers combats. Puis, devant le Bataillon au "Garde-à-vous", le Commandant fait l'appel des morts. Cette cérémonie est fort émouvante car la liste des camarades "*Morts aux Champ d'Honneur*" est longue. On entendrait voler une mouche et plus d'un, parmi nous, a les larmes aux yeux en entendant prononcer le nom d'un camarade disparu et qu'il ne reverra plus. Au cours d'une allocution, le Commandant adresse ensuite ses félicitations aux jeunes chasseurs de la classe 18 pour leur belle conduite au feu et leur retire le nom de "*Recrues*" pour leur donner celui de "*Poilus*". Puis nous défilons aux sons de la fanfare. La matinée se termine par une cérémonie funèbre en plein air, célébrée par l'Aumônier du Corps, à la mémoire des Officiers, Sous-officiers et Chasseurs tombés lors des derniers combats. Après l'audition d'un émouvant sermon, nous reprenons le chemin de nos cantonnements.

Le 4 juillet, nous participons à la Fête Nationale américaine qui est célébrée dans la plus parfaite cordialité.

Le 5 juillet, comme chaque jour, nous écoutons jouer la fanfare américaine lorsque le clairon sonne le rassemblement. Tout le monde rejoint les cantonnements en se demandant ce qui peut bien motiver cette alerte. L'ordre arrive d'être prêt à partir pour 21 heures. A 20 h 30, le bataillon est rassemblé et nous nous mettons en route, comme toujours pour une destination inconnue. Les troupes américaines nous accompagnent. A 3 heures du matin, nous arrivons dans une forêt où chacun cherche un coin pour passer la nuit. Au jour, je suis fort surpris de voir la gueule d'un canon de 75 au-dessus de moi. En me levant, je constate que je m'étais couché sous l'avant d'un tank dissimulé, avec trois autres, en lisière du bois... ce qui laisse présumer une prochaine offensive. Dans l'après-midi, un incendie de forêt nous force à déménager mais nous arrivons à nous en rendre maître. Le soir, nous sommes rejoints par les roulantes qui nous ravitaillent. A 21 heures, c'est la fin d'alerte et nous rejoignons nos cantonnements à Rozoy où nous arriverons vers minuit, en passant par Antilly, Boularre et Etavigny.

Nous reprenons nos occupations des jours précédents. Nous nous préparons à fêter dignement le 14 juillet qui approche. Malgré ces préparatifs, le 12, à 19 heures, nouvelle alerte ! Cette fois, c'est plus sérieux et l'on doit nous transporter par camions automobiles. A 21 heures, on nous rassemble dans la rue principale du village. Nous attendons jusqu'à 2 heures du matin, le convoi qui doit nous emporter. L'embarquement se fait, non sans difficultés, car il faut charger avec nous les voiturettes servant au transport des mitrailleuses et des munitions. Les attelages devront rejoindre à pied. Nous passons par Meaux puis prenons la direction de l'Est. A 10 heures, nous débarquons à Nontome, petit hameau près de La Ferté-sous-Jouarre. Nous nous y installons en cantonnement d'alerte, c'est-à-dire que nous devons nous tenir prêts à partir à toute heure du jour ou de la nuit.

Le 14, au réveil, on nous annonce que l'alerte est terminée. Nous pouvons ainsi prendre part aux jeux et divertissements prévus à Rozoy. Cela se passe à Saint-Ouen et Saint-Cyr, gentils petits villages perdus dans la verdure. Après cette journée, nous nous couchons tranquillement mais, le réveil du lendemain est plutôt brutal ! Il faut s'équiper rapidement pour aller prendre position sur le front où, dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi a lancé une nouvelle offensive sur la Marne qu'il est parvenu à franchir à Dormans.

Nous parcourons environ 10 km sous une chaleur écrasante. Près de Basseville, le Bataillon prend position en vue de contre-attaquer si l'ennemi avance dans ce secteur. A 14 heures, nous nous portons de nouveau en avant. A 17 heures, les roulantes nous rejoignent. Un peu plus tard, nous embarquons à nouveau dans les camions automobiles. Ils vont rouler toute la nuit sur de mauvais chemins où nous sommes bousculés et couverts d'une épaisse poussière. Montmirail est traversé au lever du jour. Nous débarquons, quelques kilomètres plus loin, à Artonges. Nous prenons les pièces à dos pour aller cantonner à une dizaine de kilomètres de là, à Verdon.

La ligne de feu ne doit pas être bien éloignée car on entend le bruit du canon. Comme le 28 mai, nous croisons des civils qui évacuent devant l'ennemi, c'est mauvais pour nous car il va falloir "*remettre ça*" comme nous disons dans notre langage militaire. A 15 heures, les voiturettes nous rejoignent. Aussitôt nous prenons la direction du champ de bataille. Tout au long du chemin, nous continuons de rencontrer les civils qui s'enfuient avec leurs quelques hardes. Cela fait mal au cœur de voir cet exode. Des vieillards, des enfants, des femmes passent en se traînant péniblement, certains poussant une brouette lourdement chargée du peu de mobilier qu'ils ont réussi à sauver de leurs maisons abandonnées. C'est le plus triste spectacle de la guerre, une chose atroce avec le carnage des champs de batailles.

L'offensive du 17 juillet

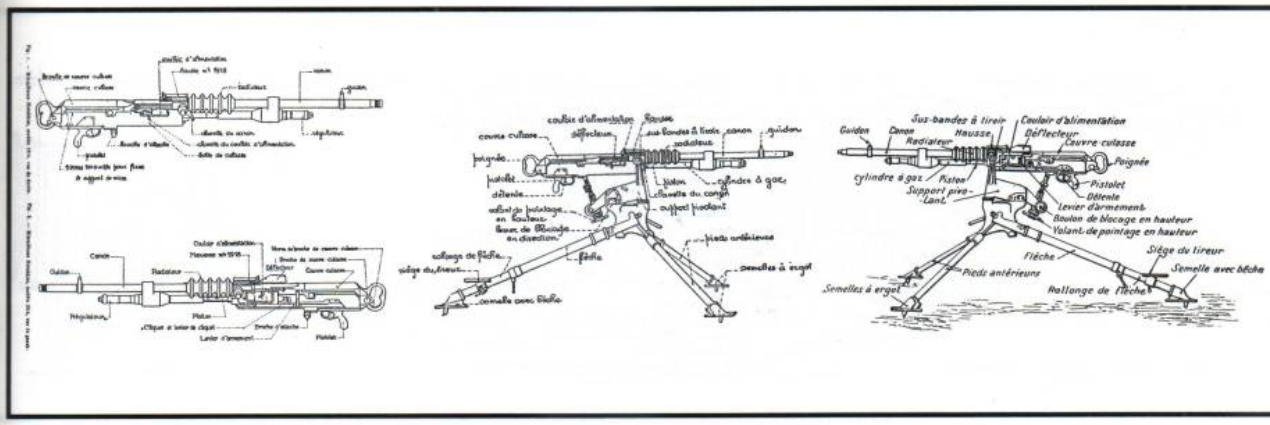
Des avions allemands apparaissent et nous mitraillent, blessant plusieurs d'entre nous. Nous traversons les villages de Le Breuil et Baulne-en-Brie. Nous rencontrons de nombreux soldats américains blessés qui se dirigent vers l'arrière pour s'y faire soigner. Dans les villages tout est abandonné. Il ne reste, comme toujours, que quelques vieillards qui ont refusé de partir. Les toits sont crevés et des maisons entières démolies par les bombardements. Nous atteignons le "Bois de Rougis" où se trouve un régiment américain dans le plus grand état de détresse. Ils ont tenté de contre-attaquer l'ennemi qui a franchi la Marne et s'est avancé jusqu'à Saint-Aignant. L'action a été dure et les pertes très sensibles. Les brancardiers sont en train d'enterrer les morts étendus sur le terrain. Les survivants sont assis au pied des arbres, l'air démoralisé. Certains s'abritent dans de larges trous recouverts d'une toile de tente. Nous sommes, nous-mêmes, fort fatigués et affamés car nous n'avons rien mangé depuis la veille. A 9 heures du soir, les cuisines nous ravitaillent. Je suis de corvée de soupe avec un camarade. Nous nous perdons dans la forêt et marchons plus d'une heure pour retrouver nos camarades qui nous attendent avec impatience. Nous passons la nuit sous les buissons. De temps en temps, des obus s'écrasent autour de nous. Nous nous croyons en sécurité. Nous constaterons, le lendemain, que personne ne nous sépare des Allemands, hormis les quelques veilleurs installés par le Commandant de Compagnie.

Vers minuit, nous déchargeons les pièces et prenons le matériel à dos. Le bruit circule que nous devons contre-attaquer à 1 heure en même temps qu'une division voisine. L'opération est reportée à 8 heures puis, définitivement à 11 heures pour permettre à l'artillerie d'appui de régler ses tirs. C'est avec angoisse que nous comptons les heures, puis les minutes qui nous séparent de l'instant fatal où il faudra se lancer en avant sous le feu de l'ennemi. Autour de nous, il n'y a, partout, que des traces des combats de la veille : arbres déchiquetés, chevaux morts, matériels divers abandonnés par les Américains...

C'est le 17 juillet, une date dont je me souviendrai ma vie durant. Il est 11 heures moins le quart. Nous nous portons à la lisière du bois, sur nos positions de départ.

D'un rapide coup d'œil, la situation est envisagée. Elle est plutôt mauvaise pour nous. Nous occupons le versant Nord d'un profond vallon. Il faut atteindre le versant opposé dont le sommet se trouve à environ 1 500 m de nous. L'ennemi occupe ce versant et le village d'Evry, situé au fond du vallon, en bordure d'une petite rivière. Il occupe également les bois situés face à nous, au-dessus du versant opposé. Le terrain à parcourir ne se prête pas à l'attaque par surprise car il n'y existe pas seulement un buisson pour se dissimuler. Il va donc falloir y aller franchement mais, combien vont tomber sous le feu des nombreuses mitrailleuses, avant d'atteindre l'objectif ?!

Nos allées et venues en lisière de la forêt ont alerté nos adversaires car, de 10 h 45 à 11 heures, nous sommes soumis à un violent bombardement qui déchiquette les arbres et fait de nombreuses victimes dans nos rangs. Les quelques minutes d'attente avant l'heure "H", nous paraissent longues car les obus s'écrasent partout. C'est presque avec joie que nous accueillons le signal de départ.



La pièce à laquelle je suis affecté comme chargeur doit accompagner la 3e Compagnie. La progression en avant est laissée à notre initiative quant à l'emploi du terrain. Le premier point de rassemblement est fixé sur la route, au centre du village. Nous devons suivre la première vague à cinquante mètres. La deuxième vague nous suivra à dix minutes d'intervalle. Les compagnies de fusiliers ont mis la baïonnette au canon. A 11 heures, tout le monde se lance dans la descente. C'est une course vertigineuse vers la mort pour certains d'entre nous. Les mitrailleuses ennemies crépitent sans arrêt. La fusillade est intense. Les balles sifflent de tous côtés. C'est une véritable pluie de mitraille. Il s'y ajoute le bombardement d'artillerie. Nous nous demandons jusqu'où nous pourrons aller sous ce déluge de feu. Beaucoup de camarades sont déjà tués ou blessés. Cela n'arrête pas notre élan. Il nous tarde d'atteindre l'autre versant où nous serons moins vulnérables. A 250 mètres de notre point de départ, nous rencontrons un réseau bas de barbelés. Nous le franchissons d'un bond. La course à la mort continue. Le feu des mitrailleuses ennemies devient de plus en plus meurtrier. La terre gicle de tous côtés. Les balles bourdonnent aux oreilles comme un essaim d'abeilles.

Enfin nous atteignons le village. Notre section se rassemble à l'abri des maisons. Par une chance miraculeuse, nous sommes tous présents. Les autres survivants se replient au talus que nous occupons, nous, les mitrailleurs. Quelques prisonniers sont capturés avec une mitrailleuse. L'un des nôtres en capturera sept à lui seul, ce qui lui vaudra la médaille militaire.

Des patrouilles sont envoyées pour tâter le terrain en vue d'une reprise de l'attaque mais, sans succès. L'ennemi a l'air de vouloir défendre chèrement ses positions. Nous travaillons à l'aménagement de notre position par la construction de petites tranchées pour, le cas échéant, nous protéger du bombardement qui continue sur le village. Le versant opposé est également bombardé et mitraillé. Nous y voyons les brancardiers évacuant les blessés et les agents de liaison qui refont, en sens inverse, le chemin que nous venons de parcourir. Leurs tâches sont dangereuses et pénibles. C'est ainsi qu'un de mes meilleurs camarades, Rubin, de Périgny-la-Rose, blessé au cours de l'attaque, a été tué sur le brancard, pendant son évacuation, en même temps que ses porteurs.

Les Allemands ont installé les mitrailleuses dans les arbres, en face de nous. Ils nous tirent dessus dès que nos têtes dépassent le sommet du talus. Fatigués d'être ainsi surveillés, nous réclamons le tir de l'artillerie. Quelques minutes plus tard, une rafale d'obus de 75 passe à quelques mètres au-dessus de nous et va éclater dans la cîme des arbres. Le coup a certainement porté car nous ne serons plus mitraillés de la journée.

La nuit arrive, une nuit noire et sans étoile. Notre situation paraît plutôt critique : sentir l'ennemi à 50 m, sans possibilité de le voir peut ménager bien des surprises. Pour y faire face et tenir nos adversaires en constante alerte, nous tirons, durant toute la nuit, de courtes rafales. Vers minuit, un violent orage éclate. Jusqu'au jour, l'eau tombe à verse. Nous sommes mouillés jusqu'à la peau et transis de froid, après avoir eu si chaud pendant le jour. Il faut avoir 20 ans pour supporter cela sans mal ! Enfin, le jour se lève sans que ceux d'en face aient manifesté l'intention, tant redoutée, de contre-attaquer.

Le beau temps est revenu et nous pouvons nous sécher au soleil. Tout à coup, un homme se dresse parmi les buissons, à une trentaine de mètres devant nous et, retombe aussitôt. Est-ce un ennemi ? ou l'un des des nôtres qui réclame du secours ? Quelques volontaires vont se rendre compte. Ils ramènent deux camarades grièvement blessés et laissés pour morts, la veille. L'orage de la nuit les avait ranimés et leur avait permis de se traîner jusqu'à nos positions.

Cette journée du 18 nous semble terriblement longue par suite de notre inactivité et de notre attente permanente de quelques surprises. Ce silence de l'ennemi nous paraît lourd d'imprévus.

Le bombardement continue sur Evry et sur le versant opposé afin de gêner notre ravitaillement en vivres et en munitions. Des avions nous survolent également, à faible hauteur et nous bombardent. J'écris ces quelques lignes à ma famille, pour la rassurer sur mon sort, pourtant bien précaire : "*Nous venons d'attaquer. Jusqu'alors, tout va bien. Souhaitons que cela continue*".

On nous annonce que nous allons être relevés le soir même. Par suite d'une erreur de transmission, notre bataillon est le seule de toute la Division à avoir attaqué ! La grande offensive ne devait commencer que le 18 ! Nous nous trouvons ainsi enfoncés en coin, au milieu du dispositif ennemi. Il est vraiment surprenant que notre attaque ait pu réussir dans ces conditions et sans préparation d'artillerie !

Nous comptons maintenant les heures avec impatience. A 2 heures du matin, nous sommes remplacés par le 9e B.C.P. Tout se passe en silence pour ne pas donner l'éveil aux Fritz qui nous épient. Le ravin, où le Génie a lancé un pont sur la rivière, est vite franchi. Nous partons en réserve dans le "Bois de Rougis" où nous attendent les cuisines qui nous servent, aussitôt, la soupe.

Le 20, les troupes qui nous ont relevés, attaquent à leur tour après une violente préparation d'artillerie. Cette fois, les objectifs sont atteints et même, dépassés.

J'oubliais de dire que le 19 au soir, nous avons participé à une prise d'armes, sur le terrain même. A cette occasion, la "Légion d'Honneur" a été remise au Capitaine de Nadière, Commandant la 3e Compagnie, ainsi que quelques "Médailles Militaires", gagnées au cours de la journée du 17 pour divers faits d'arme individuels.

Les journées des 20 et 21, nous restons en réserve dans la forêt. Nous passons ce temps à la récupération des matériels abandonnés par nos troupes et par les Américains au cours des combats des 15 et 16 juillet, ainsi qu'à rechercher l'emplacement des tombes de camarades disparus.

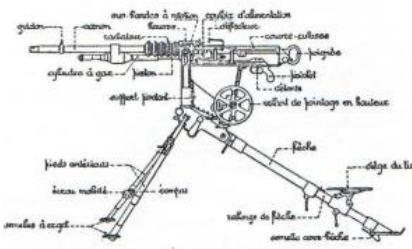


Fig. 117. — Mitrailleuse, vue de gauche, sur affût modèle 1915.
Type omnibus.

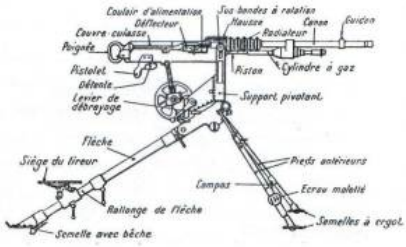


Fig. 116. — Mitrailleuse, vue de droite, sur affût modèle 1915.
Type omnibus.

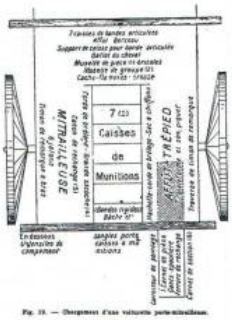


Fig. 19. — Chargement d'une voiturette porte-mitrailleuse.

Dans la nuit du 21, nous allons en repos, pour 2 jours, à Verdon où le Bataillon se reforme. Des renforts nous arrivent pour combler les 40 % de pertes, tués et blessés, que nous avons enregistrées ces 17 et 18 juillet.

Le 24, à 2 heures de l'après-midi, nous reprenons le chemin du front pour y relever la Division qui vient de forcer l'ennemi à repasser la Marne. Nous marchons toute la soirée sous un soleil accablant et passons à Condé-en-Brie et Saint-Eugène qui ont beaucoup souffert du bombardement. Après une pénible montée de plusieurs kilomètres, nous arrivons dans une forêt où nous attendons la nuit pour gagner les positions de combat. Un de nos avions, qui passe au-dessus, nous fait signe que tout va bien à l'avant. La nuit venue, nous descendons la pente qui conduit à la vallée de la Marne.

La traversée de la Marne

Des avions ennemis ronflent au-dessus de nous et cherchent à nous repérer. Un éclatant clair de lune donne presque autant de lumière que le jour. Il faut choisir les zones d'ombre, pour progresser en avant. Quelques obus s'écrasent dans la vallée. Un village, à moitié en ruine, est traversé et nous arrivons sur les bords du cours d'eau. Sur la rive opposée se dresse une colline à pic, dominée par des bois. C'est là que nous attendent nos adversaires.

Le Génie a construit des passerelles de fortune sur la rivière qui mesure au moins 200 m de largeur. Ces passerelles, larges de 1,50 m sont soutenues à fleur d'eau à l'aide de matériaux flottants, planches, tonneaux, paillasses, etc. Elles ne sont guère rassurantes et flottent au gré des flots. L'eau les recouvre même en certains endroits. L'artillerie et l'aviation ennemie cherchent à les détruire en les bombardant. Les obus et les bombes projettent d'immenses gerbes d'eau au milieu du courant. Les compagnies de fusiliers ont déjà franchi le cours d'eau alors que nous, nous restons sur place à attendre notre matériel dont les voiturettes ne pourront pas emprunter les passerelles. Durant plus de deux heures, nous restons couchés sur les bords de l'eau. Ces heures nous paraissent bien longues car l'aviation ne cesse de nous survoler à faible hauteur en lâchant des chapelets de 5 bombes qui explosent toutes en même temps. Le déplacement d'air est tel que certaines explosions nous soulèvent de terre. Nous enduisons de terre nos casques dont la peinture, brillant sous la lune, risque de nous faire repérer. Nous craignons le feu des mitrailleuses que porte chaque avion. Et, toujours ce ronflement sinistre : quand un appareil part se ravitailler en bombes, un autre le remplace aussitôt. C'est une ronde infernale. Nous nous faisons tout petits, sans un mot, sans un geste qui pourraient nous trahir. Enfin les voiturettes arrivent. En un clin d'œil, le matériel est déchargé et pris à dos d'homme. Il ne fait pas bon s'amuser ! Nous nous engageons aussitôt sur une passerelle, nous suivant à 20 m les uns des autres. Elle oscille sous nos pas et, à certains endroits, enfonce sous l'eau. Avec les projectiles qui tombent de tous côtés, cela n'a rien de rassurant. Je remarque de nombreux poissons morts qui flottent sur l'eau, tués, probablement, par les explosions.

C'est avec un soupir de soulagement que nous atteignons la rive opposée. Nous croisons des éléments d'infanterie qui viennent d'être relevés par notre Bataillon. Nous traversons Jaulgonne, village à moitié détruit. Nous gravissons une crête, pour gagner la "Forêt de Riz", en grande partie occupée par l'ennemi.

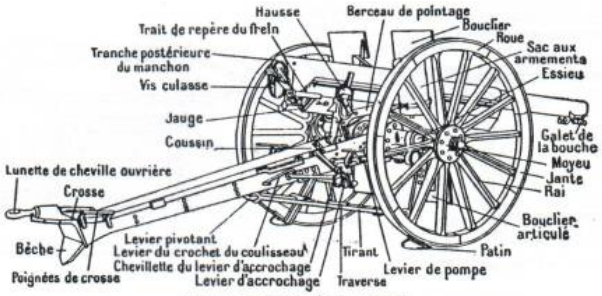
La 1re et la 4e Compagnie attaquent immédiatement et repoussent l'adversaire de quelques kilomètres. Le jour arrive. A notre tour, nous nous portons en avant pour établir nos positions de tir le long d'un chemin forestier, avec mission d'en interdire l'accès aux Allemands.

Seconde bataille de la Marne

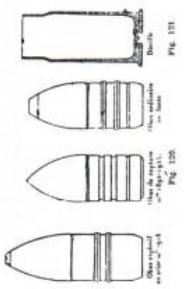
Les Compagnies attaquent sans relâche les occupants du bois, en les harcelant sans cesse. Elles éprouvent de lourdes pertes. Des mitrailleuses sont cachées partout, même dans la cîme des arbres. La lutte est opiniâtre. Ce n'est que grâce à une violente préparation d'artillerie que les nôtres réussissent à progresser de quelques centaines de mètres à travers les taillis. Ces combats durent deux jours et deux nuits, sans un instant de répit. Les Allemands se défendent pied à pied et luttent jusqu'à la mort. Ils résistent partout malgré leurs pertes en hommes et en armement.

Pendant tout ce temps et malgré un violent bombardement avec obus à gaz, nous n'avons pas quitté notre position sur le chemin forestier. Nous sommes ravitaillés par les conducteurs des voiturettes, restés, avec les cuisines, à 8 km, sur l'autre rive de la Marne. On attend la construction de ponts permettant le passage des véhicules et de l'artillerie. C'est chose faite, le 27. L'ennemi ayant, enfin, abandonné ses positions, nous faisons un nouveau bond en avant. La marche à travers bois est fort pénible. Certains passages sont encore remplis de gaz et il faut marcher avec le masque, ce qui gène la respiration. Nous passons la nuit au milieu du bois. La pluie se met à tomber. Nous nous abritons sous des fascines et nous creusons des trous individuels pour nous protéger des obus de gros calibre qui commencent à tomber. Je m'agrandis un trou d'obus pour avoir moins de travail. Je m'y couche, après l'avoir recouvert de ma toile de tente. Dans la nuit, je remarque quelque chose de lumineux qui brille à mes côtés. Je touche. D'après la forme, je suis persuadé que ce sont des ossements humains à côté desquels je suis étendu. Cela me jette un petit froid. Mais je m'endors malgré le bombardement. Au jour, je constate qu'il ne s'agit que de racines mortes recouvertes de minuscules champignons phosphorescents.

Le 28, nous reprenons la marche en avant pour reprendre contact avec l'ennemi qui, maintenant, se dérobe en abandonnant ses positions sans combat. Nous passons devant le château de Charmelles, bien endommagé et où se trouve installé le Poste de Secours divisionnaire. Un peu plus loin, nous sommes incommodés par l'odeur insupportable dégagée par les cadavres de deux chevaux en putréfaction sur le bord de notre route. Ils nous obli-



Canon de campagne de 75 m/m, à tir rapide.



gent à mettre le masque à gaz ! Le 2e peloton de mitrailleurs prend position, face à la lisière du "Bois Meunière" où l'ennemi semble vouloir à nouveau s'installer. Notre peloton reste en réserve, un peu en arrière. Les obus continuent de tomber. Nous creusons rapidement une tranchée avec des outils de fortune, baïonnettes, gamelles, etc. A peine terminée, il faut la quitter pour se porter à nouveau en avant. Les voiturettes restées près du château de Charmelles, nous prenons nos pièces à dos. L'obscurité est profonde. A travers le bois, nous suivons un chemin de terre rempli de trous et de fondrières. Nous avons parfois de la boue jusqu'aux genoux. Plusieurs fois, trompé par la nuit, je tombe avec le trépied de la mitrailleuse, lourd de 26 kg, dans le fossé, profond de plus d'un mètre, qui longe le chemin. Je ne peux m'en retirer qu'avec l'aide de camarades. Pour la première fois, je me souviens en avoir pleuré, tant la situation était pénible. Après environ 2 km de marche dans d'aussi mauvaises conditions, nous trouvons une route. Nous nous y arrêtons pour casser la croûte.

Au matin, nous prenons positions derrière le talus d'une route, près du village de Ronchères. Nous sommes en liaison avec une Division américaine qui se prépare à l'attaque. A tour de rôle, nous veillons près des pièces, en batterie sur le sommet. Pendant ce temps les autres travaillent à la construction d'abris contre le bombardement. Des obus de gros calibres, 150 et 210, tombent sur les maisons de Ronchères et autour de nous. Nous distinguons fort bien les explosions de départ, puis l'énorme sifflment qui nous permet de situer, à peu près, les points de chutes qui encadrent notre position. Quelques-uns explosent avec un faible bruit : ils sont à gaz. Aussitôt se dégage une odeur assez agréable de chocolat, de violette ou de menthe ou, celle de la moutarde, particulière au terrible et meurtrier gaz ypérite qui attaque, en les brûlant, les poumons et toutes les parties humides du corps. Il faut alors, très rapidement, mettre le masque, pour éviter d'être intoxiqué. Tant de malheureux sont déjà morts après d'atroces souffrances !

Chaque nuit, on nous apporte la soupe vers minuit ou 1 heure du matin car personne ne peut circuler ou se montrer dans la journée. Quelques fois, les aliments ne sont plus consommables à l'arrivée, suite à leur contact avec des gaz en cours de chemin.

Le 30 au soir, nous allons relever la 1re section qui est en première ligne. Nous la trouvons installée au milieu d'un champ dénudé, face à une lisière de bois occupée par l'adversaire. Nos camarades se sont abrités dans une petite tranchée de 50 cm de large sur 15 mètres de long. La relève s'effectue avec difficulté car, la tranchée est battue par les mitrailleuses ennemies installées 50 m en avant. Environ une demie heure après notre installation, nous apercevons des ombres s'avancer vers nous en parlant dans une langue étrangère. Notre premier mouvement est d'armer les pièces en vue de tirer. Nous pensons à une contre-attaque allemande. La sentinelle crie "*Halte-là !*" et nous nous rendons compte alors qu'il s'agit de brancardiers américains qui ramassent leurs blessés de la journée. Il était temps ! Nous étions prêts à tirer sur ces Alliés. Combien de méprises de ce genre n'ont pas toujours été reconnues à temps pour éviter des victimes ?!

Le reste de la nuit se passe sans autre incident. Au petit jour, nous sommes surpris d'observer le calme le plus complet, face à nous. Quelques-uns se risquent à lever la tête au-dessus de la tranchée : rien. Les mitrailleuses qui, la veille, nous harcelaient, se sont tues. Des patrouilles sont envoyées en reconnaissance. Elles ne rencontrent personne. On en conclut, qu'une fois encore, l'adversaire a abandonné la partie. Nous reprenons donc notre marche en avant pour reprendre contact avec lui. Tout le "Bois Meunière" est traversé en explorant buissons et fourrés. Quelques nids de mitrailleurs sont découverts et faits prisonniers. Sous une chaleur accablante, nous atteignons la lisière Nord. L'ennemi occupe les crêtes en face. Nous en sommes séparés par une combe d'environ 1 500 m de largeur.

Nos pièces sont installées en bordure de bois, pendant que les Compagnies se portent en avant, dans le fond du ravin. Elles y éprouvent de lourdes pertes sous le feu de l'artillerie puis, la matinée est, relativement, calme. Nous creusons des éléments de tranchée en fossés de 2 m sur 80 cm et 70 cm de profondeur. C'est une sage précaution. Vers midi, l'artillerie américaine tire trop court et des obus de 155 éclatent au-dessus de nous.

Nous voyons les Allemands circuler à découvert en face de nous et mettre des mitrailleuses en batterie. Quelques obus de 75, bien pointés, leur enlèvent toute envie de poursuivre ces préparatifs. Au cours de l'après-midi, les troupes américaines, en position sur notre droite, font des préparatifs d'attaque sans aucune précaution pour se camoufler. Cette insouciance ou, plutôt, cette ignorance des lois de la guerre moderne, sera chèrement payée. Quelques minutes plus tard, un violent bombardement avec des obus de gros calibres s'abat sur la lisière que nous occupons. Les puissantes explosions des 150 et des 210 font trembler le sol. Je me trouve, à ce moment, de garde à ma pièce en compagnie du Caporal. Aux premiers obus, celui-ci m'abandonne pour se réfugier dans un abri un peu plus confortable. J'en suis fort aise. J'aurai ainsi une place plus large pour m'étendre dans le trou d'homme. Je m'allonge, face contre terre, dans cette petite tranchée construite le matin. Les obus éclatent autour de moi. La terre, les pierres sont projetées de tous côtés et me retombent dessus. Le marmitage s'amplifie de minute en minute.

Blessé et évacué

Tout à coup, un 150 percute à un mètre de moi. L'explosion me commotionne violemment et me soulève de terre. En même temps, j'ai l'impression que ma main gauche est arrachée. Je me rends compte que je suis blessé mais, assez légèrement. Il ne manque rien à ma main ensanglantée. Ma première intention est de fuir ce coin trop dangereux où la mort me guette à chaque seconde mais, le bombardement étant toujours aussi intense, je reste dans mon trou en attendant une accalmie. Celle-ci se produit enfin et me permet d'aller me faire panser au Poste de

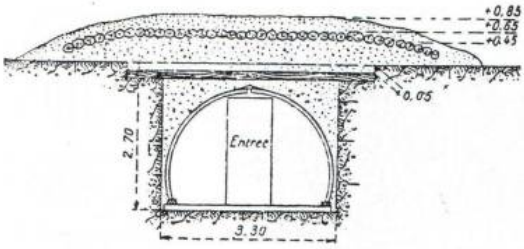


Fig. 112. — Abri sous tôle ondulée cintrée forte.

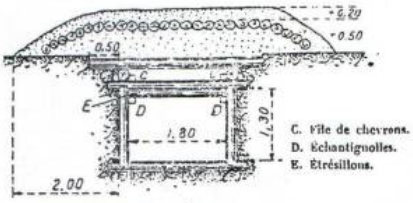


Fig. 110. — Abri en charpente sous rondins et terre.

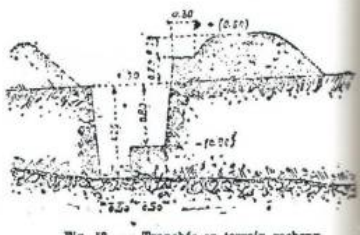


Fig. 53. — Tranchée en terrain rocheux.

Secours, situé à 600 m, dans un fossé du bois. Les obus continuent à tomber. L'air est imprégné de l'odeur des gaz. Il est nuit lorsque j'atteins le Poste. Le médecin examine ma blessure, la panse sommairement et me renvoie à mon unité en attendant le jour. Je rejoins donc mes camarades de combat. Je prends la garde aux pièces pendant que les servants sont en corvée de soupe. J'y reste, jusqu'à leur retour, à 2 heures du matin, malgré les souffrances occasionnées par ma blessure. Nous mangeons la soupe tandis que quelques obus tombent encore de temps à autre.

Le jour arrive. Je retourne au Poste de Secours pour faire renouveler mon pansement. Le médecin, y voyant mieux, décide de m'évacuer sur le Poste Central qui se trouve à Ronchères. Auparavant, en exécution des ordres en vigueur dans la division, il exige que je retourne chercher mon paquetage à ma section. Je revois donc mes camarades et leur fais mes adieux, espérant bien les revoir sous quelques jours, vu le peu de gravité de ma blessure. En les quittant, j'éprouve une forte émotion : en passant devant un petit abri souterrain, je vois, assis au fond, un Allemand tenant son fusil sur ses genoux. J'en informe aussitôt mes camarades qui me font remarquer que ce soldat a cessé de vivre. Il a été atteint par un éclat d'obus pendant son sommeil.

Je refais, en sens inverse, tout le chemin que nous avons parcouru la veille à travers le "Bois Meunière" et ses abords. Sur le bord d'une petite tranchée, je vois le cadavre d'un soldat ennemi, la face noire et grouillante d'asticots. Il règne une odeur insupportable. Je m'éloigne rapidement de ce spectacle écœurant. Aux abords de Ronchères, la route est jonchée d'effets et d'équipements américains, abandonnés par eux au départ de l'attaque. J'arrive au Poste central. De tous côtés, des blessés affluent, les uns, comme moi, par leurs propres moyens, d'autres, plus grièvement atteints, portés par des brancardiers dont j'ai déjà pu constater la pénible mission.

Des ambulances automobiles évacuent tout ce monde vers l'arrière, après un pansement provisoire et l'établissement d'une fiche d'évacuation épinglée sur la capote. Epuisé de fatigue et de privation, je suis heureux de quitter ce champ de bataille où, depuis 10 jours, nous sommes exposés aux pires dangers. En mon absence, le Bataillon poursuivra son avance, non sans difficultés, jusqu'à Courville. Il y sera relevé le 8 août pour aller en repos. Je quitte le Poste Central vers 9 heures pour être évacué sur l'arrière. Nous sommes une dizaine dans l'ambulance, les uns assis, les autres couchés. Certains, intoxiqués par les gaz, n'y voient plus et souffrent énormément. Nous arrivons dans une grande ambulance, installée sous une tente, au milieu d'un village en ruines. Là, nous sommes piqués contre le tétanos. Une nouvelle voiture nous conduit plus loin. Nous repassons la Marne sur un pont construit à Jaulgonne. Il est plus solide que celui emprunté la première fois. Nous changeons de voiture à Château-Thierry et nous roulons en direction de Coulommiers. Nous sommes une vingtaine, dans une espèce de car automobile, des Français, des Américains, des Italiens et même, un Allemand, tous égaux devant la souffrance.

A Coulommiers, la voiture s'arrête dans la cour d'un vaste hôpital, l'H.O.E., Hôpital Opératoire d'Evacuation. Chaque blessé est visité soigneusement et opéré lorsque cela est nécessaire. Comme ma blessure est légère et que je peux supporter un long voyage, je suis évacué sur un hôpital de la zone intérieure. Le matin du 2 août, un train sanitaire complet est formé avec tous les blessés arrivés la veille et dont je fais partie. Ce train est formé par des wagons à bestiaux, spécialement aménagés pour le transport des blessés. Des brancards superposés sont suspendus au moyen de ressorts qui amortissent les secousses. Un infirmier est affecté à chaque wagon. Le soir, nous nous arrêtons en gare de Juvisy, près de Paris. Les plus malades sont descendus. C'est là que je retrouve un camarade de pièce, blessé en même temps que moi mais, évacué un jour plus tôt. Il est assez grièvement atteint à la main gauche à laquelle il manque un doigt. Toute la nuit, le train roule vers le Sud-Ouest. Au petit jour, nous passons à Chatellerault. Le train s'arrête, un peu plus loin, à Poitiers. La moitié d'entre nous doit descendre. Je suis du nombre avec mon camarade. L'autre moitié continue sa route vers Bordeaux.

A l'hôpital

Aussitôt débarqués, nous sommes répartis dans différents hôpitaux de la ville. Mon camarade et moi sommes conduits à l'hôpital n° 3, hôpital des sourds-muets, en temps de paix. C'est une nouvelle vie qui commence pour nous, toute différente de celle menée jusqu'alors. Les infirmières sont aux petits soins avec nous et, la journée, c'est la promenade. Mais, que de souffrances nous avons sous les yeux, dans ces grandes salles remplies de plaintes et de soupirs de douleur. Les uns ont le corps déchiré par d'atroces blessures, d'autres, entièrement brûlés par les gaz, hurlent de douleur au moment des pansements.

A Poitiers, je retrouve un camarade d'enfance, Raymond Jacus — qui deviendra mon beau-frère par la suite — et qui est en traitement dans un autre hôpital. Il a reçu une blessure au crâne pendant la retraite du Chemin des Dames. Il appartenait au 1er B.C.P. dont nous avions soutenu le repli le 28 mai.

Le 10 août, je quitte l'hôpital n° 3 pour passer à l'hôpital des convalescents n° 17. J'y reste jusqu'au 14, date à laquelle je suis renvoyé chez moi, en congé de convalescence, pour vingt jours. Avec quelle joie, je monte dans le train pour retrouver ma famille que je n'ai pas revue depuis le 1er mars.

Mon père se trouve également en permission et ces vingt jours seront vite écoulés. Le 7 septembre, je fais mes adieux pour aller rejoindre mon Bataillon qui se trouve en repos, quelque part en arrière du front.

Retour au front

Je me rends au Bourget pour m'y faire équiper. De là, je suis dirigé sur la gare régulatrice de Saint-Dizier, après avoir passé agréablement la journée du 8, à

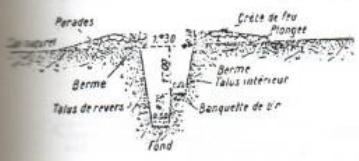


Fig. 51. — Profil normal de la tranchée.

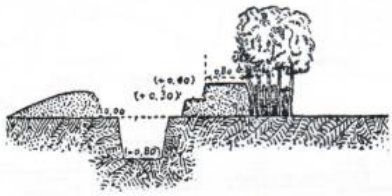


Fig. 50. — Emplacement de tir derrière une haie.

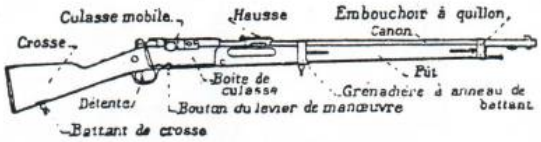


Fig. 48 — Fusil 86-93.

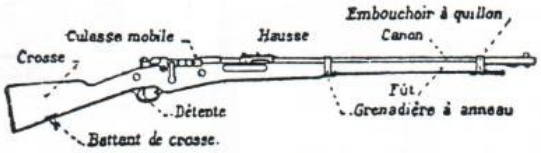


Fig. 26. — Fusil 07-15.

Paris, chez des parents. Arrivé à Saint-Dizier le 9 septembre à 9 heures du matin, j'en repars à 15 heures, pour rejoindre mon Corps à Givry-en-Argonne. Après avoir passé quatre jours au C.I.D., Centre d'Instruction Divisionnaire à la Neufville-au-Bois, je rejoins ma Compagnie au repos à quelques kilomètres de là, à Saint-Mard-sur-le-Mont. Je suis réaffecté à mon ancienne batterie, ma place étant restée libre. Je revois avec plaisir mes anciens camarades que j'avais quittés, six semaines plus tôt, en pleine bataille. Le bruit court qu'une grande offensive va être déclanchée sur tout le front. Les Américains viennent déjà de s'illustrer par la reprise du saillant de Saint-Mihel qui n'avait pu être délogé, depuis le début de la guerre. Le soir nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à faire mouvement. Nous chargeons le matériel mais, ce n'est qu'à 1 heure du matin, le 15, que nous partons, comme toujours, pour une direction inconnue.

A 6 heures, nous arrivons au camp d'Auve, en Champagne, où nous passons la journée du 15. Le 16, à 3 heures du matin, nous nous remettons en route à travers une région désertique, pour arriver à Sommes-Tourbe ou, plutôt, dans ce qu'il en reste car le pays est en ruine. Si ce n'étaient les baraquements de l'armée, on ne se douterait pas qu'un village ait pu exister là. Nous sommes logés dans de vastes "*baraques Adrian*". Des Compagnies sont déjà en lignes. Ce n'est pas encore notre tour. En attendant, nous faisons l'exercice comme des "bleus", ce qui ne nous satisfait guère.

Les avions ennemis font, chaque jour, des randonnées dans notre secteur car le front n'est qu'à 15 km. Le 1er jour, une saucisse en observation près de nos cantonnements est descendue par l'un d'eux qui réussit à l'incendier et à tuer l'observateur lors de sa descente en parachute. C'est l'un des "petits événements" journaliers auxquels on n'attache presque plus d'attention. Un jour, j'assiste à une séance du Conseil de Guerre Divisionnaire qui juge quelques pauvres diables déserteurs. C'est assez impressionnant, au milieu des ruines et si près du front. Presque chaque nuit, de violentes canonnades s'entendent du côté des lignes. Le secteur est cependant calme et l'action se borne à quelques coups de main, de temps en temps, pour tenir l'ennemi en alerte et tâter le terrain.

Le 23 septembre, à 20 heures, nous montons en ligne. Celà sent mauvais car, depuis que nous sommes ici, de nombreux convois d'artillerie de tous calibres et d'importantes quantités de munitions de toutes sortes, montent, chaque jour, prendre position en avant. Des groupes d'artillerie d'assaut sont, également passés. La grande offensive générale dont on parle depuis un moment, est probablement imminente. Peut-être montons-nous pour attaquer à nouveau ? Nous échangeons ces réflexions, en avançant, silencieusement, dans la nuit.

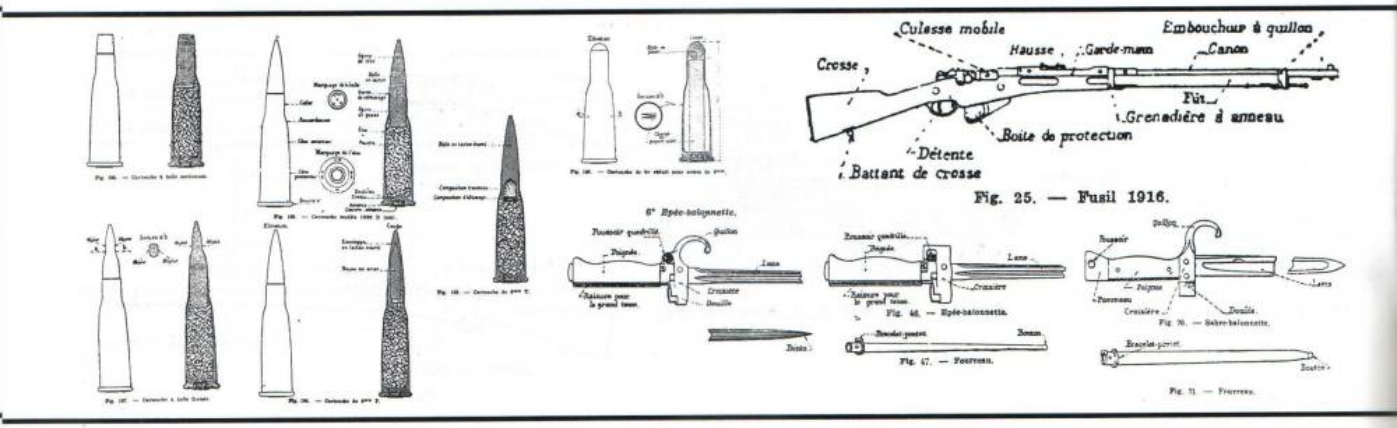
Séjour aux tranchées

Sur le flanc d'un côteau, des abris désignés sous le nom d'"*abris Guérin*" sont aménagés. C'est là que la Compagnie se disloque pour se répartir en différents postes. Je fais partie d'un groupe des servants devant assurer le service des mitrailleuses "*Saint-Etienne*", actuellement en 1re ligne. Le reste de la Compagnie est en réserve, avec ses pièces "*Hotchkiss*". L'agent de liaison qui doit nous conduire à nos emplacements, nous attend aux abris "Guérin". Un bombardement nous oblige à nous abriter puis, un bref moment d'accalmie nous permet de partir. C'est alors la marche fatiguante, dans le fond des boyaux sans fin, creusés dans la craie de la plaine champenoise. Nous avançons rapidement. Un coup de main doit avoir lieu à 23 heures. Il nous faut, autant que possible, atteindre notre position avant, afin d'être mieux abrités que dans ces boyaux, à demi démolis et larges de plusieurs mètres.

Malgré nos efforts, à 23 heures, nous ne sommes pas arrivés et nous sommes surpris par le violent bombardement préparatoire. Heureusement, les obus ne font que se croiser au-dessus de nos têtes. Comme entrée dans la danse, c'est corsé !!! Enfin, nous arrivons à nos pièces, en batterie dans de petits éléments de tranchée. Nous sommes logés dans un abri de rondins recouverts d'un mètre de terre, sous lequel se trouve un abri de bombardement, profond de plusieurs mètres, auquel on accède par un escalier taillé dans la craie.

Jour et nuit, nous sommes exposés au bombardement ennemi. Chacun à notre tour, nous veillons à la pièce, abritée par une tôle ondulée. L'adversaire se trouve, paraît-il, à 500 m devant nous mais, on ne distingue rien, que de la craie remuée et un terrain bouleversé et semé de trous d'obus à perte de vue, sans aucune végétation. Pour me distraire, je sculpte des figurines avec mon couteau dans des morceaux de craie. Nous occupons la "Butte du Mesnil" et, à nos pieds, dans le fond du ravin, se trouvent les ruines de Mesnil-les-Hurlus. Sur notre gauche se distingue la "Butte de Tahure" où de furieux combats furent livrés en septembre 1915.

La nuit du 24, nous allons mettre en batterie à la tranchée de 1re ligne, afin de soutenir un coup de main qui doit avoir lieu à minuit. Il fait un clair de lune éclatant et cela me rappelle la nuit où nous avons passé la Marne. Nous attendons anxieusement l'heure de l'attaque. L'ennemi en a certainement eu vent car, à 22 heures, des obus de gros calibres commencent à tomber sur nos positions. Une demi-heure plus tard, c'est un véritable marmitage qui s'écrase sur nous. Les projectiles éclatent de tous côtés. Nous sommes couchés au fond de la tranchée qui n'offre guère de protection par suite de l'éboulement de ses parapets. Tout à coup, une immense lueur rouge embrase le ciel au-dessus des positions ennemies. En même temps, se fait entendre une série de détonations semblables à l'explosion d'un dépôt de munitions. Aussitôt, une quantité impressionnante de boules de feu, peut-être plus de 200, montent des lignes allemandes et se dirige vers nous en bourdonnant. Un ancien, qui se trouve à côté de moi, me conseille de mettre le masque à gaz. Il a déjà été témoin d'un fait semblable et ces boules de feu ne sont rien moins que des torpilles à gaz asphyxiant, lancées à l'aide d'un engin nommé "*Projector*". Anxieux, le cœur battant, nous attendons, les yeux



fixés sur ces feux de la mort qui s'avancent assez lentement et qui, peut-être, vont s'écraser sur nous. Avec un soupir de soulagement, nous les voyons passer au-dessus de nos têtes pour aller tomber à environ 500 m en arrière de nous. Une multitude d'explosions se fait entendre et, immédiatement, le ravin se couvre d'un brouillard de vapeurs blanches.

Vers minuit, le coup de main projeté n'ayant plus aucune chance de réussir, l'ordre est donné de rejoindre nos positions de départ. Nous nous replions sous le marmitage des obus de gros calibre qui se poursuit. A un moment donné, il nous faut nous arrêter pour mettre les masques car nous pénétrons dans la couche de gaz. Pendant cet arrêt, un obus de 150 éclate sur le bord de la tranchée, à 10 m en arrière. Nous nous précipitons en avant à la recherche d'un abri. Je m'engouffre dans une descente de gourbi au fond duquel se trouve une dizaine de camarades en train de faire du feu pour dissiper les gaz dont l'air est saturé. Après avoir gagné le deuxième étage de l'abri, je suis une galerie souterraine au bout de laquelle je rencontre un escalier que je grimpe, sans savoir où je suis. Arrivé en haut, je suis tout surpris de me retrouver dans l'abri de ma section. Les camarades sont déjà tous là et font brûler des sacs pour chasser les gaz. Les uns toussent, les autres éternuent ou vomissent, tous les yeux pleurent. Enfin nous pouvons retirer les masques dans lesquels nous étouffons depuis plus de deux heures. Nous restons toute la nuit sur le qui-vive. Le calme complet ne revient qu'avec le jour mais, nous restons terrés, comme des rats.

Dans l'après-midi du 25, nous rassemblons, dans un abri, tout le matériel du secteur et le soir, à 18 heures, nous quittons les lieux pour rejoindre la Compagnie qui se trouve en arrière. Tout le long du chemin, nous croisons des troupes fraîches qui montent en lignes pour la grande offensive qui, cette fois, serait fixée au lendemain 26 septembre. Nous trouvons notre Compagnie, installée en réserve dans une large tranchée, en attendant de se porter en avant.

3e bataille de la Marne

Les routes sont encombrées de convois d'artillerie et de ravitaillement qui se dirigent vers l'avant. C'est le brouhaha des veilles de grande bataille. Comme nous devons suivre en deuxième vague la Division qui attaque, chaque homme reçoit des vivres de réserve : un bidon de 2 l. plein d'eau, un autre, plein de vin et une musette dite "*Pétain*" garnie de vivres de conserve pour quatre jours. Avec le barda habituel, nous sommes chargés comme des mulets. Il est prévu que cet équipement supplémentaire sera abandonné sur le terrain après usage. Des équipes spécialisées le récupéreront.

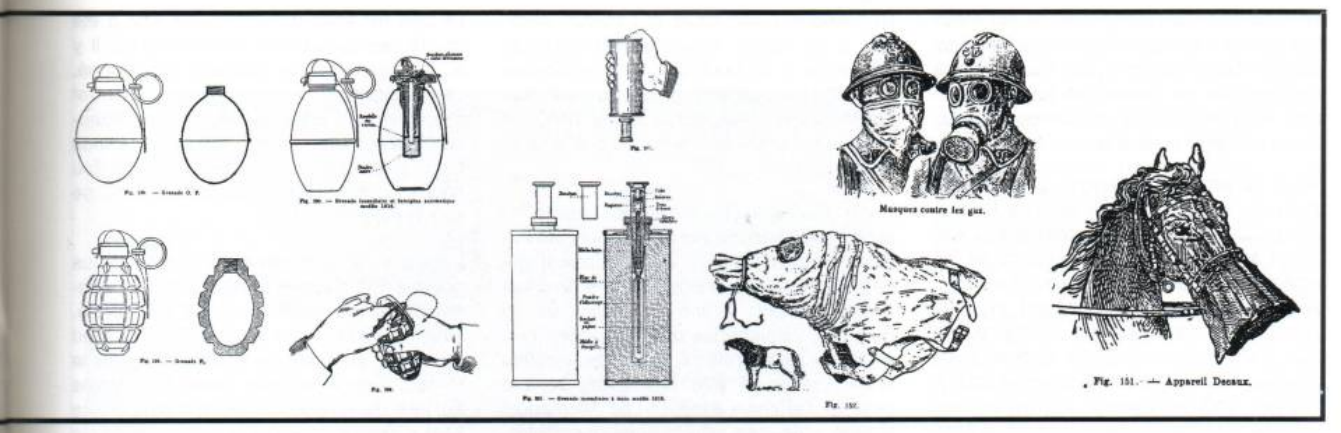
Tout est calme jusqu'à 23 heures où commence un violent bombardement, sur tout le front, pour préparer l'offensive. Des milliers de pièces de tous calibres, des plus petites aux plus grosses, tirent toutes ensemble. C'est un roulement de tonnerre continu de Reims à Verdun, c'est-à-dire sur un front de plus de 100 km. Le ciel est en feu. On ne s'entend plus et il faut hurler pour se faire comprendre. Ce marmitage de plus en plus furieux des positions ennemies, dure jusqu'au lendemain 26 à 6 heures du matin. Vers 5 heures, toutes les Unités de la Division se sont portées en avant pour suivre le mouvement qui se dessine. La 3e Division, qui nous précède, vient d'attaquer les positions ennemies et progresse rapidement. Les Allemands battent en retraite, presque sans combattre. Nous suivons, pour être prêts à prendre la relève, en cas de résistance de l'ennemi. Dans le fond d'un ravin, les Compagnies prennent les formations de combat. 75 chars d'assaut sont là et se mettent en route, traînant chacun 600 l. d'essence sur un petit traîneau.

C'est une grande offensive qui se dessine et un spectacle grandiose et inoubliable se déroule sous nos yeux. Sous le soleil qui se lève, promettant une chaude journée, on distingue toute la Division déployée en tirailleurs et échelonnée par vagues d'assaut, se porter en avant et franchir une première crête. Les voltigeurs, baïonnette au canon, les grenadiers chargés de musettes pleines de grenades, les mitrailleurs, porteurs de leurs pièces et de leurs caisses de munitions, les brancardiers avec les brancards sur le dos, tout ce monde avance allègrement au milieu du fracas de l'artillerie qui continue à bombarder l'adversaire. Les routes sont encombrées par les convois d'artillerie et les trains de combat qui suivent le mouvement en ordre parfait. Une cinquantaine d'avions de chasse sillonnent l'air pour protéger, des quelques appareils ennemis, les troupes qui progressent. Une quinzaine de ballons d'observation dits "*saucisses*" que nous avions vues, dès le point du jour, s'élever du sol en arrière de nous, participent à la marche et, traînés par leur remorque-treuil, arrivent à notre hauteur. La canonnade continue et, lorsque nous atteignons les abris Guérin, nous sommes assourdis par le bruit d'enfer que font toutes les pièces installées côte-à-côte en batteries et tirant en même temps. Le ravin est couvert d'un nuage de fumée que chaque coup de canon déchire d'un large éclair. Du petit 75 au gros 380 qui tirent des obus de 350 kg, toutes ces pièces crachent la mort depuis 11 heures du soir.

Nous nous reposons quelques heures dans ce fond où grouillent des éléments de toutes armes, infanterie, artillerie, génie, ainsi que des centaines de chevaux, affolés par le bruit et qui attendent d'être attelés aux pièces. Quelques obus allemands s'écrasent de temps à autre avec fracas. C'est là que nous passerons le reste de la journée et la nuit suivante, dans un élément de tranchée.

Il est midi. C'est alors que commence le défilé des prisonniers capturés au cours de la matinée : 30 puis 50 puis 250, escortés par des goumiers à cheval. Tous ont l'air fort déprimé par le bombardement et, presque tous, portent une boule de pain noir sous le bras. Ils craignent sans doute de mourir de faim en France...

Six saucisses sont au-dessus de nous et explorent les lignes ennemies. Quelques avions de chasse font bonne garde mais, malgré celà, un aviateur allemand — paraît-il le fameux "*Fantomas*" — réussit à incendier deux ballons dont les observateurs sautent en parachute. Vers le soir, à nouveau, de nombreux prisonniers sont dirigés vers l'arrière. Les pièces de 155



tirent toujours. Au cours de la nuit, elles sont ravitaillées en obus à gaz. Elles n'auront heureusement pas à s'en servir, l'ennemi ne manifestant pas, pour l'instant, l'intention de résister. Nous sommes ravitaillés par les roulantes, également au cours de la nuit.

Le 27, nous nous portons à nouveau en avant car l'ennemi continue à céder du terrain. Nous atteignons ainsi, et toujours en réserve, nos anciennes positions de 1re ligne où nous stationnerons le reste de la journée. Nous voyons de nombreuses unités monter en lignes, parmi lesquelles une Division américaine constituée de troupes noires entièrement équipées et armées à la française, pour laisser croire aux Allemands qu'il s'agit des troupes sénégalaises dont ils ont une véritable terreur.

L'endroit où nous nous trouvons garde les traces des furieux combats qui s'y sont livrés, lors de l'offensive de Champagne, en septembre 1915. Les tranchées sont creusées parmi les tombes des victimes de ces combats, des ossements en dépassent de partout et des lambeaux de drap rouge et bleu y sont encore attachés.

Le bombardement des lignes ennemies continue. La 3e Division a, paraît-il, atteint son objectif qui était Manre, premier village des Ardennes. Notre Division, la 4e, doit la relever pour poursuivre l'offensive jusqu'à Vouziers. A la tombée du jour, de nombreux avions de bombardement passent par vagues de 50, 100 et même 250, pour aller harceler l'ennemi en retraite. Malgré les violents tirs de barrage des batteries aériennes allemandes, ils accomplissent leurs missions et reviennent à leurs bases. On sent que tout est mis en œuvre pour, enfin, libérer notre sol.

Vers minuit, réveil pour un nouveau déplacement. La pluie tombe, transformant la craie en une boue épaisse et collante. Nous nous déplaçons sur un terrain semé de tranchées, de trous d'obus et de réseaux de fil de fer barbelés. La marche y est pénible et épuisante. Nous atteignons les anciennes lignes allemandes. Tout y est bouleversé de fond en comble, comme si un tremblement de terre était passé par là. Plusieurs ravins puis la rivière de la Dormoise où un tank est embourbé, sont franchis. Au petit jour, nous arrivons dans des tranchées très bien aménagées et cimentées par endroits. Il s'y trouve une quantité de matériel et d'armement abandonnée par l'ennemi en retraite. Nous couchons dans des sapes souterraines profondes d'une quinzaine de mètres. Nous n'y craignons pas les obus ! C'est la fameuse "*ligne Hindenburg*" construite en 1917.

Le 29, à 2 heures, nous chargeons le matériel sur les voiturettes et nous partons relever la 3e Division qui éprouve des difficultés pour s'emparer de Manre. La veille, le village avait été pris d'assaut par le 52e R.I. mais, vers le soir, une violente contre-attaque allemande avait obligé les nôtres à se replier sur la crête Sud. Nous nous mettons en route sous la pluie battante. Le terrain est glissant et la craie mouillée colle aux pieds. Notre voiturette culbute dans un trou d'obus. Il faut prendre le matériel à dos, ce qui ne facilite pas la marche. Le terrain est toujours parsemé de tranchées, de trous d'obus et de barbelés. Nous approchons de la ligne de combat. On distingue très bien le crépitement des mitrailleuses. Nous descendons un côteau où des abris sont bouleversés. Des escaliers, pratiqués dans le versant, facilitent la descente. Nous suivons le fond du ravin jusqu'à un carrefour où bifurquent des voies de "*Decauville*". Au petit jour, nous nous abritons dans un emplacement d'artillerie où l'ennemi a abandonné des pièces russes de 210. Vers 8 heures, nous nous restaurons avec des boîtes de conserve, abandonnées par les Allemands. Tout à coup, la canonnade qui s'était calmée, redouble d'intensité. Les obus passent, avec des sifflements aigus, au-dessus de nous. L'ordre est donné de nous tenir prêts à partir en avant. Ma section est affectée à la 5e Compagnie, commandée par le Capitaine de Budler, réputé pour son calme et sa bravoure au feu.

Nous suivons le ravin. Nous grimpons la crête d'où s'entend le tir des mitrailleuses. Au sommet de la crête, les balles commencent à siffler aux oreilles. Quelques soldats sont blessés. Nous dégainons rapidement nos pièces. Nous nous rendons compte qu'à ce moment, nous sommes engagés dans l'action. Nous occupons un plateau barré par des réseaux de barbelés. Il faut les détruire pour avancer. Face à nous et sur notre gauche, l'ennemi occupe les crêtes. Il se prépare à la résistance. Dans le ravin nous séparant, se trouve le village de Manre, presque complètement détruit. La journée va être chaude. Les obus tombent de tous côtés. Les réseaux de barbelés que nous devons traverser sont battus par le feu des mitrailleuses et le tir de l'artillerie. Nous progressons par bonds successifs, de trou d'obus en trou d'obus, en suivant notre chef de section. Il est rentré, la veille, de permission. Le malheureux en a rapporté la "*grippe espagnole*". Il sera évacué le lendemain et mourra à l'hôpital.

Le terrain est semé des morts de la veille. Des cadavres sont encore accrochés aux fils barbelés. Les mitrailleuses ennemies crachent la mort sans arrêt. Il y a, au moins, 500 m à franchir sous cette mitraille avant d'arriver au village. Nous atteignons une route encaissée. Nous y sommes, un peu, à l'abri des balles. Un tank s'y trouve en panne. Un obus a éclaté en dessous et a coupé l'une des chenilles. En nous dissimulant tant bien que mal, nous gagnons la ligne de chemin de fer. Il n'y fait pas bon. Des obus de gros calibres commencent à y tomber en bouleversant tout. Un peu plus loin, nous traversons une petite rivière à l'aide de planches. Ce qui n'empêche pas de prendre un bon bain de pieds ! Nous arrivons ainsi dans une rue de Manre ou, plutôt, de ce qu'il en reste car il n'est plus une seule maison debout. Nous mettons en batterie au centre du village, près des ruines de l'église, afin de soutenir la progression des troupes d'assaut.

Sur notre droite, l'attaque se déroule avec succès. Une centaine de prisonniers sont capturés. Il n'en est pas de même sur la gauche. Le 120e R.I. éprouve une forte résistance. L'ennemi contre-attaque violemment à la grenade.

Les Allemands, avant de se replier, ont construit un barrage sur la rivière, inondant ainsi toute la vallée sous plus d'un mètre d'eau, par endroit. Leur retraite se trouve

ainsi protégée car notre avance est retardée par ce passage difficile. Les tanks et, surtout, l'artillerie vont se trouver dans l'impossibilité de poursuivre leur progression, sans l'intervention du Génie, pour établir un passage praticable.

Nous parvenons à franchir cette nappe d'eau en empruntant une voie de Décauville construite un peu en remblais. L'eau atteint à peine 20 cm. Ce parcours se fait sans perte. La Section est toujours au complet. Nous sommes maintenant au pied d'un talus d'une quinzaine de mètres de haut. L'ennemi en occupe le sommet et un plateau voisin. L'attaque se poursuit pour le déloger. Nous atteignons une petite tranchée au sommet du talus. Les obus tombent toujours. Nous sommes pris en enfilade par des mitrailleuses ennemies établies sur notre gauche. De notre position, nous distinguons très bien les Allemands aller et venir et contre-attaquer le 120e R.I. à l'aide de grenades axphyxiantes. La lutte paraît acharnée.

C'est alors que ma pièce reçoit l'ordre de se porter de ce côté pour y faire diversion et progéger l'avance de notre Bataillon. Nous suivons la tranchée qui longe la crête. Je marche le premier. Tout-à-coup, dans un pare-éclats, je butte dans le corps d'un soldat du 52e R.I. qui avait attaqué la veille. Le malheureux, mortellement blessé à la tête est tombé, la face entre les jambes. Il n'est pas le seul car, de l'autre côté du pare-éclat, cinq de ses camarades, tous touchés à la tête, dorment de leur dernier sommeil. Ce sera peut-être notre tour demain, dans une heure ou, dans une minute car l'endroit n'a rien de rassurant. Nous atteignons le fond de la vallée, au bord de la rivière. Nous sommes sous le feu des balles qui, sans savoir d'où elles viennent, ricochent sur l'eau et sifflent à nos oreilles. Ne rencontrant personne à l'endroit désigné et ignorant ce qui se passe en avant, nous faisons demi-tour et revenons à notre point de départ. La 5e Compagnie ne s'y trouve plus. Elle vient de faire un nouveau bond en avant. Nous devons donc en faire autant pour la rejoindre. A mi-côteau, nous arrivons à un chemin qui monte de la vallée. Il est pris en enfilade par le feu d'une mitrailleuse qui ne cesse de tirer, sur notre gauche. Nous nous protégeons en nous plaquant au talus et en attendant le moment favorable pour bondir en avant. A cet instant, un avion ennemi, volant à faible hauteur, nous remarque et se dirige vers nous. Il nous tire dessus avec sa mitrailleuse. Le moment est critique. Chaque seconde représente des heures. Quelques balles viennent se piquer dans la terre, à deux doigts de mon casque. Je n'ose faire un geste de peur d'attirer l'attention du tireur. Dès que nous tentons de repartir, la mitrailleuse de gauche se remet à tirer. On voit les balles se ficher dans le chemin. N'y tenant plus et risquant le tout pour le tout, je bondis dans un trou d'obus situé à une dizaine de mètres. D'un deuxième bond j'atteins, enfin, l'autre versant. On y est à l'abri des balles.

L'attaque suit son cours et l'ennemi continue à se replier. Nous faisons quelques kilomètres à sa poursuite sans rencontrer beaucoup de résistance. Je ne sais plus quelle heure il est. Nous avons perdu la notion du temps au cours de ces évènements précipités.

Notre pièce reçoit l'ordre de revenir en arrière pour s'établir sur la gauche. L'adversaire y résiste toujours. Pendant plus d'une heure, nous le harcelons de notre tir. C'est à ce moment qu'une patrouille de 15 hommes, commandée par un sergent, part en avant. Elle revient quelques instants après, ramenant 270 prisonniers et une batterie d'artillerie attelée ! Les Allemands, voyant tous ces prisonniers rassemblés, tirent dessus à la mitrailleuse, ce qui provoque une panique générale.

Nous nous portons alors plus à gauche, dans une tranchée d'où nous découvrons un ravin occupé par l'ennemi. De cet emplacement, nous pouvons le prendre à revers. Nous tirons dans les entrées d'abris où les combattants cherchent à se réfugier. Nous occupons cette position le reste de la journée puis, la nuit entière. Vers le soir, l'ennemi commence à bombarder nos arrières, pour gêner le ravitaillement. La pluie se met à tomber. Chacun à notre tour, nous veillons à la pièce, pendant que les autres se reposent, couchés dans la boue, au fond d'une tranchée. Les obus tombent de plus en plus près. Tout à coup, l'un d'eux éclate à un mètre de la tranchée. Rapidement, nous nous déplaçons légèrement à droite, pour éviter les suivants. La pluie tombe toujours. La faim et le froid se font cruellement sentir. Tout le monde grelotte sous la mince toile de tente traversée par l'eau. Enfin le jour arrive.

L'ennemi a abandonné le ravin. On vient nous chercher pour rejoindre la 5e Compagnie que nous trouvons dans des baraquements. Nous mangeons la soupe qui nous réchauffe.

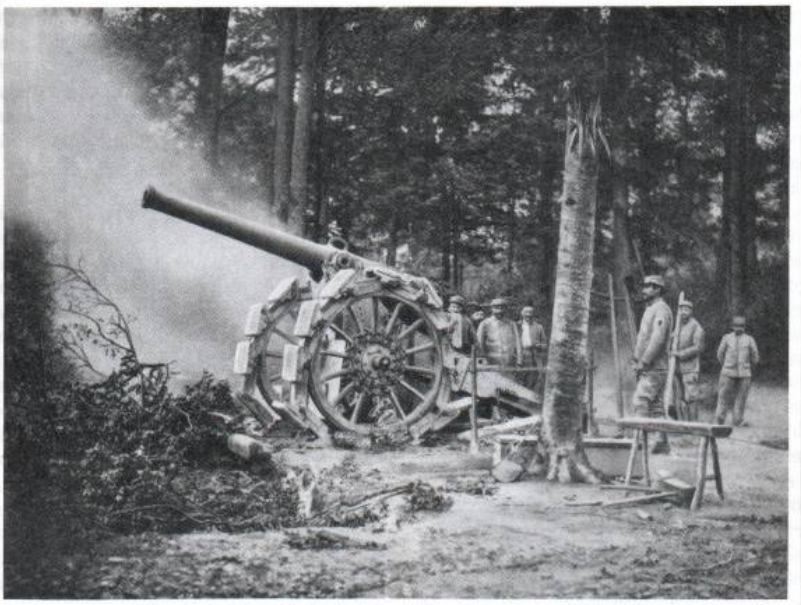
C'est le 30 septembre. Il est 8 heures du matin. La canonnade reprend furieusement. Nous recevons l'ordre de nous préparer pour un nouveau bond en avant. Ce n'est pas sans murmurer que nous avançons à travers les buissons pour, autant que possible, nous dissimuler. Nous sommes dans le fond d'un ravin. L'ennemi occupe les crêtes voisines. Il semble solidement installé dans un petit bois de sapins nous faisant face. Avant d'atteindre le pied de la colline que nous avons pour objectif il nous faut traverser un large terrain découvert et battu par le feu nourri des mitrailleuses. Beaucoup se font tuer ou blesser avant d'arriver au but. Pendant que les Compagnies attaquent le bois de face, nous le contournons et mettons en batterie à environ 200 m de sa lisière. Après avoir brûlé une dizaine de bandes de cartouches, nous obligeons les adversaires à se terrer au fond des abris. Ce qui permet aux Compagnies de les attaquer à la baïonnette et de capturer une cinquantaine de prisonniers, tout heureux de se rendre. Le bois est entre nos mains. La lutte a été courte, les pertes relativement faibles. Il y a, là, beaucoup de matériel abandonné, particulièrement des effets d'habillement et d'équipement, entre autres, une mitrailleuse "*Maxim*", prête à tirer. Nous lui faisons faire volte-face et commençons un feu nourri sur ses anciens propriétaires qui se sauvent rapidement.

L'attaque a complètement réussi. Nous occupons le sommet de la colline. Les Allemands se sont repliés sur une autre crête, située à 800 m, face à nous. Dans le fond du vallon et, nous en séparant, passe la route d'Aure à Marvaux. Nous la gagnons au pas de course car ceux d'en face se sont ressaisis et arrosent copieusement le flanc de la colline que nous descendons. Nous mettons en batterie derrière le talus de la route et tirons sur les adversaires qui occupent des blockhaus au pied de deux grands pylônes métalliques dominant la crête. Les obus commencent à tomber sur la route. Nous nous portons 300 m en avant pour nous installer dans une série de petites tranchées. La pièce est en batterie sur le parapet. Nous appuyons de son feu la progression des Compagnies mais, l'ennemi résiste et contre-attaque vigoureusement à la baïonnette.

Malgré de violentes attaques sans cesse répétées au cours de la journée, l'avance de nos troupes se trouve stoppée. Nos pertes sont assez élevées. Toute la nuit nous restons en alerte, craignant une surprise venant de la gauche où nous ne sommes pas couverts car le 120e R.I. est toujours tenu en échec, à environ deux kilomètres en arrière de notre front.

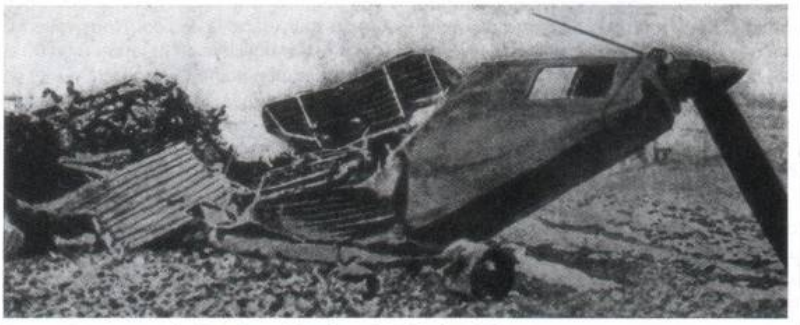
Au jour, nous sommes ravitaillés en munitions et les attaques recommencent pour s'emparer des pylônes. L'ennemi a eu le temps de réinstaller son artillerie et le bombardement redevient sérieux. Heureusement, nous sommes installés dans l'angle mort d'un talus de quelques mètres qui nous protège des obus qui éclatent à une vingtaine de mètres. Dès que quelqu'un montre sa tête au-dessus de la tranchée, les mitrailleuses d'en face nous tirent dessus. Pour comble, notre artillerie tirant trop court, ses obus de 75 éclatent en plein sur notre position et sur les vagues d'assaut qui tentent de progresser. Grâce à nos tranchées, nous n'éprouvons aucune perte. Il n'en est pas de même à la 5e Compagnie dont les nombreux blessés se réfugient près de nous pour se faire panser. Le Capitaine de Budler, que nous avions vu quelques instants avant monter à l'assaut, la canne à la main, en tête de ses hommes, est, lui-même blessé grièvement à une main par deux balles lors d'une charge à la baïonnette.

Depuis 36 heures que nous occupons ces trous, sans bouger, notre sang s'est refroidi et tout le monde grelotte car la température est plutôt basse. Le 1er octobre, à la nuit, nous sommes relevés par le 2e C.M. Nous revenons en réserve près du petit



Canon de 120 L. en forêts d'Argonne

Le village de Châtillon sur Morin en ruines (33 maisons détruites)



La nacelle du zeppelin L.77 abattu à Ruvigny le 21 février 1916

bois conquis la veille. A peine installés, je suis désigné, avec trois de mes camarades, pour retourner aux positions que nous venons de quitter, pour y reprendre quatre caisses de cartouches que nous n'avions pu transporter la première fois. Cette mission est très périlleuse car le bombardement recommence. Nous avançons par bonds, entre chaque explosion, en utilisant tous les accidents de terrain. Le plus dangereux est le passage de la route qui est particulièrement visé. Le retour s'effectue aussi promptement, malgré notre charge et la remontée. Par une chance inouïe, nous rentrons tous les quatre, indemnes et juste pour manger la soupe car les cuisines roulantes étaient venues nous ravitailler sur place, malgré le bombardement.

Ce dernier épisode montre bien l'idiotie de certains ordres. On avait délibérément risqué la vie de quatre hommes pour récupérer quatre caisses de munitions dont auraient pu se servir une autre unité du même bataillon et, par la suite, on aura peut-être risqué la vie d'autres hommes pour ravitailler cette même unité ! J'avoue que c'est l'un des plus mauvais souvenirs que je garde de cette guerre. J'admets de risquer ma vie mais, pas inutilement !!!

Nous nous installons, tant bien que mal, dans des trous individuels creusés à flanc de côteau. Il règne une odeur de gaz peu rassurante. Par précaution, je me couvre de mon masque pour passer la nuit. Celle-ci est relativement calme mais, l'ennemi bombarde le petit bois de sapins, derrière nous. L'Etat-Major du Bataillon qui s'y était installé, éprouve de lourdes pertes dues aux gaz. Au jour, nous nous réveillons transis de froid et couverts de givre. Il a gelé au cours de la nuit.

Jusqu'à midi, le secteur reste calme. Quelques avions nous survolent. Nous nous amusons à les mitrailler. Le Commandant vient remettre la "Médaille Militaire" à un sergent de la 5e Compagnie qui s'était particulièrement fait remarquer la veille. Nous présentons les armes, debout dans nos trous.

Cette prise d'armes a probablement été remarquée par les avions car, après midi, quelques obus commencent à tomber de place en place. Voyant cela, je me mets à creuser mon trou plus profondément. C'est alors un furieux bombardement qui s'abat sur nos positions. Heureusement que le côteau nous protège. Les obus s'écrasent sur le sommet ou, rasant ce dernier, passent au-dessus de nos têtes et vont s'écraser dans le ravin à nos pieds. Tout le monde reste terré dans le fond de son trou. Les éclats rasent la terre en sifflant. Mon trou est creusé au pied d'un poteau télégraphique. Tout à coup, j'entends un éclatement plus violent que les autres et je suis recouvert de terre et de pierres. Je risque un œil au dehors et je constate que le poteau vient d'être coupé par un obus à un mètre de ma tête. C'est une veine de ne pas avoir été atteint par des éclats. Enfin la nuit arrive et, avec elle, le 9e

B.C.P. qui nous relève. Il nous apporte une bonne nouvelle : la Bulgarie vient de capituler.

Heureusement, le bombardement s'est un peu apaisé, ce qui nous permet de quitter les lieux sans trop de casse. Avec quel soulagement nous quittons cette zone dangereuse pour prendre le chemin de l'arrière. Nous retraversons Manre pour aller passer la nuit dans une tranchée, un peu en arrière du village. Nous passons là, la journée et la nuit du 3 octobre. Le 4, à 6 heures du matin, nous allons nous installer dans les tranchées que nous occupions la veille de l'attaque du 29. Jusqu'au 10 octobre, nous campons là, sous la toile de tente, en position d'alerte. Les nuits sont déjà très froides et, chaque matin, nous attendons le "*jus*" avec impatience pour nous réchauffer. Il est défendu de se déchausser car nous sommes susceptibles d'être rappelés en avant d'un moment à l'autre. Nous passons le temps à jouer aux cartes. Durant ce séjour, nous participons à une prise d'armes pour une remise de décorations. Les officiers de l'Etat-Major du Bataillon se ressentent encore des gaz respirés dans le petit bois de sapins, le 2 octobre. Tous ont la voix enrouée et c'est à peine si l'on entend le Commandant lire les citations des nouveaux décorés.

Le 10, l'ennemi ayant cédé du terrain en direction de Vouziers, nous repartons en avant pour suivre le mouvement. La nuit du 10 et la journée du 11 sont passées au camps de "Padesbornn" qui servait de quartier de repos aux Allemands. Ce vaste camp est aménagé sur le flanc d'une colline boisée de sapins. La plupart des cantonnements sont souterrains avec, chacun, un profond abri de bombardement en-dessous. L'installation est parfaite et fort bien conçue. Nous y passerions bien le reste de la guerre.

Dans l'après-midi du 11, nous gagnons Manres. Cette fois le secteur est plus calme que lors de notre passage du 29 septembre. On peut y circuler en toute sécurité. Nous nous installons, tant bien que mal, dans de petits abris à munitions, aménagés dans le talus de la route, près de la gare. C'est là que, pendant une partie de la nuit, éclairée par un bout de bougie, je me livre à la rédaction des souvenirs des jours précédents, pendant que les convois d'artillerie et de ravitaillement défilent bruyamment à mes pieds. La journée du 12 se passe sans incident. Nous nous amusons comme des enfants à nous laisser transporter sur des wagonnets le long d'une petite voie en pente. Nous avons manqué d'emboutir la voiture du vieux père Clemenceau en visite dans le secteur et qui venait de s'arrêter pour s'entretenir avec quelques-uns des nôtres. Il se dirigeait vers Vouziers que l'ennemi venait d'évacuer.

Dans la nuit du 12, de nombreux convois d'artillerie continuent de monter vers l'avant, dans un bruit assourdissant qui nous empêche de dormir. Au petit jour, nous sommes alertés et nous partons dans une direction inconnue. Le Bataillon étant passablement éprouvé, nous espérons aller au repos mais, sans certitude. Au coin d'une route, nous prenons franchement la direction du Sud. Nous tournons le dos au front. C'est donc vers l'arrière que nous nous dirigeons. Nous marchons toute la matinée à travers un terrain bouleversé et semé de barbelés. Toute l'ancienne ligne de feu est ainsi franchie. Après une dizaine de kilomètres, nous arrivons à Mesnil-les-Hurlus où nous allons passer la nuit dans des abris souterrains. Plus rien ne subsiste de ce pauvre village. C'est à peine si l'on y retrouve quelques briques, derniers vestiges d'habitations démolies dans la fureur des combats de 1915 et sans cesse bombardées depuis. Une seule chose est à peu près intacte : c'est le cimetière militaire où un grand nombre de nos soldats repose. Un grand monument de pierre est érigé au centre. Il y a là, des soldats de divers régiments. Deux frères sont enterrés côte à côte. Quoique d'un régiment différent, ils ont trouvé la mort le même jour, dans le même lieu et ont été ramassés par les mêmes brancardiers. Triste coïncidence ! Je songe avec émotion aux pauvres parents, au reçu de cette poignante nouvelle et je maudis cette guerre et ses auteurs.

Combien en existe-t-il, sur toute la longueur du front, de la mer du Nord aux Vosges, de ces petites croix de bois avec une cocarde tricolore portant le nom de celui qui repose pour toujours dans cette terre où il a souffert et vécu des heures cruelles ?

Dans la soirée, nous recevons le courrier avec quelques journaux. Les nouvelles sont bonnes. Les Allemands continuent à reculer partout et feraient des offres de paix. L'Autriche est sur le point de capituler. Tout le monde est joyeux. Nous espérons que nous venons de donner le dernier grand coup avant la victoire finale.

Le 14, à 4 heures du matin, nous nous mettons en route à travers l'immense plaine de Champagne. Les villages sont rares. C'est à peine si l'on aperçoit quelques pauvres fermes perdues au milieu de ce désert de craie dépourvu de végétation. Après 30 km, sans rencontrer un civil, nous arrivons, vers midi, à Gisaucourt où nous devons embarquer pour une destination inconnue. A la tombée de la nuit, le Bataillon est embarqué dans deux trains qui, aussitôt formés, se mettent en route. Entassés pêle-mêle dans des wagons à bestiaux, nous roulons toute la nuit.

En Lorraine

Nous arrêtons au petit jour en gare de Toul puis, par Nancy, nous nous dirigeons sur Lunéville. Le Bataillon cantonne à Moyen, en Lorraine. Le repos ne sera pas long. Nous ne devons pas être très éloignés de la ligne de feu.

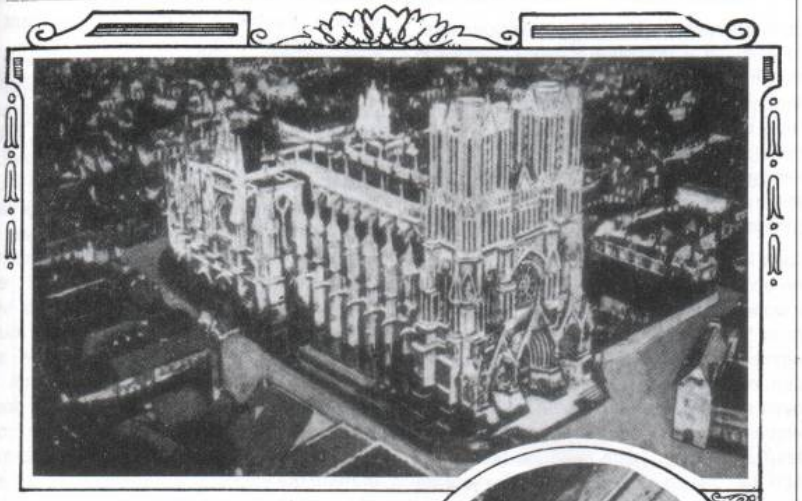
Une vaste ambulance se trouve près de la gare. Plus loin, les routes sont bordées de camouflages en roseaux ou en herbes sèches fixés sur des grillages. Cela prouve que l'ennemi n'est pas loin et a peut être des vues sur le secteur qu'il peut soumettre à un bombardement. Il ne faut pas s'en faire pour autant... le débarquement s'effectue sous une pluie battante. Nous allons cantonner dans le village où nous sommes heureux de nous mêler à la vie des civils.

Le soir, 10 heures, à peine étions-nous couchés dans le grenier qui servait de dortoir, qu'il faut s'équiper et partir à nouveau sous la pluie. A la sortie du village, des camions nous embarquent pour nous emporter plus loin. A 4 heures, nous débarquons à Marinvillers, petit village lorrain à 8 km des lignes. Le secteur paraît calme. Quelques coups de canon de temps en temps et c'est tout. Quoique à proximité du front, les villages ont conservé leurs habitants qui continuent à vaquer à leurs occupations, comme en temps normal. Des troupes d'infanterie occupent le secteur. Ce sont elles que nous venons relever pour leur permettre d'être employées dans un autre coin, plus dangereux. Nous allons donc, en guise de repos, nous taper les tranchées ! Le soir même, c'est-à-dire le 16 octobre, à 20 heures, nous montons occuper les 2e lignes dans la "Forêt de Parroy" à 2 km du village. Après le secteur de Champagne que nous venons de quitter, on ne peut croire que l'ennemi se trouve à quelques kilomètres seulement. Le calme règne partout. Pas un coup de canon ! Lorsque nous arrivons dans la forêt, nous sommes fort surpris de trouver nos prédécesseurs occupés à se chauffer autour d'un grand feu de bois, allumé sous les arbres, près du cantonnement. Il faut vraiment que le secteur soit calme pour se permettre une telle imprudence au milieu de la nuit ! La relève se passe sans incident. Nous logeons dans des baraquements en bois où sont installés des chalits à deux étages. Malgré le calme, je n'y dors pas si bien qu'au fond d'un bon abri de Champagne. Il n'existe que quelques bouts de tranchée de place en place. Nous devons assurer le service des pièces de position qui sont en batterie pour exécuter du tir indirect en cas de repli.

Dans la soirée du 17, nous sommes relevés par le 9e B.C.P. qui vient de débarquer, à son tour, dans la région. Nous revenons donc à Marainvillers où la journée du 18 est employée aux soins de propreté et au nettoyage des armes. A 18 heures, ma section est désignée pour prendre la garde aux issues du village afin de contrôler les laisser-passer de tous ceux qui circulent de nuit.

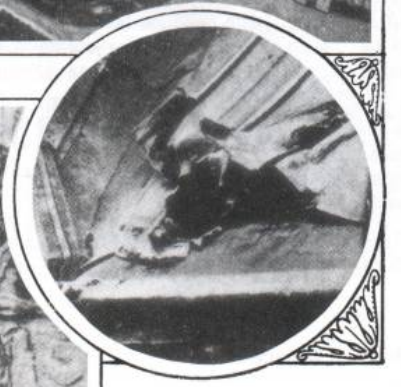
Le 19, à 4 heures du soir, nous partons pour le village voisin de Thiébaumenil. Ici, c'est la bonne vie. Il existe un foyer du soldat et de nombreux débits de boissons. Enfin, à peu près tout ce qu'il faut pour rendre heureux un Poilu qui vient de tirer un mois de lignes et de participer à plusieurs attaques exténuantes. La semaine

L'ŒUVRE DES VANDALES



La Cathédrale de Reims mutilée.

L'une des entrées latérales de la Cathédrale de Reims.



La blessure de Notre-Dame de Paris.

Un cri d'indignation retentit dans tout le monde civilisé quand on apprit que les Allemands, sous prétexte que des observatoires militaires étaient installés sur ses tours — fait absolument faux — bombardaient systématiquement la magnifique cathédrale de Reims, inestimable joyau de l'architecture gothique des XIII*e et* XIV*e siècles. N.-D. de Paris eut également à souffrir du vandalisme teuton: le 1er septembre 1914, une bombe lancée d'un avion ennemi creva sa toiture.*

Ville-sur-Tourbe après la retraite des Allemands.

se passe donc tranquillement, malgré les quelques heures d'exercices journaliers.

Le 31, nous remontons prendre les positions quittées le 17. C'est toujours aussi calme. Le 1er novembre, les Compagnies exécutent un coup de main à 5 heures du matin. L'ennemi répond à peine à notre bombardement par quelques obus dirigés sur nos batteries. Nous occupons le secteur pendant 5 jours au cours desquels nous commençons la pose d'un réseau de barbelés au milieu des prés. Le coin est si calme, qu'un jour, la moitié de la section est autorisée à assister à une séance donnée à Marainvillers par le "*Théâtre aux Armées*".

Le 4 novembre, notre Compagnie monte relever la 2e C.M. qui occupe les premières lignes. Le P.C. de la Compagnie et les cuisines sont à la Neuville-au-Bois. Le village est évacué mais, bien qu'au milieu des 1res lignes, il n'a pas encore trop souffert du bombardement. De nombreuses maisons sont intactes. Ma pièce est en position à environ 1 500 m au Nord du village. Nous sommes dispersés le long de la tranchée de première ligne, par équipes de trois pour chacune des pièces espacées d'environ 500 m. Il n'y a pas d'autres troupes, aussi faut-il veiller sérieusement la nuit, pour éviter d'être faits prisonniers par les patrouilles ennemies qui se glissent entre les lignes. Nous vivons dans un état d'alerte constant. Nous craignons aussi le bombardement car il n'existe aucun abri digne de ce nom. Nous sommes de garde à la pièce chacun 4 heures consécutives pour permettre aux autres de mieux se reposer.

Le 6, à 20 heures, un coup de main est exécuté sur le village d'Emberménil à moitié occupé par l'adversaire. L'artillerie vient prendre position à notre hauteur et prépare l'attaque par un bombardement de 2 heures. L'ennemi n'y répond que par quelques coups de canon et la nuit s'écoule aussi calme que d'habitude. Nos troupes ont ramené une dizaine de prisonniers qui disent que la fin de la guerre est proche. Le 5, nous avions appris la capitulation de l'Autriche qui suivait celle de la Turquie. Tout le monde est content et attend, avec confiance, la chute imminente de l'Allemagne, qui n'est plus qu'une question de jours.

Les journaux sont chaque jour attendus avec impatience. Des coups de main ont lieu tous les 2 ou 3 jours afin de tâter le terrain. Le bruit court qu'une grande offensive doit avoir lieu dans notre secteur et sur tout le front de Lorraine, pour donner le coup de grâce à l'ennemi. Chaque nuit, on entend rouler des convois sur les routes et le bruit des obus qui s'entrechoquent pendant le déchargement des camions. Des officiers d'Etat-Major sont venus prendre note des travaux de défense existant dans le secteur. Il faut s'attendre à du nouveau avant peu de jours. Nous devons être relevés le 11 novembre par la 2e C.M.

L'armistice

Le 10, dans la soirée, l'ennemi semble s'animer. Nos Compagnies ont reçu l'ordre de prendre contact avec lui. Il s'est, jusqu'alors, toujours dérobé. Son artillerie qui répondait à peine à notre bombardement, tire, ce soir, sans relâche. Nous entendrons distinctement, au loin, les coups de départ. Les obus arrivent vers nous en miaulant puis s'écrasent sur nos positions, vers Emberménil. Beaucoup de ces obus n'éclatent pas. Un instant nous croyons que ce sont des obus à gaz. Il n'en est rien : ils sont simplement dépourvus de fusée !

Le matin nous avions lu, dans le journal, qu'un armistice devait être signé le 11 novembre. Les parlementaires allemands allaient-ils se rétracter au dernier moment ?!... C'est ce que nous nous demandions tous avec angoisse au cours de cette nuit du 10 au 11, face à ce renouveau d'activité ennemie. Nos adversaires préparaient-ils, eux-mêmes, une offensive ou se débarrassaient-ils de leurs derniers obus avant d'abandonner les lieux ?... Cette nuit-là nous parut plus longue que d'habitude. Il semblait absurde de risquer de se faire tuer sous ce bombardement alors que la fin des hostilités était si proche. Nous sommes tout de même arrivés à nous endormir sous le poids de la fatigue.

Vers 1 heure du matin, on nous prévient que la 3e Division doit nous relever la nuit même afin de nous permettre de faire mouvement vers Lunéville et de prendre part à la dernière offensive qui doit être déclanchée le lendemain, si l'ennemi ne signe pas l'armistice. Le Bataillon se rassemble dans La Neuville-au-Bois et nous partons pour Marainvillers où nous nous installons dans des baraquements pour finir la nuit.

Le 11 novembre, à 8 heures, nous apprenons que l'Allemagne vient enfin de capituler et que les hostilités doivent cesser sur tous les fronts à 11 heures. Une joie générale éclate de toutes parts. Nous croyons à peine à une telle chose. Ne plus faire la guerre ! Ne plus risquer de se faire tuer ! Ne plus se dire "*on va remettre ça*" ! Il faut avoir vécu cet instant inoubliable pour s'en souvenir sa vie durant.

Tout le monde chante et oublie ses fatigues. La fanfare du Bataillon parcourt les rues en jouant "*La Marseillaise*". Tous, civils et militaires, suivent, bras-dessus, bras-dessous, en chantant et en dansant dans une joie délirante. Les cloches qui s'étaient tues depuis 1914, sonnent, cette fois, à toutes volées et rattrapent le temps perdu.

L'après-midi, un "*Te-Deum*" est chanté à l'église pour fêter la Victoire de la France et de ses Alliés. L'Aumônier du Bataillon prononce un brillant sermon à la gloire de nos troupes, faisant ressortir le sacrifice de tous ceux qui n'ont pu connaître ce joyeux jour. Le soir, la fête continue. Un bal, qui durera toute la nuit, est organisé. Une retraite aux flambeaux, musique en tête, est éclairée par les fusées de signalisation de toutes couleurs, devenues inutiles et qui sont tirées à profusion.

Le lendemain, la fête allait continuer lorsqu'un grave et douloureux évènement y mit fin. Des enfants, en jouant, mettent le feu à deux wagons de munitions restés en gare. Trois d'entre eux, âgés de 10 à 11 ans n'ont pu s'échapper à temps et meurent carbonisés sur place. Inutile de décrire la douleur des parents en ce jour de joie générale.

Dans le courant de l'après-midi, un deuxième accident, tout aussi douloureux, répand la consternation parmi nous. Un camarade de la 5e Compagnie, en train d'écrire à sa femme son bonheur de s'en tirer sain et sauf, est tué par un autre chasseur qui nettoyait son fusil alors qu'une balle se trouvait encore dans le canon, depuis sa descente des tranchées... Triste destinée que de se faire tuer par un Français le premier jour de la paix.

Les jours suivants, nous nettoyons et mettons en ordre le matériel et nous participons à des exercices de défilé en fanfare, en vue de notre prochaine entrée en Lorraine annexée.

Le 14, nous sommes alertés en pleine nuit, sans savoir pourquoi.

Entrée en Alsace

Le 16, nous partons pour Lunéville, pour y défiler et cantonnons 2 km plus loin, à Hiréménil. Le 17, nous sommes de retour à Marainvillers pour y passer la nuit. Le 18, nous nous dirigeons vers les anciennes lignes et passons à La Neuville-au-Bois où les civils sont déjà revenus. A Emberménil, le Génie déblaye les routes pour les rendre praticables. A partir de là, nous pénétrons dans les anciennes lignes allemandes. Elles sont solidement fortifiées et semées, partout, de formidables réseaux de barbelés. Une avance dans ce secteur aurait été difficile et aurait encore nécessité de lourds sacrifices.

A 10 heures, le commandant fait mettre l'arme sur l'épaule et nous passons la frontière au pas cadencé, aux sons de la "*Sidi Brahim*" jouée par la fanfare.

Nous voici maintenant en Lorraine annexée. Nous rencontrons les premiers civils à Xousse, village quelque peu détruit. Ces gens nous regardent d'un air hébété et semblent tout étonnés de nous voir. On sent qu'ils n'ont pas encore réalisé leur nouvelle situation. Tout le long de la route, nous croisons des familles entières qui regagnent leurs villages évacués. Presque tous parlent fort bien le français, même des enfants de 5 à 6 ans.

Nous passons ensuite à Remoncourt et à Moussey où nous défilons. Les maisons sont pavoisées aux couleurs françaises et on nous acclame de partout. A Maizières, nous sommes reçus par la Municipalité et les jeunes filles viennent au-devant de nous avec des gerbes de fleurs. Un drapeau français pend à presque toutes les fenêtres. Nous cantonnons à 2 km de là, dans la "Ferme de Bagnesholz", pendant 3 jours, les 18, 19 et 20 novembre.

Le 21, départ pour Azoudange, Rodt, Saint-Jean-de-Bassel et Gosselmingen et nous cantonnons au château de Saareck, près d'Oberstinzel. Partout, la population nous acclame et les drapeaux flottent aux fenêtres. Tout le long du chemin retentissent les cris de "*Vive la France ! A bas la Prusse !*" les enfants, très nombreux dans cette région, nous accompagnent en bandes bruyantes, vers la sortie des villages. Nous parcourons ainsi, chaque jour, de 25 à 30 km. L'armée allemande se replie devant nous et nous la suivons à deux journées de marche, pour éviter tout incident. De temps en temps, nous croisons des soldats revêtus de l'uniforme ennemi qui viennent vers nous avec armes et bagages. Ce sont des Lorrains qui rejoignent leurs foyers devenus français.

Le 22, nous passons par Helleringen, Rauviller, Schalbach, Mettingen, Hangvillers et pénétrons dans la chaîne de montagne des Vosges. Le pays est pittoresque, la route est bordée de hauts rochers s'élevant à pic, les pentes sont couvertes de riches forêts. Dans les vallées fonctionnent d'importantes scieries. Nous atteignons le sommet de la montagne et cantonnons à Schongburg. Le village est pauvre et les habitants ont dû souffrir de la faim, à voir leur mine affamée lorsque l'on distribue de la soupe. Couchés dans une grange délabrée, nous souffrons énormément du froid.

Le 23 nous prenons le chemin de la vallée et passons à Graufthal, joli village bâti au pied des rochers. Les maisons sont coquettes et peintes de couleurs vives, blanc, bleu, rose, etc... L'église est en granit rouge. A l'heure où nous passons, c'est-à-dire au lever du jour, le coup d'œil est superbe. C'est ensuite Dossenheim et Griesbach. Vers 11 heures, nous arrivons à l'entrée d'une petite ville de 3 000 habitants, c'est Buchwiller. Ici, grande réception ! Les jeunes filles de la ville sont réunies sur la place, en costume traditionnel, avec un large ruban noir sur la tête, paré d'une cocarde tricolore. Les diverses sociétés et autorités sont là également. Les vétérans de 1870-71 défilent devant nous, drapeau en tête. La ville est pavoisée et décorée aux couleurs françaises. Les acclamations éclatent de partout. Nous sommes reçus chaleureusement et, cette nuit-là, tout le monde couchera dans un lit. Le soir, il y a grand bal à la Mairie... Le lendemain, le rassemblement du Bataillon sera plutôt difficile !... C'est avec regret que nous quittons ce bourg si hospitalier pour continuer la route vers Obermodern, Zutzendorf, Nieferm, Uhrveiller et Engweiller, pour arriver à Oberbronn où nous allons cantonner jusqu'au 29.

Ma Compagnie est hébergée dans un immense couvent où nous occupons, chacun, un bon lit. Les religieuses sont aux petits soins pour nous et nous choient.

Les quatre sœurs Vatel, de Vertus (Marne).

Jamais nous n'avons été aussi heureux ! La Mère Supérieure nous fait des distributions de cigares et de vin d'Alsace, à condition que l'un d'entre nous chante la "*Marseillaise*". Presque chaque soir, nous allons au bal en ville.

Le 28, il y a une prise d'armes au cours de laquelle je reçois la "Croix de Guerre", en même temps que de nombreux autres camarades. Le Commandant fait l'appel des morts tombés depuis le 17 juillet. La liste est, malheureusement très longue et plus d'un, parmi nous, laisse échapper ses larmes. Nous avons cependant la consolation de nous dire que c'est enfin le dernier appel de ce genre. Ensuite, nous rentrons au cantonnement pour assister à une cérémonie funèbre célébrée dans la chapelle du Couvent par l'Aumônier du Bataillon en mémoire de ceux dont on vient de faire l'appel. Le Général commandant le Corps d'armée y assiste. Après un brillant sermon de l'Aumônier, la fanfare joue la "*Sidi Brahim*" et nous regagnons nos cantonnements.

Le 29, nous quittons avec regret ce lieu hospitalier pour gagner la frontière bavaroise. C'est alors que nous traversons des régions historiques par les combats qui s'y sont déroulés en 1870. C'est, d'abord Reischoffen, Froëschwiller puis Woërt. Le Bataillon prend le pas cadencé et présente les armes en passant près des monuments élevés là à la mémoire de nos aïeux morts sur ces champs de bataille. Il y a également beaucoup de monuments allemands, entre autres, une statue colossale du Roi de Prusse à cheval et montrant du doigt la direction de la France.

Nous continuons la route par Diefenback et Preuschoorf. Cette région contient des gisements de pétrole. De tous côtés, on voit fonctionner, au milieu des cultures, les pompes qui extraient l'huile minérale. Cette huile est ensuite conduite par des canalisations dans une grande raffinerie, pour être épurée. Nous passons ensuite à Kurtzenhauzen, Iulz-sur-Wald et Keffenack où nous cantonnons les 29 et 30 novembre.

Le 1er décembre, par Birlenback, Kébourg, Rott et Altenstadt, dernier village alsacien, nous arrivons à la frontière bavaroise formée par une petite rivière. Nous sommes surpris de constater que les quelques maisons situées sur l'autre rive du cours d'eau ne sont pas pavoisées.

Entrée en Allemagne

Nous sommes maintenant en territoire allemand. Plus d'acclamations ! Comment allons-nous être reçus ?

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que nous abordons le premier village qui est Manof. Ici, pas de drapeau mais, on ne nous fait pas trop mauvaise mine. Quelques habitants nous offrent même des cigares. Par Scheidghofen, Kapsweyer, Steinfeld et Shaïd, nous arrivons à 17 heures au village de Buchelberg où nous devons cantonner. Il fait nuit. Tout

d'abord, en nous voyant arriver, les habitants s'enferment à clef puis, constatant que nous ne leur voulons aucun mal, ils s'enhardissent et, finalement, nous obtenons tout ce que nous désirons, même des lits pour coucher !

Le 2, par Hagenback, Worth, Jokgrim et Rheinzabern, nous gagnons Neupfootz où les habitants quittent leurs lits pour nous les offrir afin que nous passions une nuit confortable.

Le 3, par Rülzheim, nous gagnons Germersheim, place forte bavaroise sur le Rhin, d'environ 3 000 habitants. Nous devons prendre garnison dans les casernes du 17e Bavarois. A notre entrée dans la ville, nous sommes acclamés par des prisonniers français et alliés retenus ici en captivité ou soignés dans les hôpitaux de la ville. Ils sont tout heureux de revoir des compatriotes leur apporter la délivrance. La population nous accueille assez bien. Pour un morceau de chocolat, on obtient tout ce que l'on désire. La crise de ravitaillement se fait cruellement sentir dans les couches pauvres de la population. Le Bataillon prend la garde au bord du Rhin. Les deux Compagnies de mitrailleuses assurent le service de place.

Le 7 décembre, je pars en permission de 22 jours. Il faut faire 25 km à pied pour aller prendre le train à Kandel. Par Winden et Wissembourg, nous gagnons Strasbourg où nous passons la nuit dans une caserne abandonnée par les Allemands. Les lits sont pleins de poux ! La ville est en fête et superbement décorée car on attend la visite du Président de la République pour le lendemain.

Le 8, le train me conduit à Saales où j'arrive l'après-midi. La voie ferrée ne va pas plus loin car, ici, commençait l'ancienne ligne de feu. La ville est aux trois-quarts détruite. Des camions-autos, que nous prenons d'assaut, nous conduisent, à travers les cols des Vosges, jusqu'à Saint-Dié où un train de voyageurs m'emporte à Bar-sur-Aube, non sans de nombreux arrêts et changements de lignes à Epinal, Neufchâteau et Chaumont. Dans cette gare, je vends un calot allemand à un soldat américain, pour la somme de 5 francs.

J'arrive chez mes parents le 9 à 2 heures de l'après-midi. Mon père venant d'être démobilisé, inutile de dire combien la famille est heureuse de se retrouver au complet après d'aussi longues absences, doublées des dangers et des souffrances encourus chaque jour.

Le 3 janvier 1919, je rejoins Lunéville d'où je suis dirigé sur Kandel. J'apprend que mon Bataillon se trouve dans les environs de Noeuburg. Je retrouve mes camarades de la 1re C.M. cantonnés dans une salle de bal du village de Berg où ils assurent la police de la circulation. Tous les trois jours, nous prenons la garde aux issues pour contrôler les saufs-conduits et interdire toute circulation à partir de 20 heures. Le froid est rigoureux. Les premiers jours, nous avons des difficultés pour nous comprendre avec les habitants qui ne parlent que l'allemand. Au bout de quelques semaines, nous arrivons à nous expliquer tant bien que mal avec eux. Ils sont assez gentils avec nous. Au bout de quelques jours, nous pouvons trouver des lits pour remplacer la paille du cantonnement où nous ne séjournons que le jour. Plus d'une jeune "Fraülein" versera des larmes le jour de notre départ... Celui-ci a lieu le 14 février, par un temps de neige. Je suis versé comme conducteur au train de combat, pour remplacer les anciens, démobilisés chaque jour. Après la traversée de riches forêts, nous arrivons à Dieback où nous cantonnons une dizaine de jours. La population y est sympathique.

Retour en France

Le 24 février, nous embarquons à Chaïd pour revenir en France. Notre convoi quitte la gare à 20 heures et roule toute la nuit. Passant par Strasbourg, Saarelouis, Thionville, Luxembourg, Longwy, Longuyon et Montmédy, nous débarquons en gare de Carignan le 25, à 22 heures. Le 26, par Sachy et Douzy, nous gagnons Bazeilles où nous cantonnons. Nous en profitons pour visiter la "*Maison des dernières cartouches*", transformée en musée et qui rappelle un acte de bravoure des combattants de 1870.

Le 27, par Sedan et Frénoy, nous venons cantonner à Connage où nous allons rester jusqu'au 8 mars. Le petit village dénommé "Ferme du Kronprinz", parce que celui-ci venant s'y ravitailler lorsque son Etat-Major était à Charleville, est presque abandonné. Nous y sommes fort mal logés dans des granges ou greniers. Il n'existe aucun commerçant et nous sommes à peine ravitaillés du fait que les voies ferrées de la région ne sont pas encore rétablies. Les habitants se nourrissent presque uniquement de pommes de terre et de pissenlits, car les Allemands leur ont tout pris lors de leur recul. C'est donc avec plaisir que, le 8 mars, nous nous éloignons de ce pays perdu. Nous cantonnons le soir à Dom-le-Mesnil. Le 9, par Flize, Les Ayvelles, Villers-Semeuse, Nohon, Mézières et Charleville, nous venons cantonner à Etion, village situé à 2 km de la ville. Nous y restons une dizaine de jours pendant lesquels nous travaillons pour l'habitant. Le 18, nous venons cantonner au hameau de Charrone qui compte une dizaine de maisons. C'est un véritable bled, ne possédant même pas de cantonnement digne de ce nom. Une épaisse couche de boue règne partout. Nous nous demandons ce que l'on veut faire de nous car, depuis notre retour en France, nous tombons de plus en plus mal. Le moral est plutôt mauvais. Pendant ce temps, les journaux et les hommes politiques glorifient les Poilus qui ont gagné la guerre. Elle est belle... la Gloire !!!

Le 29 mars, nous quittons avec plaisir ce "trou" où nous nous ennuyons depuis 10 jours. Après une longue marche sous la neige, nous arrivons à 11 heures à Mouzon, petite ville industrielle des Ardennes, sur les bords de la Meuse. C'est enfin le bon coin. La population est fort sympathique.Le soir, chacun de nous couche dans un bon lit. Ce qui n'est plus arrivé depuis de longs jours.

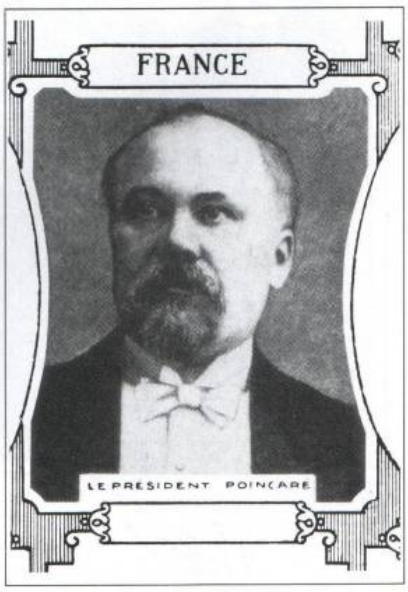
Le 5 avril, je pars en permission de 20 jours pour me retremper dans la vie familiale. Lorsque je rentre, le 1er mai, je retrouve ma Compagnie à Cons-la-Granville, village situé au bord de la Chiers, entre Longuyon et Longwy.

Le lendemain, je suis affecté à un poste de garde à la "Ferme d'Heumont" à 1 500 m de Longwy. Le poste comprend un caporal et quatre hommes et est chargé de la garde d'un dépôt de munitions allemandes. Nous sommes logés dans un baraquement et sommes ravitaillés chaque jour. Pendant un mois et demi, nous menons là une vie heureuse et exempte de tout soucis. Presque chaque soir, nous allons au bal à Longwy et, la journée, nous nous reposons. Notre cuisinier nous prépare des plats délicieux. Je crois que c'est la période dont j'ai conservé le meilleur souvenir au cours de mon séjour à l'armée.

Je rejoins ensuite ma compagnie à Cons-la-Granville. Tous les huit jours nous assurons la relève des petits postes d'Heumont et de Nexy. C'est la bonne vie. Le 2 août, je repars en permission de 20 jours.

En rentrant, le 1er septembre, je suis employé au Bureau de la Compagnie pour faire la démobilisation des vieilles classes puis, nommé caporal.

Le 20 septembre, nous allons à Longwy pour assurer le service d'ordre, à l'occasion de la visite du Président de la République, Monsieur Raymond Poincaré qui, le lendemain, doit venir remettre la "Légion d'Honneur" à la ville. Nous gardons les rues pour assurer la protection du cortège présidentiel. La pluie tombe toute la journée. Le soir, il y a bal public en plein air qui se prolonge toute la nuit.



La rue principale de Neuville en ruines

En caserne

Le 1er octobre, nous quittons Longuyon pour venir occuper nos casernements définitifs à Montmédy-Haut. La ville paraît morte et la citadelle où nous sommes logés est plutôt morose. Il n'y a aucune distraction. Nous voilà condamnés à la mélancolie jusqu'au jour de notre libération que nous espérons toujours pour le 15 avril 1920, à l'expiration de nos trois années de service. Je suis toujours employé au Bureau de la compagnie, comme Caporal adjoint au Sergent-fourrier. Le travail est de tout repos et je bénéficie de la liberté la plus grande.

Nous avons formé un petit groupe de joyeux camarades en compagnie desquels je vais, de temps en temps, faire un petit tour en Belgique, à Torgny. Il y a bal tous les dimanches et les demoiselles ne sont pas farouches. Nous visitons également, aux alentours de Montmédy, les villages de Thonne-les-Prés, Thonne-les-Thil, Thonnelle, Iré-le-Sec, Iré-les-Prés, Villescloit, Velosnes, Charancy, Vézin, Fresnoy, Grand-Verneuil, Vigneul, Chauvency-le-Château.

Le 15 mars 1920, nous avons connaissance de la décision ministérielle qui prévoit que notre classe va faire six semaines de "*rabiot*". C'est alors que nous commençons à trouver le temps long et à éprouver un dégoût de l'armée. Il se manifeste par de petits actes d'indiscipline aussitôt réprimés pour ne pas donner le mauvais exemple aux jeunes recrues des nouvelles Classes. Classes desquelles nous avons, ensuite, été séparés.

Les jours s'écoulent lentement. Pour nous faire patienter, certains avantages nous seront accordés, à partir du 15 avril : permission permanente, de 22 heures, haute-paye d'ancienneté, exemption de marche et d'exercice, permission supplémentaire de 5 jours. Tout celà n'empêche pas le mauvais esprit de régner et, un jour, la Compagnie refuse d'aller à un exercice commandé à tort. Notre classe est alors reléguée dans les casemates souterraines du fort et employée uniquement à des travaux divers de garnison.

Démobilisation

Les quelques semaines qui nous restent à faire s'écoulent ainsi, sans trop de tracas et dans une meilleure ambiance. Enfin le 24 mai arrive : c'est le jour où commence la démobilisation des premiers contingents de la Classe 18. A partir de ce moment, chaque jour fait des heureux. Je suis démobilisé le 11 juin. Je me rends au Bureau du Major où je suis rayé des contrôles du Bataillon puis au Bureau du Trésorier où je perçois la prime de démobilisation de 300 francs et mes frais de route. Il ne me reste plus qu'à rendre mon uniforme pour endosser le complet civil dit "*Abrami*" que le Gouvernement nous attribue, en récompense de nos sacrifices. Après de brefs adieux aux quelques camarades qui restent, je prends le train de 16 h 30. Je passe la nuit à Longuyon où, le lendemain, un train me conduit à Nancy. Après un arrêt dans cette ville puis à Bar-le-Duc, j'arrive à Bar-sur-Aube le 12 juin 1920 à 19 heures.

Cette fois, c'est bien fini. Je peux dire "*Adieu à la Vie Militaire*" qui m'aura laissé plus de mauvais souvenirs que de bons.

Val-Perdu le 8 novembre 1920
† Jules RUELLE
Ex-chasseur du 18e B.C.P.
Classe 1918

Jules Ruelle était un agriculteur et celà se ressent très nettement dans ses notes. Il voit que les ânes atteints par les gaz sont devenus aveugles, note que les soldats belges battent une meule de blé pour leur usage, s'intéresse au muguet des bois et remarque que des champignons phosphorescents poussent sur certaines racines. A l'instant des attaques, son regard est d'abord attiré par les champs de blé ou les cultures qui vont être ravagés par les assauts. Il semble aussi regretter que le bétail soit livré à l'abandon dans les pâturages.

Nous avons également été frappés par ses réactions vis-à-vis de l'ennemi :

Lorsque les armées allemandes avancent en territoire français, il se trouve face aux "*Boches*". Puis, lorsque le front se stabilise, les tranchées ennemies abritent des "*Fritz*". Enfin, lorsque les armées françaises sont victorieuses, il rencontre des prisonniers "*allemands*"...

Cette "évolution du langage" nous est apparue intéressante car on va, ainsi, du pire au normal, au fur et à mesure de l'évolution des évènements. En effet, le mot "**Boche**", désignant les Allemands est un terme "revanchard" apparu avec la guerre de 1870 sous la forme "*Allemoche, Alboche*" avec une acception de "sauvage", peut-être par analogie avec la tribu africaine "sauvage" (?) des *Bochimans* (*Bushmens*). Pour ce qui concerne "**Fritz**", le terme est beaucoup plus adouci car il s'agit d'un prénom germanique courant que l'on peut rapprocher du "**Jules**" français. L'Allemand peut donc être un "*Fritz*" au même titre que le Français est un "*Jules*".

Il nous faut également donner quelques explications quant à quelques autres termes utilisés par l'auteur. Si chacun sait que le sigle B.C.P. recouvre l'appellation "Bataillon de Chasseurs à Pied", on a un peu oublié aujourd'hui que ces chasseurs étaient familièrement appelés "*les Vitriers*". Quant à l'abréviation C.M., elle signifie "Compagnie de Mitrailleuses".

Les baraquements de fortune étaient des "**Gourbis**", souvenirs des Bataillons d'Afrique qui avaient emprunté ce mot à l'arabe algérien où il désigne une sorte d'habitation de fortune.

Jules Ruelle utilise le terme "**Ambulance**" pour désigner indifféremment l'Hôpital mobile de Campagne et la voiture-ambulance. Ceci peut parfois prêter à confusion et ne se conçoit que dans le contexte.

Les boîtes de "**singe**" sont, en fait, des conserves de viande de bœuf salée ou "*corned-beef*". Cette désignation, apparue au cours de la guerre 14-18, tient au fait que ces boîtes, importées des Etats-Unis, étaient imprimées d'un logo présentant un petit singe.

Le "**pinard**" est, chacun le sait, du vin. Ce que l'on sait moins est que ce mot est l'altération de "*pineau*", vin réalisé à partir du raisin (du même nom) dont la grappe très serrée ressemble à une pine de pin.

La "**gniole**", c'est l'eau-de-vie forte, forme apocopée de "*torgniole*", gifle en français, car lorsqu'on la boit "ça fout un coup !". On notera que cette eau-de-vie était presque toujours issue de la distillation des vins du midi. Une opération qui, en son temps (juste après les révoltes), permit de sauver la viticulture locale et encouragea l'extension du vignoble méridionale.

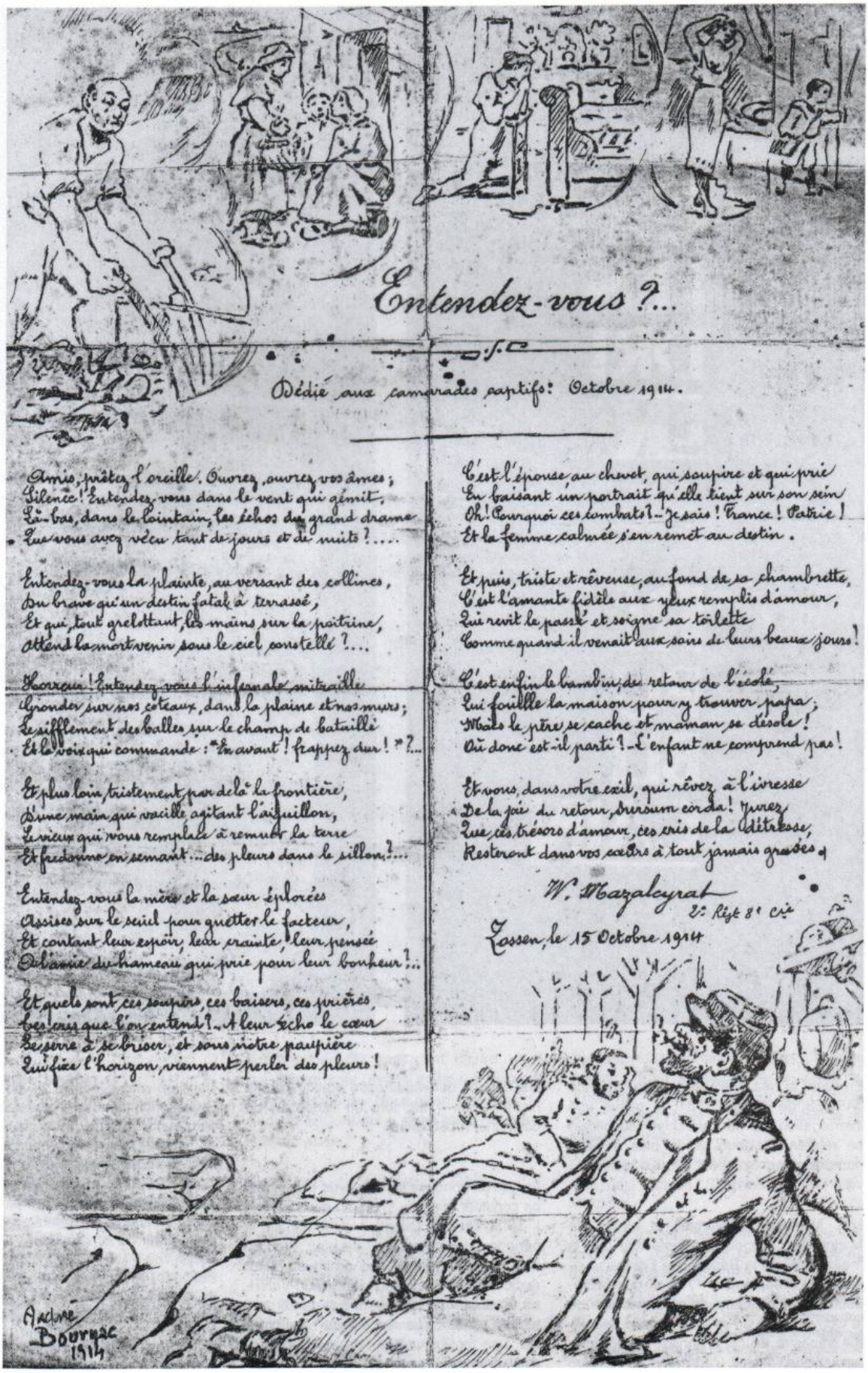
Précisons, d'autre part, que les "**Goumiers**" étaient des escadrons de cavaliers supplétifs musulmans principalement recrutés au Maroc. Ce mot est la francisation de l'arabe "*Goum*" qui signifie "troupe".

Enfin rappellons que l'air de la "**Sidi-Brahim**" est l'hymne des B.C.P. et qu'il commémore les combats remportés par les Chasseurs sur les troupes d'Abd-el-Kader les 23, 24 et 25 septembre 1845 en Algérie, entre les villes d'Oujda et de Ghazaouet.

Soldats cultivant les terres abandonnées dans la Marne

Les documents illustrant ce document sont extraits d'un "Manuel du Gradé d'Infanterie" édité par le "Ministère de la Guerre".

Les photographies sont des documents parus dans "Almanach du Petit Parisien" de 1917 et dans le fascicule "La Guerre" également paru en 1917.



Entendez-vous ?...

Dédié aux camarades captifs : Octobre 1914.

Amis, prêtez l'oreille. Ouvrez, ouvrez vos âmes ;
Silence ! Entendez vous dans le vent qui gémit,
Là-bas, dans le lointain, les échos du grand drame
Que vous avez vécu tant de jours et de nuits ?....

Entendez-vous la plainte, au versant des collines,
Du brave qu'un destin fatal a terrassé,
Et qui, tout grelottant, les mains sur la poitrine,
Attend la mort venir sous le ciel constellé ?...

Hourrah ! Entendez vous l'infernale mitraille
Gronder sur nos coteaux, dans la plaine et nos murs ;
Le sifflement des balles sur le champ de bataille
Et la voix qui commande : "En avant ! frappez dur ! " ?...

Et plus loin, tristement, par delà la frontière,
D'une main qui vacille agitant l'aiguillon,
Le vieux qui vous remplace à remuer la terre
Et fredonne en semant... des pleurs dans le sillon ?...

Entendez-vous la mère et la sœur éplorées
Assises sur le seuil pour guetter le facteur,
Et contant leur espoir, leur crainte, leur pensée
De l'ami du hameau qui prie pour leur bonheur ?...

Et quels sont ces soupirs, ces baisers, ces prières,
Ces cris que l'on entend ? - A leur écho le cœur
Se serre à se briser, et sous notre paupière
Qui fixe l'horizon, viennent perler des pleurs !

C'est l'épouse, au chevet, qui soupire et qui prie
En baisant un portrait qu'elle tient sur son sein
Oh ! Pourquoi ces combats ? - Je sais ! France ! Patrie !
Et la femme, calmée, s'en remet au destin.

Et puis, triste et rêveuse, au fond de sa chambrette,
C'est l'amante fidèle aux yeux remplis d'amour,
Qui revit le passé et soigne sa toilette
Comme quand il venait aux soirs de leurs beaux jours !

C'est enfin le bambin, de retour de l'école,
Qui fouille la maison pour y trouver papa,
Mais le père se cache et maman se désole !
Où donc est-il parti ? - L'enfant ne comprend pas !

Et vous, dans votre exil, qui rêvez à l'ivresse
De la joie du retour, sursum corda ! Jurez
Que ces trésors d'amour, ces cris de la détresse,
Resteront dans vos cœurs à tout jamais gravés.

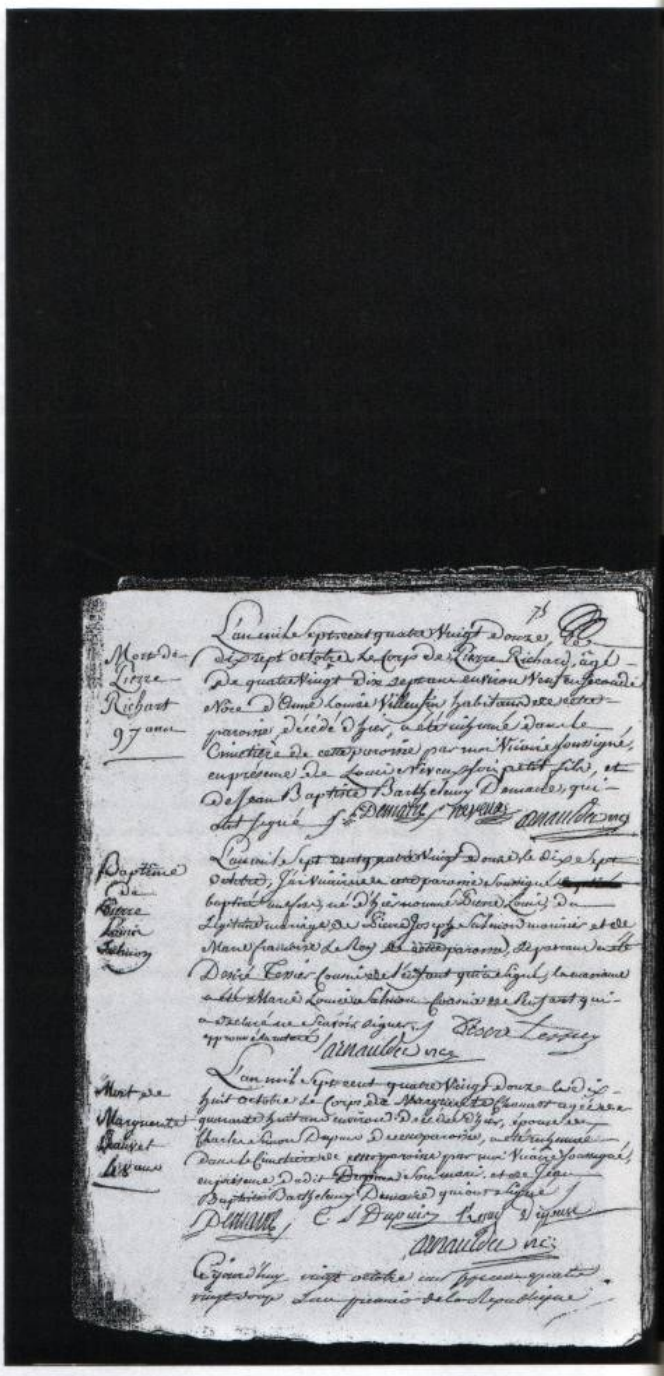
W. Mazalcyrat
2e Régt 8e Cie

Zossen, le 15 Octobre 1914

Andre Bournac 1914

ENTENDEZ-VOUS ?... Chanson écrite le 15 octobre 1914 au camp de Zossen par le soldat W. Mazalcyrat de la 8ème Compagnie du 2ème Régiment, illustrée par André Bournac et dédiée à leur camarades prisonniers.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN



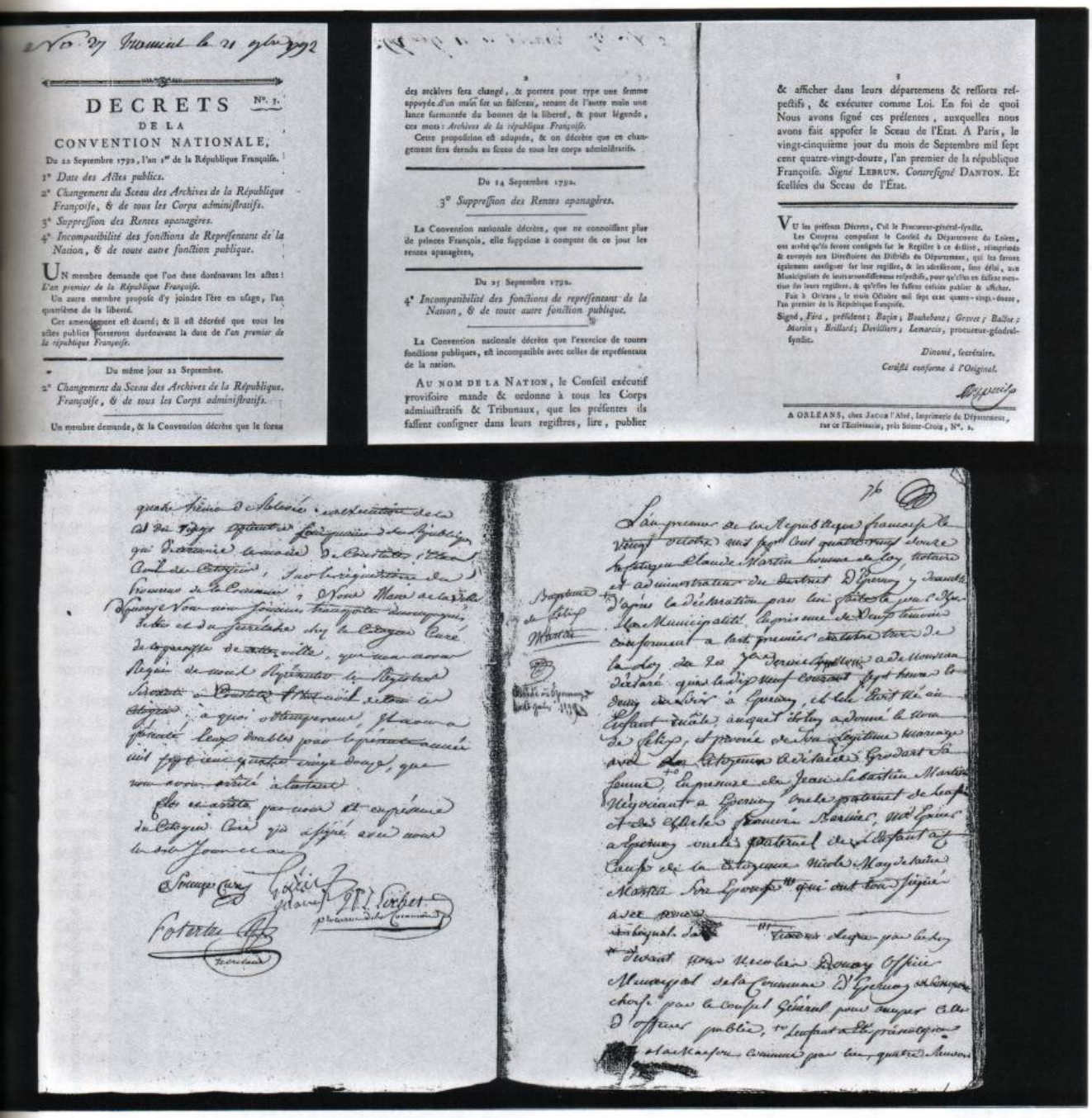
En lisant la très intéressante chronique de JASEES de votre n° 131, je relève une interrogation sur le calendrier républicain se référant d'ailleurs à de plus anciens numéros sur ce sujet (N° 129 & 130).

MM. Mailly de Brévonnes et Maillot de Matignicourt rappellent à juste titre que la "naissance" de la République Française se situe le 22 septembre 1792 et que la traduction administrative de cette décision de la Convention a pu se faire dans le quatrième trimestre de cette année. Ce qui infirme, si besoin était, l'assertion du numéro sus-évoqué qui situait cette pratique administrative en 1793, lors de l'adoption du calendrier républicain.

Lorsqu'on consulte les Archives Publiques, on constate que dès 1789, on évoquait l'an I de la Liberté. Quand il s'est agi de la période conventionnelle, et pour prendre acte du changement des pratiques, il fut décidé, sur la proposition de Billaud-Varenne, d'adopter ce fameux décret du 25 septembre 1792 : "*La République Française est une et indivisible*", qu'on retrouvera d'ailleurs dans les constitutions ultérieures.

Dans ce même souffle — abolition de la Royauté (Décret du 21 septembre 1792) et établissement d'un nouveau régime, celui de la République, qui courait déjà dans l'esprit des révolutionnaires d'alors, mais fut repoussé, un premier temps (1791) par les Membres de la Législative, il est décidé que les actes publics seraient dorénavant, soit à partir du 22 septembre 1792, date du décret, de l'AN PREMIER DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE. De même, le sceau des Archives Publiques fut modifié dans une représentation toute républicaine.

Je me suis attaché à retrouver dans les Archives d'Epernay, le passage d'une



N° 27 Promulgué le 21 9bre 1792

DECRETS N°. 1.
DE LA
CONVENTION NATIONALE,

Du 22 Septembre 1792, l'an 1er de la République Françoise.

1° *Date des Actes publics.*

2° *Changement du Sceau des Archives de la République Françoise, & de tous les Corps administratifs.*

3° *Suppression des Rentes apanagères.*

4° *Incompatibilité des fonctions de Repréſentant de la Nation, & de toute autre fonction publique.*

UN membre demande que l'on date dorénavant les actes : *l'an premier de la République Françoise.*

Un autre membre propoſe d'y joindre l'ère en uſage, l'an quatrième de la liberté.

Cet amendement eſt décrété; & il eſt décrété que tous les actes publics porteront dorénavant la date de *l'an premier de la république Françoiſe.*

Du même jour 22 Septembre.

2° *Changement du Sceau des Archives de la République Françoiſe, & de tous les Corps adminiſtratifs.*

Un membre demande, & la Convention décrète que le ſceau

2

des archives ſera changé, & portera pour type une femme appuyée d'un maſſe ſur un faiſceau, tenant de l'autre main une lance ſurmontée du bonnet de la liberté, & pour légende, ces mots : *Archives de la république Françoiſe.*

Cette propoſition eſt adoptée, & on décrète que ce changement ſera étendu au ſceau de tous les corps adminiſtratifs.

Du 14 Septembre 1792.

3° *Suppreſſion des Rentes apanagères.*

LA Convention nationale décrète, que ne connoiſſant plus de princes François, elle ſupprime à compter de ce jour les rentes apanagères,

Du 25 Septembre 1792.

4° *Incompatibilité des fonctions de repréſentant de la Nation, & de toute autre fonction publique.*

LA Convention nationale décrète que l'exercice de toutes fonctions publiques, eſt incompatible avec celles de repréſentant de la nation.

AU NOM DE LA NATION, le Conſeil exécutif proviſoire mande & ordonne à tous les Corps adminiſtratifs & Tribunaux, que les préſentes ils faſſent conſigner dans leurs regiſtres, lire, publier

3

& afficher dans leurs départemens & reſſorts reſpectifs, & exécuter comme Loi. En foi de quoi Nous avons ſigné ces préſentes, auxquelles nous avons fait appoſer le Sceau de l'Etat. A Paris, le vingt-cinquième jour du mois de Septembre mil ſept cent quatre-vingts-douze, l'an premier de la république Françoiſe. *Signé* LEBRUN. *Contreſigné* DANTON. Et ſcellées du Sceau de l'Etat.

VU les préſens Décrets, Ouï le Procureur-général-ſyndic.

Les Citoyens compoſant le Conſeil du Département du Loiret, ont arrêté qu'ils ſeront conſignés ſur le Regiſtre à ce deſtiné, réimprimés & envoyés aux Directoires des Diſtricts du Département, qui les feront également conſigner ſur leur regiſtre, & les adreſſeront, ſans délai, aux Municipalités de leurs reſſortiſſans reſpectifs, pour qu'elles en faſſent mention ſur leurs regiſtres, & qu'elles les faſſent enſuite publier & afficher.

Fait à Orléans, le trois Octobre mil ſept cent quatre-vingt-douze, l'an premier de la République Françoiſe.

Signé, *Fèré*, préſident; *Bazin*, *Bouchebeau*; *Grivet*; *Baſſet*; *Martin*; *Brillard*; *Devilliers*; *Lemarois*, procureur-général-ſyndic.

Dionné, ſecrétaire.

Certifié conforme à l'Original.

A ORLEANS, chez Jacob l'Aîné, Imprimeur du Département, rue de l'Entrainaux, près Sainte-Croix, N°. 2.

Baptême de Félix Martin

Félix né à Epernay le dix ſeptembre 1792

76

L'an premier de la Republique Françoiſe le vingt octobre mil ſept cent quatre vingt douze ſuivant la loy du Citoyen Claude Martin homme de loy, notaire et adminiſtrateur du diſtrict d'Epernay, demeurant d'après la déclaration par lui faite à la Municipalité, Laquelle a de deux temoins conformément a l'art premier du titre trois de la loy du 20 7bre dernier, a de Monsieur déclaré qu'aujourd'hui environ ſept heures du ſoir dans ſa maiſon à Epernay, et lieu dit au Chaſſat, eſt né un enfant mâle, auquel il luy a donné le nom de Félix, et provenu de la légitime mariage avec Madame Catherine Godart ſa femme, La mere du Jean Sebaſtien Martin Négociant a Epernay oncle paternel de l'enfant et des effets François Martin, Mre Curé a Epernay oncle maternel de l'enfant a Cauſe de la Citoyenne Nicole May de Saint Martin ſon Epouſe, qui ont tous jugés a ſe ſavoir ſignés par ledit Donay officier Municipal de la Commune d'Epernay et Cinq choſe pour le Conſeil Général pour occuper celle d'officier public, et lecture a eſt faite et a Maiſon commune par lui, quatre Mai

L'an premier de la Republique Françoiſe le vingt octobre mil ſept cent quatre vingt douze ſuivant la loy du Citoyen Claude Martin homme de loy, notaire et adminiſtrateur du diſtrict d'Epernay, demeurant d'après la déclaration par lui faite à la Municipalité, Laquelle a de deux temoins conformément a l'art premier du titre trois de la loy du 20 7bre dernier, a de Monsieur déclaré qu'aujourd'hui environ ſept heures du ſoir dans ſa maiſon à Epernay, et lieu dit au Chaſſat, eſt né un enfant mâle, auquel il luy a donné le nom de Félix, et provenu de la légitime mariage avec Madame Catherine Godart ſa femme, La mere du Jean Sebaſtien Martin Négociant a Epernay oncle paternel de l'enfant et des effets François Martin, Mre Curé a Epernay oncle maternel de l'enfant a Cauſe de la Citoyenne Nicole May de Saint Martin ſon Epouſe, qui ont tous jugés a ſe ſavoir ſignés par ledit Donay officier Municipal de la Commune d'Epernay et Cinq choſe pour le Conſeil Général pour occuper celle d'officier public, et lecture a eſt faite et a Maiſon commune par lui, quatre Mai

rédaction confessionnelle (baptêmes) à une rédaction laïque.

Vous verrez dans les documents joints, cette nouvelle rédaction qui débuta chez nous le 20 octobre 1792, en exécution de la loi du 20 septembre l'an premier de la République qui détermine le mode de constater "*l'Etat-civil des Citoyens, sur le réquisitoire du procureur de la commune, nous maire de la ville d'Epernay, nous nous sommes transportés accompagnés de lui et du secretaire chez le citoyen, curé de la paroisse de cette ville que nous avons requis de nous Représenter les Registres servant à constater l'Etat-Civil de tous les citoyens, à quoi obtempérant. Il nous a présenté ceux doubles pour la présente année Mil sept cent quatre vingt douze que nous avons arrêtés à l'instant. Clos et Arrêté par Nous et en présence du Citoyen et Curé qui a signé avec Nous les dits jour et An.*

Signatures :	*Seneuze*	*Gillet*
	Curé	*Maire*
Poterlet	*J.P.L. Lochet*	
Secrétaire	*Procuteur de la commune*	

Suit la transcription d'une naissance du fils de Claude Martin, homme de Loy, Notaire le 19 octobre en application du Titre Trois de la Loy du 20 septembre 1792.

L'enfant était présenté devant "Nicolas Donay Officier Municipal de la commune d'Epernay choisi par le Conseil Général pour occuper celle d'Officier Public à la Maison Commune.

On notera avec amusement que la mention marginale indique "*Baptême (sic) de Félix Martin*".

Il me paraissait intéressant de verser ces pièces au dossier des procédures civiles durant la dite République

Francis LEROY
Chargé de la Promotion
du Patrimoine Historique
Président de la Sté des Arts, des Sciences, et d'Histoire d'Epernay

Nous espérons qu'un de nos amis abonnés pourra nous donner la marque et l'époque de cet ancien tracteur photographié dans la Marne... d'avance merci.

HAUTEVILLE 1827
INVENTAIRE MOBILIER

Folklore de Champagne N° 131

Cet inventaire est un régal ! J'y apporte mon "grain de sel" :

A propos de ce "*nurier*", ne pourrait-on y voir la désignation d'une terrine servant à contenir le pâté de hure de porc, "**un hurier**", avec agglutination de l'article ?

La "**bonne grande vergette en fer**" mesure entre 2 m et 2,40 m. Nous en avons encore dans nos Ardennes. Je pense que cette solide tringle de fer servait à soutenir les rideaux que l'on tire devant l'alcôve.

Pour la "**soie de lapin**", mystère ! Dans une chanson du début du XIXe rapportée de Reims et remise à la mode par Bernard Poplineau à partir d'une cassette que je lui avais transmise, on dit : "*le marié en peau de lapin rouge... Il avait un gilet... un chapeau qui avait la couleur du soref*". C'est-à-dire un chapeau "huit reflets" en soie de couleur mordorée comme celle d'un hareng saur. Quant au gilet de cérémonie des hommes, il était également en soie...

Le "**jupon**" était peut être bien une simple jupe. Une chanson d'autrefois nous dit "*Ma mère nous fit faire un beau jupon blanc tout, tout, tout galonné d'argent*".

Le "**pantalon de printanière**" ? Ne serait-ce le pantalon de toile que l'on met au Printemps et qui remplace la culotte de drap épais ou, aujourd'hui, de velours ? Toujours une chanson : "*Quand papa Della mourra, j'aurai sa culotte de drap* !"

Cette première sortie printanière se faisait en culotte — ou pantalon — et en chemise "*à purette*", c'est-à-dire en "bras de chemise", ce qui limitait la transpiration.

Je vous enverrai par un prochain courrier, la photographie d'une "**batte à beurre**" que je possède encore. Il s'agit d'un gros battoir avec lequel on frappait les mottes de beurre à petits coups répétés pour en faire sortir l'eau. On l'utilisait avant de connaître l'époque des moules en bois décorés, quand on recueillait encore la crème du lait à la cuillère.

Tout cela ne nous rajeunit pas ! J'ai 68 ans et ces souvenirs me viennent de ma grand-mère.

Longue vie à votre revue.

Mme Lucie KRET
08290 Aouste

J'ai lu avec intérêt, comme toujours, et curiosité, le dernier numéro de "Folklore de Champagne" et, en particulier l'article de Michel Coutant "Hauteville, un inventaire de 1827".

Page 24 (3e paragraphe colonne de gauche) il est écrit qu'il n'a pas été possible de décripter de façon certaine le mot "*nurier*".

Par curiosité — comme je le dis précédemment — je me suis reporté à la reproduction du document original et j'ai cru y déceler le mot "*miroir*" ; la présence de deux petits points (sur les i) semble le confirmer encore qu'un miroir avec quatre kilogrammes de lard salé ne sont pas d'une cohabitation habituelle !

Enfin, je vous soumets ma version...

Cet inventaire démontre combien les conditions d'existence de nos ancêtres (et je soupçonnerais le sieur Jean Antoine Mauclerc d'être l'un des vôtres) étaient précaires.

D. GIRARDOT
51000 Châlons-sur-Marne

Il s'agit bien effectivement de l'inventaire après décès d'Antoine Mauclerc, mon ancêtre paternel à la 6ème génération.

Votre analyse de l'écriture de "*miroir*" m'interpelle dans le sens où le "m" a le troisième jambage séparé des autres et que ce cas ne semble pas apparaître en d'autres point du texte.

Cependant il paraît difficile de croire qu'aucun miroir ne soit présent dans une demeure, quel que fut l'état de pauvreté de la famille, quoi que ?...

En ce qui concerne la juxtaposition d'un miroir et de 4 kg de lard salé, il faut remarquer que l'inventaire définit, en suivant, le matériel situé au niveau de l'évier. Un lieu qui, il n'y a pas encore bien longtemps, était tout à la fois un point de cuisine et d'entretien corporel.

J'ajouterai qu'une erreur de transcription s'est glissée en page 26, au chapitre des "*Dettes actives*". Il faut lire "*La dite veuve Mauclerc nous a déclaré qu'il est dû à la communauté* **par** *le Sieur Isidore Garnier, cabaretier à Hauteville et non* "... **pour** *le Sieur Garnier,...*". Cette correction modifie l'interprétation des dettes, faite en marge, que ne sont plus de 112 F. mais correspondent à un avoir de 100 - 12 soit 88 F. plus les intérêts.

Je me suis demandé pourquoi le cabaretier pouvait leur devoir 100 F. ? Je pense que la communauté devait lui avoir vendu le 11 mars, non pas des terres (son nom n'apparaît pas) mais, peut-être, du vin. D'autant que l'inventaire annonce que, dans le cellier, se trouvent quatre tonneaux vidangés.

Michel COUTANT
51000 Châlons-sur-Marne

LEVEURS DE VANNERIE
A BUSSIERE LES BELMONT

Notre carte postale N° 2

Originale activité que le "levage" de vannerie. Il pourrait y avoir à Limoges du "levage" de porcelaines et faïences !

Le chargement, même s'il n'est pas pondéreux, a besoin d'être solidement arrimé !

Je ne pense pas que le camion soit "du début du siècle". Berliet existait-il en 1900 ? Mon père, vers 1927-29, conduisait un camion de ce type avec roues à bandages et transmissions par chaînes.

On voit très bien la "corne" avertisseuse et deux types d'éclairage, falots sur la cabine et phares, plus classiques, à l'avant du capot. A l'époque dont je me souviens, on utilisait l'acétylène comprimé dans des bouteilles allongées appelées "Magondeaux" (sans doute le nom de l'inventeur).

Pour le compte de son patron, mon père effectuait les transports les plus variés : paille, foin, bois, pommes de terre, engrais, matériaux de construction, veaux, cochons, équipe de foot, noces !...

La corne avertisseuse était fréquemment utilisée — bien inutilement d'ailleurs — car le bruit du moteur et celui de la ferraille brinquebalante sur les routes non goudronnées garnies de nombreux nids de poules", suffisait à prévenir piétons et conducteurs de troupeaux... Le timbre et le rythme des "coups de corne" révélaient l'identité du chauffeur et du propriétaire du camion.

Yvon CHALARD
19100 Brives-la-Gaillarde

GENS DU VOYAGE
LES THEATRES POPULAIRES

Folklore de Champagne N° 119-123-128

Depuis ma dernière demande de renseignement à propos d'un lointain parent Charles BONHENRY ayant eu un théâtre ambulant, mes recherches se sont poursuivies.

Il est né en 1887 à Paris et a été retrouvé sur une liste électorale ou il est mentionné "*Artiste lyrique ambulant*".

J'espère toujours retrouver d'autres archives...

Mme Marcelle SABARD
89100 SENS

FONTE N° 7 - A.S.P.M. Mairie de Wassy - 52130 Wassy.

La route du fer est ouverte - L'influence du catholicisme social dans la métallurgie champenoise - La fonderie d'art du val d'Osne - Guimard et Saint-Dizier - Coke contre charbon de bois - Brèves.

JOURNAL DU PARC - P.N.R. Montagne de Reims - 51480 Pourcy.

Nouveaux élus, nouvelles ambitions - Fiche pédagogique : Les belles empoisonneuses de la Montagne de Reims (Arum tacheté, Chèvrefeuille, Belladone, Morelle noire, Troène) - Des expositions à découvrir.

LES CAHIERS HAUT-MARNAIS N° 190 - BP 565 - 52012 Chaumont.

Nouvelles recherches concernant le lignage de Joinville - Projets d'hôtel de ville et d'arsenal pour Langres en 1662 - La sidérurgie haut-marnaise vue par Louis Reybaud, Justin Fève et Victor-Eugène Ardouin-Dumazet (dernier quart du XIXe).

LA MEMOIRE DE L'AUBE - BP 118 - 10303 Ste Savine cedex.

N° 44 (4e trim. 94) - *L'avion à réaction canadien allait s'écraser sur Troyes - La mémoire de France et du Monde - La vie quotidienne dans l'Aube - En f'sant la Boule d'Or.*

N° 45 (1er trim. 65) - *A St André, trois ouvriers sont ensevelis dans une tranchée de 5 m. - La papeterie de Villeneuve (et celle de Chappes) vont fermer définitivement - Chronique des années 60 - La vie quotidienne dans l'Aube - La mémoire de France et du Monde - Berlin 1965, des Troyens devant le "Mur" - En f'sant la Boule d'Or - Le sport dans l'Aube - Au fil des mois.*

LA GAZETTE DE CHAOURCE - MJC - 10110 Chaource.

N° 255 - *Activités à la MJC - Amadys Jamyn - Il était une fois dans l'Yonne - Les histoires de Lucien : Les souvenirs d'un commerce de porte à porte au temps jadis - Mariage franco-indien...*

N° 256 - *Le sport en liberté - Entreprise collège - Amadis Jamyn - Les histoires de Lucien : Souvenirs de l'école de Balnot, travaux d'autrefois avec les chevaux - Club des Aînés...*

N° 257 - *Conseil d'administration - Amadis Jamyn - Marcel Martin, pompier - Les histoires du Julien - Histoire, les années en 2...*

N° 258 - *Expo, solidarité - Amadis Jamyn - Découvrir les grues - Les histoires de Lucien : Un mirage III de la base de Dijon s'écrase près de Balnot-la-Grange - François Dozières, coureur automobile...*

TERRES ARDENNAISES - 21, rue Hachette - 08000 Charleville Mézières.

N° 40 - *La contrebande du tabac au département de Charleville (1700-1760) - Les gabelous dans les Ardennes d'après Helvétius, fermier général en 1738 - Contrebandiers de laines - Petit vocabulaire de la fraude - Ruses de frontières - Les chiens de Victor - Immigrés belges et xénophobie - Quand le lieutenant Henri Manceau gardait la frontière - "Le schiste vote à gauche, le calcaire et l'argile à droite".*

N° 41 - *Verreries anciennes en forêts d'Argonne ardennaise - Lecture d'une charte de 1303 - Un Sedanais, pionnier méconnu de l'aviation, Henri Louis Brégi (1888-1917) - Socialisme et anarchisme : de la cohabitation au divorce, 1881-1891 -*

"Ninie des bois" - Quand le lieutenant Henri Manceau gardait la frontière (II) - L'hiver 1939-1940, de triste mémoire - Les pacifistes et le 11 novembre dans l'Entre-deux-guerres.

DIALOGUE - N° 12 - Comité dép. Tourisme de la Marne - 2 B, bd Vaubécourt - 51000 Châlons sur Marne.

Tout nouveau ! - Séjours en Champagne, une action à la loupe - Le temps des salons.

R.C.A. - Conseil Régional - 5, rue de Jericho - 51037 Châlons sur Marne.

N° 9 - *La région en écho - La déléguée régionale de Météo France - Les traces de Gargantua en Hte-Marne - Le château de Bazeilles - Le textile "made in" Champagne-Ardenne - L'institut régional de Coopération Développement - De la Côte des Bars... à Montréal - L'hibernation des petits animaux - Le handball régional.*

CHAMPAGNE GENEALOGIE - BP 20 - 51005 Châlons sur Marne cedex.

N° 55 - *Complément au répertoire - Nous sommes tous cousins - Nos quartiers - Rôle d'imposition de la ville de Reims pour 1621 - La page d'onosmatique - Epidémies dans la Marne à la fin de l'Ancien Régime - ... - C.G. Aube : La vie du C.G.A. 10 - Faits divers : St Christophe, Avant les Ramerupt, Mesnil L ettre, Voué - La famille Soumillon - Arbre généalogique Laffra/Lafra.*

N° 57 - *C.G. Marne : Courrier des lecteurs - Tragique fin de messire Gaston de Fredy des Vavrays - Nos quartiers - A propos de Valmy - Alfred Abbey, facteur d'orgues - Vente des biens nationaux - Chronique de la poste aux chevaux (ou poste royale) - La famille Guénard de la Tour - Livre journal du chanoine J.B. Boucher des Ormes - Généalogie Forest - Généalogie Fleurieau - Généalogie Moret - C.G. Aube : Généalogie Laffra/Lafra - Faits divers : Paroisse de Montaingon - Dienville - Magny Fouchard) Chaource : une sage-femme bien étourdie - Cousinage Danton.*

SOCIETE DES ARTS ET SCIENCES D'EPERNAY ET DE LA REGION - Maison des Associations - 8, rue M. Cerveaux - 51200 Epernay.

N° 2 - *Voyage dans les Ardennes - Le siège d'Epernay (août 1592) - Les Cathares en Champagne ou les secrets du Mont-Aimé.*

RACINES HAUT-MARNAISES - Centre généalogique de Hte Marne - BP 175 - 52005 Chaumont cedex.

N° 2 - *Vie du centre - Recherches des adhérents - Bibliographie - Technique de la pierre sèche - Origine des Buat - Ce qui se passait en Bassigny de 1636 à 1650 - Histoire des Bavoillot d'Australie - St Dizier ville étape sous l'ancien régime - Tornade sur le bailliage de Bourmont en 1708.*

N° 3 - *Vie du Centre - Recherches des adhérents - Choléra à Charmoilles - Onomastique Bussières les Belmont.*

N° 4 - *Vie du centre - Recherches des adhérents - Bibliographie - Profession, exécuteur - Les feux de Riaucourt du XVe au XVIIe.*

BULLETIN S.A.H.T. - N° 44 - Sté Archéologique et Histoire du Tonnerois - 5, rue du Prieuré - 89700 Tonnerre.

Sondage dans les jardins de l'Hôpital - L'histoire mouvementée des cimetières de Tonnerre - Le Prieuré de Bénédictines de Jully - Inventaire du Château de Junay au XVIIe - Justice, métairie et route des bois de Flogny - L'énigme du Château de La Roche enfin résolue ? - Dépense du Seigneur de Flogny pour son mariage en 1778 - "Boire" et déboires révolutionnaires à Ancy-le-Franc - Un magasin au fil de l'eau, le bateau à vaisselle.

BULLETIN STE DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE - N° 624 - Musée - 48 rue de la République - 80000 Amiens.

Séances des 11/01/92, 15/02/92, 14/03/92 - Le château de Beaucamps-le-Jeune - Jean Régnier et son invocation des Saints.

AGUIANE "LE SUBIET" - SEFCO - Les Granges - 17400 St Jean d'Angély.

N° 170 - *Un homme-orchestre ambulant de la région - Le Carnaval dans l'île de Ré - Le théâtre à Ars-en-Ré au début du siècle - Sentence de la noyade de mardi-Gras - Soirée charentaise - L'épicerie de ma mère : essai sur la société rurale à Cherves-de-Cognac - Des maladies des enfants - A propos de William Barbotin, du treizain de mariage, de la tuile au loup, des glacières, des coutumes de mariage, de cuisine régionale, de remplacement au service militaire, d'outils anciens.*

N° 173 - *Un peintre, Jean Teilliet - L'épicerie de ma mère (suite) - Une épicerie de campagne, il y a près de cent ans - Biobliographie de Royan - Plantation d'un arbre de la Liberté de 1/7/92 à Sauzé-Vaussais - Etienne Fargeau Choderlos de Laclos (1785-1914) - A propos des maréchaux-ferrants, des glacières, de la marée, de chansons populaires dites "folkloriques" de William Barbotin et Henry Mériot, de couronnes "maisons de fête", de la "soupe à reun", des ancêtres, mes arrière-grands-parents, de nostalgie, mon fer à cheval est-il un porte-bonheur ?, de cuisine régionale.*

LEMOUZY - 13, place Municipale - 19000 Tulle.

N° 124 - *Le tombeau des Ancêtres, St Psalmet - Un chant de Giraut le Bornelh - Un violoneux pas comme les autres, Michel Meilhac - Petit glossaire étymologique limousin - Art nouveau en Limousin, le Graal - Quelques aspects de l'histoire d'Yssandon et de l'Aquitaine...*

N° 125 - *La peur du loup - Le tombeau des ancêtres, Ste Radegonde - Bucolicas - Le beurre et le petit-lait - Petit glossaire étymologique limousin - Vieux remèdes d'un livre de médecine - Un collège de la Contre-réforme catholique - Recensement des hauts-fourneaux et des forges du district de St-Yrieix - A propos des croix de Veix - Les sénéchaux royaux du Limousin du XIIe au XIVe...*

BARBIZIER - N° 18 - Folklore Comtois - Musée Populaire - La Citadelle - 25000 Besançon

Les "sangliers" du Mont d'Or - La fabrication de sangles à fromage dans le Ht Doubs - Hypothèses à propos de l'évolution des bâtis de charrue en France-Comté au XIXe et début XXe - La vêture des enfants assistés dans le Doubs au siècle dernier - Propriété communale et activité céramique à Etrepigney.

EKLITRA - Bibliothèque municipale - BP 542 - 80005 Amiens cedex 1.

N° 3/92 - *Ambulancier - Les bois de Bouillancourt-en-Séry et leurs propriétaires - Cantique des Réfugiés Picard...*

N° 4/92 - *Les Cathares chez nous et dans les Nord de la France - Un évêque cathare de Morinie - Les couleurs du gris - La toponymie d'Allonville et de Querrieu, l'origine du pseudonyme de Du Gange...*

N° 26-1992 - *L'anthroponyme Dufrien - Un terme rare pour désigner la terre argileuse en Vimeu - A propos du lieu-dit Guisy - La création de l'Ecole Normale Primaire de Garçons à Amiens - Les chaussées Brunehaut - L'énigme résolue de Marie sans chemise...*

FOLKLORE DE FRANCE - CNGFF - 160, Traverse de Russan - 30000 Nimes.

N° 223 - *Les fontaines, les lavoirs, les puits, des pierres, de l'eau - Le vent d'amont - St Nicolas des chrétiens - St Florentin au temps des rois maudits - De Pierre Paul Riquet, de notre canal, celui du midi.*

N° 224 - *Deux quêtes enfantines bien vivantes à Riespach - Le temps de Noël en Gascogne et en Lauragais - Le siège de Vence 1592 - La musique populaire en Pays Nantais...*

LE LIAN - 16, rue de Penhoët - 35065 Rennes cedex.

N° 58 - *Le Gallo au Centre National d'Enseignement à distance - L'Europe de l'argent...*

N° 59 - *Vers un centre de valorisation du gallo - Péerot, va queri ton chaluméau !*

LINGUISTIQUE PICARDE - Musée de Picardie - 80000 Amiens

N° 123 - *Les noms des communes du canton de Conty - Un fameux vétérinaire - Dictons météorologiques - acènes - Min viux quartier...*

N° 124 - *La Picardie aujourd'hui et demain - Des cahiers de M. Cury au Glossaire d'Archon - Jadis et naguère au pays d'Aubers - Le chemin du mareyage de Boulogne sur Mer à Paris...*

BIBLIOMAX OFFICE - 14-7, rue de l'Enfer - 55140 Chalaines.

Dans son supplément informatif et culturel, le "vieil érudit" de Chalaines informe et donne son avis en toute indépendance sur les livres périodiques, disques, etc, qui lui sont adressés gracieusement. Il a aussi l'aimable bonté de dire toujours autant de bien de "Folklore de Champagne". Nous serions donc fort ingrats si nous omettions de vous préciser qu'il peut vous adresser son catalogue de livres anciens et d'occasion contre 5FF en timbres (neufs) français ou 2 CRI.

CH'LANCHRON - N° 50 - 8 pl. Gal de Gaulle - 80100 Abbeville.

Courts jours - Ch'bidet volant - Ch'fipe à coéchon - Chu molin à vint pi chés baigneurs - A ralonche !...

MUSIQUE BRETONNE - N° 120 - Dastum - 16, rue du Penhoët - 35065 Rennes cedex.

Les 20 ans : premier bilan - La collection Guéraud en Bretagne et Poitou - La Cane de Montfort - An uioù Kazeg - Cornemuses d'Europe de l'Est...

LE VIQUET - P.T.P.N. - BP 540 - 50010 St lô cedex.

N° 98 - *L'histouère du mônier - Mourons et mouronnières - Le vuus môroun - Restaurer les colombiers - Les colombiers de la Manche - Un colombier insolite...*

BULLETIN - N° 20 - Sté archéologique de Lignan de Bordeaux et du Canton de Créon - Mairie - 33360 Lignan.

L'Entre-deux-Mers, la bastide de Creon et les seigneurs de Langoiran au XIVe - Langoiran, terre de France - Vestiges d'un ancien moulin à Fargues-St-Hilaire - Etablissements de charité et bureaux de bienfaisance dans Créon et son canton (1795-1818) - Dominique Martin l'historiographe de Bonaparte - Les reliquaires d'amour - Les blasons communaux de notre canton - Un différend politico-clérical sous le second Empire - Pélerinage à St Genes-de-Lombaud...

EL BOURDON - A.L.Wa.C - Rue de Namur 600 - 6200 Chatelet - Belgique.

N° 449 - *Gn-a dîj-ans, Firmin Callaen - El vîye feume - ...El fauve dèl cuvèle - Lai gnué - Qwè d'jèz...*

N° 450 - *La Charte européenne des langues régionales et minoritaires - Wétèz l'mayeûr - Enn"aler - Dins nos-Ardènes - ...Qué dalâdje (74) Ce...*

N° 451 - *Du coutoû du Nowé - Dins l'timps - ...Amujâdè-vo diyètè.*

N° 452 - *Wallonia, 100 ans - Souv"nons nous - Qwè d'jèz - Qué dalâdje Quel - Dérènès coudûwes...*

MIC ROMANIA - Traditions et Parlers populaires Wallonie-Bruxelles - Bd Léopold II, 44, B. 1080 Bruxelles - Belgique.

N° 2-92 - *Poèmes et œuvres de S. Arneodo, M. Asur, B. Aubrée, Z. Bosc...*

N° 3-92 - *Textes et poèmes de Paul André, Théo Candinas, Colette Chardonnens, Chuse Inazio Navarro Garcia, Emile Lempereur, Chuse Maria Guarida Ubiergo...*

FUELLAS - Conseillo d'a Fabla Aragonesa - TP 147 - 22080 Uesca - Espagne.

N° 91 - *Informazzions curtas - Poemas de opoeta brasileno Lêdo Ivo - El nedo l'aguila - A galacsia escurezida...*

N° 92 - *Autas de a l Trobada sobre amostranza de l'aragonés : esperenzias, materials, teunicas...*

LA MEMORIA D'ABAN - Museu d'etnologia - Disputacio de Valencia - 46013 Valencia - Espagne.

N° 4 - *Benafigos : un estudi de l'utillatge agricola preindustrial.*

REVISTA D'ETNOLOGIA DE CATALUNYA - N° 1 - Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya - Espagne.

"Cultura i Esport. Perspactives per a una recerca" - Les arts i els usos tradicionals del foc...

GLOSSAIRE DES PATOIS DE LA SUISSE ROMANDE - 6 av. du Peyrou - 2000 Neuchâtel - Suisse.

93e rapport annuel 1990-91 : Publication du Glossaire - Bibliographie linguistique 90-91 - Matériaux nouveaux - Bibliothèque...

NUETER - N° 2-92 - Via Mazzini, 206 - 400046 Porretta Terme Bologna - Italie.

La dogane di Pàvana e Taviano fra Settecento et Ottocento - La farina di castagne - L'oratorio della Madonna di San Luca alla Torre di Capugnano...

IL CALITRANO - N° 34 - Via A. Canova 78 - 50142 Firenze - Italie.

Momenti difficili e scelte coraggiose - Zone interne e Mezzogiorno oltre la FIAT...

RASSEGNA delle Tradizioni popolari - Via Genova 30 - 70024 Gravina in Puglia (Bari) - Italie.

N° 3 - *I "Cunti" della Tradizione Orale : U fatte du cecerette, Lu cicirricchiu - L'Educazione Linguistica nella Scuola - La tarànta e il tarantolismo...*

N° 4 - *"Chi sa se passa u'Patreterne" - La leggenda del Natale nella cultura dei simboli e nella versione populare...*

QUÊLOU-QUÊLOU-QUÊLOU-

Cette rubrique est la vôtre.

Vous nous écrivez en précisant vos nom, adresse et numéro de téléphone et en proposant l'échange, l'achat, la vente d'un objet. Votre annonce passera — **gratuitement** — *dans le prochain numéro de la revue.*

— Vos annonces ne doivent concerner uniquement que des objets anciens ou de collection.

— Les biens immobiliers, les animaux et tous les objets n'entant pas dans les catégories "collection" ou "antiquités-brocante" ne seront pas admis.

— N'ayant aucun caractère commercial, ces annonces ne mentionneront aucun prix.

— Chaque annonce comportera au maximum 5 lignes sur une colonne de 13 cicéros. Soit 210 signes, intervales compris, lisiblement écrits.

— Sauf demande expresse, l'annonce publiée ne portera que le numéro de téléphone de l'abonné. Nous ne communiquerons aucune adresse.

— Cette rubrique, gratuite, est exclusivement réservée aux abonnés.

— Aucune demande émanant de professionnels ne sera acceptée.

La rédaction se réserve le droit de ne pas publier les articles qui ne respecteraient pas ces critères.

- Recherche documentations, cartes postales, photos, livres, etc... relatifs aux communes de **Précy-Saint-Martin, Précy-Notre-Dame,**. pour reproduction, achat ou échange. ☎ 25 79 92 65.
- Recherche documentation et renseignements généalogiques sur toutes les personnes vivant ou ayant vécu portant le nom de **RIDEY,** dans le département de l'Aube ou autres. ☎ 25 79 92 65.
- Recherche documents, cartes postales, livres, concernant la commune de **Auve** (Marne) pour reproduction, achat, échange. ☎ 26 60 25 52 (le soir).
- Marie-Cl. Galloyer-Herlequin, 52120 **La Ferté-sur-Aube,** achète ou échange tous documents concernant son village.
- Vends **charrue ancienne,** age et mancherons en bois, longueur 3,40 m. Dumont Claude. Le Vivier. 51160 Ay. ☎ 26 54 40 63.
- Cherche tous documents anciens, livres, factures, chromos, concernant le **travail du bois**. ☎ 25 03 51 42.
- Recherche collection du **Bulletin de liaison des Ajistes troyens** des années précédant la guerre. ☎ 26 80 62 29.
- Achète, échange, cartes postales anciennes présentant des villages animés du **Département de l'Aube.** ☎ 26 81 00 56.
- Je recherche trois cartes postales de **Faux-Fresnay** : Le café Prunier - Le moulin et la scierie - Le débit de tabac. ☎ 26 42 76 85.
- Cherche C.P.A. et photos de **St Parres aux Tertres, Baires, Les Vieilles Vignes** (hameau) et.**Rosières** (Aube). ☎ (après 19 h) : 25 82 08 45.
- Recherche les **plaques fiscales de vélicipède** de 1899 - 1907 - 1911 et **récépissé** de 1950. ☎ 25 82 08 45 (après 19 h).
- Avendre deux **Musettes champenoises d'études.** Etat neuf. ☎ 25 27 20 14 et 25 27 27 48.
- Recherche cartes postales (ou photocopies C.P.) concernant les **attelages de chevaux** en travaux des champs, trafic urbain, transports de marchandises (attelés) pour la période 1820-1890 en Champagne-Ardenne. ☎ 26 68 00 05.
- Achète cartes postales anciennes sur **Pont-Sainte-Marie, Lavau** et supercartes sur Troyes. ☎ 25 80 15 26
- Recherche doc. sur Hte-Marne, canton de **Vignory, Froncles, Vraincourt, Vieville** (métallurgie), achète **fers à repasser** et autres objets en fonte, **buffet deux-corps** (Champ. ou Lorr.) et bibliothèque. ☎ 26 21 36 39 le soir.
- Recherche un **vaisselier** et un **buffet deux-corps** champenois à restaurer (même mauvais état). ☎ 25 37 51 09
- Recherche cartes postales, vues du **train départemental Les Riceys - Polisot - Cunfin.** Particulièrement vues de Verpillères - Cunfin et Halte du Valdry ou Halte de Grancey-sur-Ource (Aube). Mme Arrivé M. - B.P. 2 - 78330 Fontenay le Fleury.
- Recherche documentation, cartes postales, livres... relatifs à la commune de **Lantages** (Aube) pour reproduction, achat, échange. ☎ 25 82 50 60
- Vends 72 n^os^ hebdo. **"Fillette"** décembre **1929** à avril **1931** et 30 n^os^ hebdo. **"Le Bon-Point amusant"** mars à décembre **1927**). ☎ 25 79 31 67

EDITION NUMÉROTÉE

Réalisez une collection de reproductions de gravures et tableaux inédits (format 50 × 60 cm marges comprises).

Tirage limité et numéroté.

Le premier dessin édité est un portrait de Mme de N. par A.-F. Arnaud († 1846).

CARTES POSTALES

Collection "FOLKLORE DE CHAMPAGNE"
Série numérotée à tirage limité

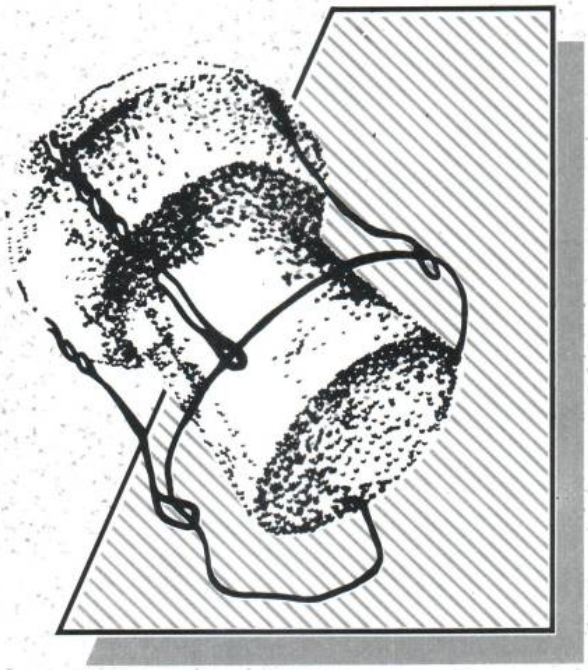
Une série de 8 reproductions, en bichromie sépia, de photographies anciennes typiques de la vie régionale du début du siècle.

La série (8 C.P.)	**50 F + port 6,20 F**
A l'unité	**7,50 F + port 2,50 F**

(*Dans la limite du stock*)

Charles Collin

CHAMPAGNE



DEFONTSOYES

ON PEUT CHANGER DE LOOK ET RESTER TOUJOURS LE MÊME

CHAMPAGNE CHARLES COLLIN - DEFONTSOYES 10360 FONTETTE Tél. 25 29 60 63

à consommer avec modération

à consommer avec modération

Imprimé en France - Imprimerie LEDUCQ S.A., 51510 FAGNIERES – Dépôt Légal 1er trimestre 1993 – Directeur de la publication Gilbert Roy – Commission paritaire n° 53035